

Université de Montréal

Moïse Moïse

suivi de

Au nom de nous qui ne sommes pas

par Déric Marchand

Département des littératures de langue française

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade M.A. en littératures de langue française

Septembre 2018

© Déric Marchand, 2018

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Moïse Moïse

suivi de

Au nom de nous qui ne sommes pas

Présenté par :

Déric Marchand

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Claire Legendre, directrice de recherche

Martine-Emmanuelle Lapointe, directrice de recherche

Élisabeth Nardout-Lafarge, présidente du jury

Gilles Dupuis, membre du jury

Résumé

Le narrateur du roman *Moïse Moïse*, Nathan Mausus, grandit au sein d'une famille québécoise déchirée et superstitieuse, mais une figure se démarque à l'intérieur de la cellule familiale : Moïse, de dix ans son frère aîné. Modèle à suivre pour le narrateur et personnage érudit qui contraste avec le reste de la famille Mausus, Moïse brille par son absence. S'il apparaît d'abord comme le personnage le plus sensé dans l'univers de l'enfant, Moïse souffre à l'adolescence d'épisodes psychotiques. Après un séjour à l'hôpital, il quitte le Québec pour étudier à New York, avant d'entamer un tour du monde. Au bout d'un exil de quinze ans, il revient au Québec, transformé et radicalisé. Le roman *Moïse Moïse* s'inscrit dans les courants du récit d'apprentissage et du portrait de famille, mais entend en détourner les codes. Il questionne au passage la mythologie familiale, les rites initiatiques et la pauvreté liée au territoire, et interroge la porosité entre folie et radicalisation.

Au nom de nous qui ne sommes pas vise à déterminer le rôle de l'identité au sein du processus de radicalisation des personnages dans le roman *L'orangerie* (2013) de Larry Tremblay. Pour ce faire, l'essai se fonde sur l'analyse du discours et l'appropriation de concepts sociologiques et philosophiques empruntés à Benedict Anderson, René Girard et Paul Ricœur. La première partie examine deux communautés, l'une réelle et l'autre fantasmée, là où la seconde s'interroge sur la valeur de l'individu dans une société dominée par la collectivité. L'écart entre les deux communautés apparaît comme un point de rupture essentiel, d'où émerge une légitimation du sacrifice. À partir de cette idée, il est possible de comprendre en quoi la mythologie familiale, le processus de transmission, la religion instituée dans le récit, l'individualité et la gémellité participent de la radicalisation dans le roman de Larry Tremblay.

Mots-clés : mythologie familiale, roman d'apprentissage, Larry Tremblay, radicalisation, fratrie.

Abstract

The narrator of the novel *Moïse Moïse*, Nathan Mausus, grows up in a torn and superstitious Quebec family where only one figure stands out: Moïse, his older brother. A role model for the narrator and a scholar who contrasts with the rest of the Mausus family, Moïse shines through his absence. At first appearing as the sanest person in the child's world, Moïse ends up suffering psychotic episodes. After a stay in hospital, he leaves Quebec to study in New York, before embarking on a journey across the globe. After a fifteen-year exile, he returns to Quebec, transformed and radicalized. *Moïse Moïse* is a novel of personal formation as well as a family portrait but it intends to divert the codes associated with these. It questions family mythology; initiatory rites, poverty associated to the territory, and evaluates porosity between madness and radicalization.

Au nom de nous qui ne sommes pas aims to determine the role of identity within the characters radicalization process in the novel *L'orangerie* (2013) by Larry Tremblay. To do so, this essay bases itself upon discourse analysis and the appropriation of sociological and philosophical concepts borrowed from Benedict Anderson, René Girard and Paul Ricœur. The first part examines two communities, one real and the other imagined, while the second considers an individual's value in a society dominated by the collective. The gap between the two communities appears as an essential break-point, from which emerges a legitimization of sacrifice. From this idea, it is possible to understand how family mythology, the process of transmission, the religion instituted in the narrative, individuality and twinship are part of radicalization in Larry Tremblay's novel.

Keywords: family mythology, Bildungsroman, Larry Tremblay, radicalization, Quebec literature.

Table des matières

Résumé	i
Abstract	ii
Table des matières	iii
Remerciements	iv
<i>Moïse Moïse</i>	1
Première partie : Ventfort	2
Deuxième partie : Le jeu des coudes	46
Troisième partie : Retour d'un pèlerin.....	83
<i>Au nom de nous qui ne sommes pas</i>	103
Introduction.....	104
Partie I : Le pays sans nom	107
1.1 Valeurs traditionnelles et société religieuse.....	107
1.2 La communauté réelle en péril.....	111
1.3 Mythologie familiale.....	116
1.4 Radicalisation de la communauté et légitimation du sacrifice.....	118
Partie II : La valeur du sang.....	124
2.1 Martyrs et miraculés	124
2.2 Sens et fonction de la gémellité	127
2.3 Le survivant, réceptacle de la souffrance collective	129
Conclusion	133
Bibliographie	136

Remerciements

Merci à Claire Legendre, dont la sensibilité et l'intelligence ont guidé avec sûreté l'écriture de mon roman, de ses balbutiements à son aboutissement. Il fallait que ce soit elle.

Merci à Martine-Emmanuelle Lapointe pour son écoute et sa finesse d'esprit. Je chéris le souvenir de nos discussions, terreau fertile de la partie essai.

Merci à Élisabeth Nardout-Lafarge et Gilles Dupuis d'avoir consenti à évaluer ce mémoire. J'en suis honoré, et je l'admets, quelque peu intimidé.

Je dédie ce mémoire à Ketzali Yulmuk Bray, qui s'est acquittée du rôle de première lectrice. Je lui dois tant, à commencer par le fait d'être heureux.

Enfin, j'aimerais remercier ma famille et mes amis.

Sans eux, ce mémoire n'existerait pas.

Ce mémoire a été réalisé grâce au soutien financier du Conseil de recherches en sciences humaines et sociales du Canada et du Fonds de recherche du Québec.

MOÏSE MOÏSE

PREMIÈRE PARTIE : VENTFORT

1.

La main de mon père pesait lourd sur mon épaule. Ce n'était pas seulement le poids de sa main d'homme, c'était celui d'une proximité inhabituelle, suspecte. Je n'avais peut-être que six ans, mais je savais que ce qu'il s'apprêtait à me dire allait revêtir un caractère grave et exceptionnel. Il s'est penché à ma hauteur et m'a regardé droit dans les yeux : « Écoute-moi bien, Nathan. Écoute-moi très bien. Ce soir, comme tu le sais, c'est la finale de la coupe Stanley. Le Canadien de Montréal contre les Flames de Calgary. Ce que tu sais pas mon gars, c'est que chaque fois qu'un homme de notre famille a eu ton âge et que les Glorieux ont participé à une finale, eh bien... on a gagné. »

Il a fait une pause, et s'est mis à débiter les dates et les noms : « 1931. Maurice Mausus, ton grand-père : six ans. Les Canadiens affrontent les Black Hawks et remportent la coupe. 1953. Albert, ton oncle : six ans. Les Canadiens écrasent les Bruins un à zéro. La coupe de nouveau ! 1958. Ton père : six ans. Les Canadiens volent encore une autre fois la coupe aux Bruins. 1968. Ton cousin Paul : six ans. Les Blues de St. Louis s'inclinent devant les Canadiens. 1979. Les Canadiens éliminent les Rangers de New York et gagnent encore la coupe Stanley : ton frère, Moïse, six ans. »

Il s'est interrompu de nouveau, puis il a repris.

« Et aujourd'hui, c'est ton tour, mon garçon. Il est de ta responsabilité, Nathan, de faire gagner notre équipe et de perpétuer la tradition. Les Mausus comptent sur toi, le Québec entier compte sur toi ! Et pour te dire la vérité, ton père a mis un bon paquet d'argent en jeu... Si jamais on perd cet argent, Dieu sait si ton frère pourra fréquenter l'université et tu sais qu'il y

tient, hein ? Le premier d'entre nous à s'y inscrire. Tu n'as rien de spécial à faire, je t'assure. Regarde le match. Rien d'autre. Regarde-le et pense à ce mot : victoire. C'est la seule chose à laquelle tu dois penser. Victoire victoire victoire ! Est-ce que ton vieux père peut compter sur toi ? Dis-moi ? »

Effrayé, j'ai hoché la tête. Qu'avais-je d'autre à faire ? Il m'a tapoté l'épaule et s'est levé en prenant une grosse gorgée de sa bière. Nous venions de conclure un pacte que je n'étais pas sûr de comprendre ni de pouvoir respecter. Dans un coin de la cuisine, ma tante Carole, à la chevelure sombre, volumineuse et striée d'une large raie blonde, avait assisté à l'entente officielle. Elle me fixait d'un air mi-inquiet, mi-satisfait, estimant les conséquences qui m'attendaient en cas de défaite.

Nous sommes allés rejoindre les autres au salon. Dix-huit personnes — toute notre famille — y étaient entassées de manière épouvantable. Je ne sais par quel miracle nous parvenions à être tous dans cette pièce étroite, mais nous y parvenions. L'atmosphère était saturée d'odeurs désagréables : bière, gin, sueur et parfum bon marché. Des voix assourdissantes de mégères et d'hommes saouls se mêlaient en une joyeuse cacophonie. Tantôt les insultes les plus méchantes fusaient, tantôt les blagues les plus déplacées surgissaient, on visait celle-ci, on visait celui-là, et il y en avait tant que, tout compte fait, tout le monde visait tout le monde.

On m'avait planté juste devant la télévision. Mon père voulait être certain que je ne rate pas une seconde du spectacle. Dans un coin, mon frère Moïse était assis dans le fauteuil le plus confortable ; le nez dans un livre, imperturbable et silencieux. Installé depuis le début de l'après-midi, il avait pour ainsi dire réservé sa place, non sans récolter quelques regards envieux. Et pourtant, rien ne semblait moins l'intéresser que la partie qui était sur le point de

se jouer.

Après d'interminables préambules, le match a enfin débuté. Chaque fois que la rondelle s'approchait d'un but, que ce soit le nôtre ou celui de l'adversaire, un souffle commun s'élevait, puis retombait lorsqu'un arrêt était fait de justesse ou que le disque se perdait à l'autre bout de la patinoire. Je sentais les regards peser sur moi. Celui de ma tante surtout. Chaque fois que l'équipe adverse comptait, une joie secrète illuminait son regard de vieille pie. Elle se nourrissait du malheur d'autrui, serait-il celui d'un gamin de six ans.

La première période ne s'était pas terminée à notre avantage. Un à zéro pour les Flames de Calgary. Le ton demeurait léger et plein d'espoir. Mes oncles, tantes, cousins et cousines échangeaient des paroles frivoles. Ils disaient ne pas s'inquiéter ; après tout j'étais là, « on ne pouvait pas ne pas gagner ». Je ne savais pas comment je pourrais y parvenir, mais tout le monde avait l'air de s'y fier. Deuxième période, Claude Lemieux venait d'égaliser la marque à un à un quand une espèce de barbu roux à l'air méchant, que je me rappelle avoir trouvé très laid, nous a fait ravalier notre enthousiasme. C'était Lanny McDonald.

Tout a alors déboulé rapidement. À la troisième période, Doug Gilmour nous a fait très mal. C'était désormais trois à un pour les Flames. Mon oncle Albert s'est accroupi derrière moi et m'a frotté les cheveux avec énergie : « Allez Nathan ! Arrête de nous faire poireauter ! Le suspens a assez duré. Fais-nous gagner ! » Une rumeur collective et soudaine s'est élevée. Tout le monde, excepté Moïse, s'est mis à scander : « Fais-nous gagner Nathan ! Fais-nous gagner ! » J'étais sur le point d'éclater en sanglots. Je ne désirais qu'une chose : détalier à l'autre bout de l'univers, dans ma chambre, et me mettre à l'abri sous mes couvertures à l'effigie de Spiderman. Mais je restais là, hébété.

Pendant un instant, les prières des Mausus ont semblé exaucées. Rick Green nous a fait

remonter à trois-deux. On me félicitait, on disait qu'enfin les choses reprenaient leur cours normal. Il ne restait qu'une minute et demie. L'excitation était à son comble. Patrick Roy a quitté notre filet ; un sixième joueur nous permettrait peut-être d'aller en prolongation. Mais le pari était risqué. Il fallait à tout prix garder le contrôle de la *puck*.

À une minute vingt-six, Claude Lemieux a renversé le gardien des Flames et une escarmouche a éclaté. Les joueurs se sont alors tous retrouvés dans un coin à s'empoigner, à se bousculer. Lemieux a écopé d'une pénalité de deux minutes pour rudesse et de dix minutes pour inconduite.

Un silence inquiet planait dans le temple des Mausus.

Le match a repris. Quelques passes, quelques interceptions. Le disque semblait pris d'une vie propre tant il sautillait. Il restait une minute et cinq secondes. Doug Gilmour a pris le contrôle de la rondelle, puis s'est avancé dangereusement vers notre but désert en levant son bâton. Partout dans la pièce on braillait des « Non ! » et des « S'il vous plaît ! ». Je sentais toujours le regard de ma tante et son ravissement mal dissimulé peser sur moi. Doug Gilmour a tiré. La *puck* n'avait même pas encore franchi la ligne des buts que ma tante Carole a posé la main devant sa bouche et s'est exclamée « Pauvre p'tit gars ! » de sa voix criarde.

Dans un sursaut de violence, mon père a balancé la télécommande sur le mur. Il restait une minute au match, mais tout le monde savait bien que c'était terminé. Certains ont pris leurs affaires et ont quitté notre maison en maugréant. D'autres sont restés à contempler l'écran de la télévision, muets.

Mon cousin Paul s'est levé et a éteint l'appareil.

« C'est fini », a-t-il dit.

L'ambiance n'aurait pas été autrement dans un salon funéraire. Je me suis retourné vers

mon père qui me regardait déjà ou plutôt me fixait. Il n'y avait rien dans ses yeux. Qu'un vide immense. Pas de déception ni de colère, ce que j'aurais préféré. Non, c'était pire. Comme si mon existence même ne méritait pas de susciter ces émotions. J'avais mis fin à la tradition, j'en étais l'assassin. Celui qui avait brisé le pacte. Mon père a détourné le regard et n'a plus dit un mot de la soirée. Je me sentais enchaîné à une terrible malédiction.

Puis mes yeux se sont portés sur Moïse, absorbé par sa lecture.

J'ai attendu une dizaine de secondes qui m'ont paru être des heures. Aucune réaction de sa part. La malédiction se resserrait sur moi, inévitable, fatidique. Il a enfin daigné lever la tête. Interloqué, il m'a scruté un instant. Avait-il eu seulement conscience qu'un match de hockey venait d'être regardé ici par toute la famille ? Il a sursauté, comme si quelque chose lui était revenu à l'esprit. Il m'a offert un regard bienveillant et ses lèvres ont dessiné un sourire magnifique. Un sourire inoubliable, salvateur. Un sourire plein de bonté. Il a secoué la tête, lentement. Je pouvais l'entendre me dire « Allez, t'inquiète pas Nathan. » Puis il s'est replongé dans sa lecture.

L'étreinte s'est relâchée, doucement. Et à la décélération de mon rythme cardiaque, je le sentais : mon frère venait de me délivrer.

Après une heure de route qui m'en avait semblé trois, nous avons dépassé le panneau qui affichait « Ventfort » en lettres blanches sur fond vert. Mon père avait jugé bon, sans daigner m'expliquer pourquoi, que j'aie passer l'été chez grand-mère qui habitait seule et depuis toujours ce village d'à peine trois cents âmes. Les maisons y étaient éparées, simples et séparées les unes des autres par des forêts denses de bouleaux et de conifères. Quelques minutes après avoir pénétré le territoire du village, nous nous sommes engagés sur le pont de pierre qui enjambe l'étroite, mais profonde rivière de Ventfort, à l'eau noire et agitée.

Pour une fois, la radio demeurait en sourdine. Mon père prenait de temps à autre une gorgée d'une flasque métallique qu'il remettait aussitôt dans la poche de sa chemise trop grande, ne gardant toujours qu'une main sur le volant. « Papa », ai-je dit. J'ai répété, sans succès. Il n'entendait pas et, malgré ses yeux grands ouverts, je n'étais pas certain qu'il voyait tout à fait la route. « Gérard », ai-je lancé cette fois. Il a eu un soubresaut : « Quoi ?! Qu'est-ce qu'il y a ? » C'était devenu systématique depuis cette horrible soirée de hockey ; il ne semblait jamais m'entendre dire « Papa », mais chaque fois que je daignais l'appeler par son nom, il se retournait, irrité.

— C'est ici qu'il y a eu l'accident ?

— Oui, c'est ici ! Penses-tu qu'il y a mille ponts dans le coin ? Réfléchis donc.

On m'avait parlé de ce pont, mais je ne l'avais jamais vu : c'était mon premier séjour à Ventfort. J'y étais venu à l'âge de huit mois m'avait-on dit, mais je n'en avais gardé aucun souvenir, évidemment. Ma grand-mère habitait à une heure de route. Pourtant, mon père refusait la moindre visite – par lâcheté ou aversion, je ne sais pas. Les yeux plissés, il a de nouveau posé ses lèvres sur le goulot.

« Ça fait longtemps que ça s'est passé ?... ai-je hasardé. Que Maman s'est assoupie ? »
C'était Moïse qui m'avait enseigné ce mot. Il disait que c'était le bon, peu importe ce que les autres en diraient. Je n'étais pas certain de comprendre, mais je lui faisais confiance.

Mon père n'a pas répondu d'emblée, comme pour se contenir. Mais au bout d'un moment, il a explosé.

— Pourquoi tu me poses ce genre de question, hein ? Pourquoi ? Je suis sûr que tu connais déjà la réponse ! a-t-il dit en déplaçant nerveusement son postérieur sur le siège conducteur. Il y a eu un bref silence. Ça fait trois ans, d'accord ? Trois ans ! Elle est décédée, on le sait, tu le sais, tout le monde le sait ! a-t-il continué. C'était un accident, ça arrive. Ça peut arriver à tout le monde. Les accidents c'est comme ça, j'ai pas raison ? Arrête de m'embêter maintenant.

« Seigneur !... » a-t-il lâché en guise d'ultime soupir.

Il a tourné le bouton du volume. Sans regarder ce qu'il faisait, il a fait le tour des fréquences, puis après être passé à travers les chansons pop de l'heure, les actualités et la météo, il a éteint la radio. Ses mains tremblaient. Nous avons fait le reste du chemin en silence, jusqu'à ce que la voiture s'immobilise aux abords d'un sentier bordé d'une clôture de bois dont la peinture blanche s'écaillait. Nous nous sommes mis à marcher vers la demeure de ma grand-mère. Habitué à l'odeur salée du fleuve qui inonde les rues en pente de Port-aux-Anges, je découvrais les odeurs chargées des bois.

Je traînais derrière mon père, lequel portait un gros sac plein de mes vêtements d'enfant et moi un minuscule sac à dos où j'avais tout fourré sauf des choses utiles.

— Moïse va venir ?

— Ça m'étonnerait, ton frère est occupé. Il n'a pas juste ça à faire venir ici, jouer avec

toi ou faire je sais quoi. Et moi j'ai pas juste ça à faire, l'emmener ici.

Une dizaine de secondes ont passé. Il s'est arrêté et a sorti la flasque de sa poche avant d'en prendre une autre rasade. Son regard s'est fixé sur l'horizon barbouillé de gris.

— Gérard... j'ai oublié ma canne à pêche.

Il n'a pas réagi. D'un pas tranquille, mais chancelant, il a repris la marche.

— La prochaine fois que je viendrai, je te l'amènerai. De toute manière, c'est qu'un jouet. C'est pas comme si t'allais attraper un vrai poisson avec ça.

— C'est quand la prochaine fois ?

— Cet été. Une semaine, deux, trois. Comment veux-tu que je le sache ?

Nous étions arrivés sur le seuil de chez ma grand-mère. La maison me semblait haute, mais étriquée dans sa largeur. J'ai surtout été frappé par la lucarne qui dominait le sommet de la maison. Je me rappelle l'avoir comparée à un vieil œil fatigué de veiller sur les alentours. Mon père a levé son poing pour cogner contre la porte, mais s'est ravisé au dernier moment.

Il s'est éclairci la gorge et, pour la première fois depuis que nous avons quitté Port-aux-Anges, il a braqué ses yeux sur moi. Cela lui paraissait difficile de les garder ouverts. « Les vieilles personnes sont fragiles. Il faut les traiter avec un code particulier », m'a-t-il dit. L'expression m'a vivement frappé, car ce genre de formule ne lui appartenait pas. « Respecte ta grand-mère, a-t-il continué, et surtout, fiche-lui la paix. Je sais comment tu peux te comporter à l'occasion. Elle a peut-être dit que ça lui fait plaisir de te recevoir, mais c'est pas une raison pour la coller comme une vilaine sangsue, lui hurler dans les oreilles et mettre tout à l'envers. Mange, ramasse-toi, va-t'en dehors, reviens avant qu'il ne fasse noir et surtout : obéis. »

Je crois qu'il a pris mon mutisme pour un signe d'approbation, car sans attendre ma

réponse il a fait sonner son poing contre le bois. Le son d'une télévision jouait assez fort derrière la porte. On entendait une quinte de toux violente, creuse et tenace. Personne n'a répondu. Mon père a frappé une nouvelle fois, un peu plus fort. Une espèce de voix collante et nasillarde a retenti comme un morceau de fin du monde. « Entrez ! » a-t-elle sifflé. Puis, à nouveau, une toux inquiétante, mêlée à la musique sentimentale d'un feuilleton d'après-midi. C'était ma grand-mère. C'était Œuf-à-la-Coque.

Mon père l'a saluée brièvement, a déposé son fardeau sur le seuil, m'a donné deux petites tapes hésitantes sur l'épaule et s'est retourné. Je suis resté là, à le regarder s'éloigner, le corps vacillant. Le ciel était couvert. Derrière moi, une respiration rauque, irrégulière.

« Ferme la porte », ai-je entendu.

Je crois que ma grand-mère n'était pas mécontente de ma présence. Gérard ne venait pas et Gérard téléphonait moins, mais je n'y pensais plus. Je pensais à Moïse, et à Œuf-à-la-Coque, à qui je donnais de nombreux coups de main : décharger l'épicerie hebdomadaire que lui apportait un livreur, transporter ses cigarettes et son cendrier d'une pièce à l'autre, vider les chaudières d'eau posées dans sa chambre et qui, les jours de pluie, se remplissaient sous les fuites du toit. Elle ne me morigénait jamais ou presque. Quand elle claironnait, c'était pour me donner un ordre ou deux, ou pour me signifier qu'il était temps de s'empiffrer. Son bonheur, je le voyais au ravissement tranquille sur son visage. Un visage relâché, sans angoisse, froissé comme un carton humide que l'on aurait laissé sécher au soleil. Car comme d'autres personnes de son âge, Œuf-à-la-Coque ne souriait pas. Peut-être ne voulait-elle plus en fournir l'effort. Peut-être avait-elle oublié comment.

J'aimais quand elle me prenait dans ses bras forts et tendres. Je plongeais alors mon nez dans le creux de son cou et respirais à pleins poumons son odeur de lait chaud qui, quand elle ne s'était pas douchée depuis longtemps, se transformait en vinaigre. Je trouvais alors mille stratagèmes pour m'éloigner d'elle jusqu'à son prochain bain et crier « Alléluia me voilà ! » quand elle en sortait toute propre. J'étais fasciné par son corps énorme, unique, qui se rétrécissait à mesure qu'il rejoignait sa tête en forme d'œuf, fasciné par ses cheveux rares et grisonnants qui formaient une sorte de nid piétiné et triste.

Il y avait aussi la nature sauvage et, surtout, ce grand étang tout près. J'étais persuadé que des trésors formidables y traînaient au fond, dans la vase. Seulement, je n'avais pas le courage de m'y rendre et de le fouiller de mes mains. L'eau opaque et les algues m'inquiétaient ; s'il y avait quelque chose de précieux, c'est qu'il y avait forcément une force

obscur pour le protéger des gamins trop aventureux. Et puis, il y avait ce trou dans l'une de mes bottes de pluie.

À défaut d'explorer les profondeurs de l'étang, je recueillais les grenouilles à sa périphérie. Je les disséquais, encore vivantes, avec le tranchant de gros cailloux irréguliers et cachais dans mes poches des bouts d'organes que je donnais aux oiseaux qui s'en régalaient et, sans témoigner de gratitude, s'envolaient.

Au milieu de juillet, je suis rentré chez ma grand-mère, un gigantesque crapaud dans les mains, lourd et démantibulé. Je lui avais arraché les pattes arrière d'où le sang jaillissait. Un œil lui manquait alors que sa langue pendouillait sur le côté. Sa respiration était faible, presque imperceptible. Il était franchement dégueulasse, mais j'en étais fier. Ce devait être le crapaud le plus monstrueux qu'un gamin ait pris dans les environs depuis des années.

Œuf-à-la-Coque était affairée aux fourneaux, le dos tourné vers moi, dans l'une de ses éternelles jaquettes, la seule chose qu'elle portait.

— Regarde, Grand-mère.

Je suis monté sur une chaise et tenais le crapaud de manière à ce qu'elle le voie de très près.

— Est-ce qu'on peut mettre ça dans un des...

Elle s'est retournée. J'allais dire « chaudrons » — et la question était sincère —, mais le cri strident d'Œuf-à-la-Coque m'a figé sur place et m'a presque fait échapper l'animal. Son expression faciale était phénoménale ; c'était un dégoût puissant, incarné.

— Jette-moi ça ! Jette-moi ça !

Elle articulait si énergiquement que j'avais peur que son dentier s'éjecte. Je me suis rué vers la poubelle de la cuisine, en ouvrant le couvercle et en y jetant le gros crapaud comme s'il

s'agissait d'une bombe.

— Pas ici, dehors ! s'est époumonée Œuf-à-la-Coque.

J'ai tenté de saisir le crapaud à plusieurs reprises, mais, visqueux, il me glissait des mains. Je me suis résolu à m'emparer du sac et à l'emporter à l'extérieur, en courant comme allait le faire Tom Hanks dans *Forest Gump* quelques années plus tard. Au bout d'une centaine de mètres, j'ai fait trois tours sur moi-même pour donner de l'élan à mon lancer. Puis, j'ai lâché. Le sac a fait une traversée remarquable dans les airs et s'est perdu au loin dans la broussaille. Au bruit sourd, j'ai su que le malheureux paquet avait touché terre.

La crise désamorcée, je suis retourné vers Œuf-à-la-Coque. Le téléphone a sonné et nous a fait tressauter comme des damnés. C'était mon père, la première fois qu'il appelait depuis seize jours.

Ma grand-mère et lui ont échangé quelques banalités, puis est venu ce moment que je redoutais :

— Au fait, Nathan vient de...

J'ai secoué la tête avec vigueur.

— De quoi ? a-t-il demandé d'un ton sec.

— De...

Elle m'a regardé, réservée.

— De trouver une piastre. Dans l'étang, une belle piastre brillante.

Elle a ensuite proposé à mon père de me passer l'appareil.

« Pas maintenant », a-t-il dit.

Elle a raccroché. Au bout de quelques minutes de silence, Œuf-à-la-Coque m'a ordonné sur un ton étonnamment calme de me laver les mains. Son teint chenu avait repris des

couleurs, si on peut appeler couleur cette rougeur timide qu'elle portait au front. J'avais passé près de lui faire exploser le cœur, mais elle ne semblait pas m'en tenir rigueur.

— Nathan, j'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi.

Elle s'est allumée une cigarette.

— Que tu me cueilles des framboises.

C'était la moindre des choses ; je n'ai pas rechigné. En deux temps trois mouvements, j'étais sur le seuil, un panier à la main. Et alors que j'étais sur le point de le franchir, je me suis arrêté. Le jour était beau, radieux même, et je n'avais pas vu, ne serait-ce qu'une seule fois, Œuf-à-la-Coque sortir de chez elle depuis le début de l'été.

— Grand-mère...

— Qu'est-ce qu'il y a p'tit gars ?

Elle était sur le point de s'asseoir dans son immonde fauteuil brun en tissu, pays des brûlures de cigarette. Elle se préparait à regarder la télévision, qui était éteinte.

— Est-ce que tu viens ? Dehors, avec moi ?

— Dehors ?

— Oui, dehors : pour les framboises...

Une surprise sincère a illuminé ses traits. Elle ne s'attendait pas à l'invitation. Elle s'appuyait d'un seul bras sur son fauteuil, le corps incliné, haletante. Rester debout l'épuisait. Elle a réfléchi longuement. L'air méditatif lui seyait bien ; c'est un air qu'elle n'avait pas souvent. Elle a écrasé sa cigarette et a déposé la télécommande. Puis, elle a hoché la tête comme pour se donner du courage.

— D'accord. D'accord je vais venir.

Elle m'a fait poireauter une quinzaine de minutes, à l'extérieur, mais l'attente en valait

la peine. Œuf-à-la-Coque est apparue sur le seuil, transformée. Elle s'était mis du fard sur les lèvres, les joues, et avait troqué sa jaquette effilochée pour une robe noire fleurie et fort coquette. Elle portait sur la tête un petit chapeau tressé décoré d'un ruban de soie violet, et des sandales trop étroites pour ses pieds boursouflés. Dans sa main, un panier comme le mien.

Elle a descendu les marches, une à une. Ce n'était pas facile. Elles étaient plus larges que celles qui reliaient le rez-de-chaussée à l'étage, où étaient sa chambre et la salle de bain. Nous marchions côte à côte et nous nous tenions la main. Je la lâchais à l'occasion pour bourdonner autour d'elle et cueillir une baie ici et là, alors que ma grand-mère s'arrêtait de temps à autre pour nourrir son visage de soleil, lui faire prendre, dans une émotion suspendue, un bain de lumière. Elle fermait les yeux, levait le menton et respirait l'air comme le font innocemment les chiens en confiance. Puis, quand le soleil avait suffisamment bécoté son visage, elle reprenait d'un pas laborieux. Nous étions arrivés à l'orée d'un boisé quand elle s'est arrêtée, plus longtemps qu'à l'habitude. Elle a pris mon panier pour voir où nous en étions : il n'y avait pas grand-chose. Que cinq ou six misérables framboises.

Elle les a regardées, dubitative.

« Rentrons, mon garçon » a-t-elle dit d'une voix faible. Elle avait oublié que ce n'était pas la saison.

Une fois revenue, Œuf-à-la-Coque s'est laissée choir dans son fauteuil, où ses bras et son derrière avaient laissé avec les années des marques indélébiles. Elle fixait le téléviseur, toujours éteint. Une nouvelle cigarette fumait dans le cendrier.

« Je suis fatiguée, Nathan » a-t-elle soupiré au bout d'un moment. Et ses paupières, après avoir mollement résisté, se sont abaissées.

Sans faire de bruit, je suis descendu au sous-sol explorer cette caverne d'Ali Baba, dont

les trésors n'étaient pas susceptibles de tuer ma grand-mère. Je me déplaçais dans le fouillis extraordinaire composé de boîtes de cartons, de vêtements et d'outils en entendant d'en bas un ronflement sonore et prolongé qui rythmait le silence de la maison. J'ai retiré d'une boîte à l'écart un album photo, où la plupart des clichés étaient en noir et blanc. Il y avait à l'intérieur des photos des Noëls passés, de mariages, de baptêmes et de vacances. Une photographie de mon grand-père, élégamment vêtu d'un veston et d'un chapeau, un canard dans le bras avec cette inscription à l'arrière : Maurice, 24 ans. Mon frère – ça m'a frappé – lui ressemblait avec son regard de verre et sa mâchoire découpée. Une autre photographie où mon père, à dix-huit ans, s'accoudait à sa première voiture, resplendissant de fierté. Mais celle que je préférais, je l'ai glissée dans ma poche et je suis remonté.

Ma grand-mère dormait toujours, paisible. J'ai déplié la photo en question. Ses bords étaient racornis et certains endroits blanchis par une exposition prolongée à la lumière. C'était une jeune fille, de quatorze ans peut-être, l'air gai. Elle se balançait, les cheveux abondants et bouclés, souriante.

Je me tenais debout, en les contemplant successivement, elle et le portrait. Sur son fauteuil, elle tenait son visage appuyé, déformé dans la paume de sa main. Une respiration sifflante suivait chacun de ses ronflements. Son chapeau était toujours là, déplacé sur sa tête, lui donnant un air ridicule. Ses cheveux étaient mouillés, et sur son front perlaient des gouttes de sueur. Un sentiment d'empathie mêlé de dégoût me saisissait. Pour la première fois, mes pieds se dérobaient sous le vertige effrayant du temps qui nous passe sur le corps. J'ai retiré son chapeau et me suis couché sur elle. En me pendant à son cou de mes bras maigres, j'ai fermé les yeux.

4.

Il ne restait plus qu'une semaine avant la fin de mon séjour, et j'avais perdu espoir de voir un autre visage que celui de ma grand-mère. Je revenais d'une cueillette quotidienne ; les framboisiers s'étaient drapés d'un rouge éclatant. Je me faisais alors un devoir solennel de rapporter le moindre fruit à ma grand-mère, mais en ma qualité de garçon de six ans, je ne distinguais pas toujours les bonnes baies de celles réservées aux oiseaux. Elle plongeait ses doigts boudinés dans chacun des paniers que je rapportais et, triant le bon du mauvais, fourrait de temps à autre une framboise dans sa bouche.

Je n'étais pas encore sur le seuil que j'ai entendu l'écho d'une voix familière. Ma poitrine s'est serrée et je me suis précipité à l'intérieur, échappant au passage mon panier sur le carrelage.

Moïse était là, dans la cuisine.

Il m'a pris et m'a soulevé haut dans les airs, baignant mon corps dans un rayon du jour qui m'aveuglait. Il avait seize ans. Il n'était pas encore tout à fait un homme, mais, déjà, il était aussi grand que Gérard. Il a plongé ses yeux vert-de-gris dans les miens, habitude à laquelle il ne dérogeait jamais.

Il repartirait dans quelques jours, m'a-t-il prévenu. Je pépiais autour de lui, m'empressais de lui partager mes soupçons sur l'existence du trésor caché dans l'étang. « Comme ça, tu pourrais aller à l'université », lui ai-je dit. « À condition de mettre la main sur une calvasse de canne à pêche », ai-je ajouté, m'appropriant l'expression de notre père. Mon frère m'écoutait sans rien dire, planté là comme un chêne subissant un moineau. Au mot calvasse, Œuf-à-la-Coque m'a pincé l'oreille sans y mettre de force.

Elle se déplaçait d'un coin à l'autre de la cuisine, frottant les comptoirs à l'aide d'un chiffon qui n'était plus de première fraîcheur. Puis, comme s'il n'y avait rien de plus banal au monde — alors que j'y rêvais depuis mon premier jour à Ventfort — elle s'est allumée une cigarette. Elle en a pris une longue bouffée et, après s'être étouffée comme à son habitude, a dit : « Au grenier, il doit y avoir celle de Maurice. J'ai touché à rien. Rien, rien, rien. »

J'ai devancé mon frère au pas de course et me suis placé sous la trappe du grenier. Mon frère m'a rejoint, nonchalant. Il a levé la tête pour observer la trappe et m'a fait signe d'un geste de la main de reculer. Il a ouvert sans difficulté la trappe — alors que pour moi, il s'agissait d'une épreuve renouvelée — et l'échelle est descendue avec fracas.

J'étais convaincu que ce grenier s'assombrissait de jour en jour. À la fin de l'été, le jour de mon départ peut-être, il deviendrait un espace auquel la lumière refuserait toute visite. Chaque fois que je devais m'y rendre pour vider les chaudières d'eau, je retenais ma respiration, crispais le visage et, empressé, courais pour les vider dans la cuvette.

J'hésitais à suivre Moïse, mais je ne voulais pas passer pour un froussard. J'ai hoché la tête et puis, mon frère près de moi, que pouvait-il m'arriver ? J'ai gravi les échelons un par un, craignant que l'un d'entre eux cède alors que de puissantes exhalaisons d'humidité me parvenaient.

À mon grand étonnement, l'obscurité me semblait moins profonde que la semaine d'avant. Peut-être parce que, cette fois, je ne fermais pas les yeux à demi. La lucarne au fond de la pièce laissait entrer un faisceau de lumière qui éclairait un tas de vieilleries, toutes couvertes d'un lit de poussière. Je restais au centre du cercle lumineux dessiné sur le sol. Moïse, lui, s'occupait de fouiller les recoins les plus inquiétants. Le plancher craquait sous ses pas, alors qu'il était obligé de tenir la tête baissée pour ne pas heurter le plafond.

Si le bazar du sous-sol me paraissait bienveillant, alors que celui du grenier me terrifiait, c'est qu'une solitude, me semblait-il, en imprégnait les objets. Seul mon grand-père les avait touchés jusqu'ici, et sans doute s'était-il confié davantage à eux qu'à sa femme.

Intrigué par une carabine de chasse tenue en équilibre par une paire de clous, Moïse s'est immobilisé. Il l'a saisi, a vérifié si elle était chargée. Puis il s'est avancé à la fenêtre, le visage crispé. Il a mis en joue quelque chose hors de mon champ de vision. Il a retenu son souffle et, parfaitement concentré, il a glissé son doigt... « Bam ! » a-t-il crié.

J'ai sursauté et mon frère a éclaté d'un rire sonore. Curieux, j'ai demandé à toucher l'arme, mais sans rien me dire ni me regarder, il l'a remise en place. J'ai tendu le bras, mais me suis ravisé lorsque Moïse a mis la main sur quelque chose d'autre. Entre un rouleau de toile et quelques planches pourries, il a soulevé une canne à pêche au fil emmêlé et à l'hameçon rouillé.

Œuf-à-la-Coque a insisté pour que nous utilisions une conserve de maïs pour appâter le poisson. « Un vieux truc de pêcheur » répétait-elle. Mon frère semblait peu convaincu, mais à défaut d'autre chose, il a glissé la conserve dans sa poche. J'ai alors guidé Moïse jusqu'à mon éden secret, satisfait d'être celui qui, pour une fois, montre le chemin à emprunter. Nous étions seuls, assis côte à côte aux abords de l'eau stagnante, où volaient moustiques et libellules. Alors que Moïse lançait et ramenait mollement la ligne à l'eau, j'ai déposé ma tête sur son épaule.

Il n'y avait évidemment pas un seul poisson dans cette grosse flaque d'eau croupie. Mais mon frère ménageait mes illusions. Elles m'avaient aidé à supporter jusqu'ici la solitude d'un été passé loin de lui. Il me confortait, en disant que d'une minute à l'autre...

— Et le trésor ?

— Ah ! le trésor aussi...

Nous sommes restés ainsi, en silence. Parfois, je croyais apercevoir un mouvement rapide, une forme allongée. Je me levais d'un bond : « Là ! là ! » D'un mouvement relâché, il envoyait l'hameçon là où je pointais avec mon doigt d'enfant. Puis il refermait les yeux, tranquille.

Au bout d'un certain temps, il les a ouverts, délicatement, comme des fleurs qui éclosent. Il est resté ainsi pendant plusieurs minutes, en proie à une rêverie profonde. Puis il a murmuré : « Je ne suis pas de l'Amérique, Nathan. Un jour je vais la quitter. Elle avale ceux qui ont un peu de cœur, et il est presque impossible de s'en sortir. » Il a refermé ses yeux, puis il m'a passé la ligne, moment anodin pour lui, solennel pour moi. J'ai déroulé une grande quantité de fil, et malgré mes efforts pour repêcher le magot que je m'imaginai, je n'ai réussi qu'à coincer l'hameçon sous une pierre immergée. J'ai tiré et tiré, jusqu'à ce que notre ligne se sectionne.

Mon frère a déposé la canne inutilisable sur le sol, et a retiré d'un sac à dos un livre mince à la couverture sobre. Il ne se déplaçait jamais sans traîner un ou deux livres par-devers lui. Un recueil de poésie japonaise cette fois, qu'il a ouvert à une page précise. La voix de mon frère s'est alors élevée, posée et sûre.

Aux quatre vents

les papiers pensés et

jamais écrits.

Ses mots me faisaient l'impression de notes fuyantes, mais justes. Moïse m'a alors

glissé un mot sur Bâsho, Issa et compagnie. Je n’y comprenais pas grand-chose — c’est-à-dire rien —, mais j’ai hoché la tête avec vigueur. Je ne devais pas être très convaincant, car Moïse a esquissé un sourire et a dit : « C’est vrai que tu es jeune. Je vais me charger de ton éducation, mais chaque chose en son temps. Grand-mère nous attend. »

Je ne voulais pas quitter cet endroit. Je ne demandais rien de plus qu’à être ici, loin des matchs de hockey, des ponts étroits et des greniers empoussiérés, seul avec Moïse. Pour la première fois, je considérais mon frère comme un lâche. J’avais attendu tout l’été pour mettre la main sur une canne à pêche et explorer le fond du marais. J’ai alors fait la seule chose qu’il me paraissait logique de faire : j’ai chialé.

J’ai alors eu l’impression de voir le corps de Moïse s’allonger et d’entendre sa voix prendre feu. Il a durci le ton et m’a ordonné, sans aucune forme de négociation possible, de cesser mon pleurnichage. Je ne le reconnaissais plus, mais je ne faisais jamais l’enfant avec lui. Bien vite, j’ai voulu que sa voix redevienne un feu de braises. J’ai essuyé mes yeux et me suis mouché dans une feuille. Moïse a ramassé la ligne cassée, puis nous nous sommes mis en marche sous la lumière de l’après-midi, vacillante, insaisissable.

— Écoute, je te promets quelque chose, a commencé Moïse. On ne pêchera aucun billet de banque parce qu’il y en a pas. Ni de lettre d’admission, d’ailleurs. En revanche on pêchera un poisson, un vrai. Ce soir. Pas question que je ferme l’œil tant qu’il n’y en aura pas un au bout de cette ligne. Il doit bien y avoir un autre hameçon dans ce grenier.

Je me remplissais d’une joie immense ; les promesses de Moïse n’étaient jamais faites à la légère. Puis des pensées sont venues assombrir ma joie.

— C’est vrai que tu vas partir ?

— T’inquiète pas, je t’emmène avec moi. On retourne à Ventfort, on retourne à la

maison.

— Non, partir partir.

Moïse a posé ses longs doigts autour de mon cou, puis les a glissés le long de mes cheveux, sans que je puisse deviner s'il souriait ou non.

Nous avons attendu qu'Œuf-à-la-Coque s'assoupisse dans son fauteuil. Puis nous avons marché aux abords de la route, où passaient à l'occasion des camions poids lourd. La végétation qui nous encerclait, faite d'arbres immenses et de plantes aux feuilles pointues, m'invitait à marcher près de mon frère. Elle me semblait former des barrières d'ombres mouvantes, prêtes à s'ouvrir et m'aspirer. Des chemins de cailloux s'avançaient dans les bois, bloqués par des chaînes rouillées. Sur des écriteaux suspendus, on lisait « Propriété privée ».

Au bout d'une demi-heure, nous sommes arrivés au pont sur lequel Gérard et moi avions roulé. La rivière semblait plus agitée encore que le jour de mon arrivée. Son eau, toujours aussi opaque. Mon frère s'est accoudé à la rampe et a gardé le silence. « Comment s'appelle cette rivière ? » ai-je demandé. Les traits de son visage se sont contractés. De la surprise et de la confusion ont voilé son regard. Comme moi, il n'avait jamais su le nom de la rivière dans laquelle notre mère s'était noyée. « Aucune idée », a-t-il dit. « Toi, tu penses qu'elle s'appelle comment, cette rivière ? » Je ne savais pas où il voulait en venir, et je n'ai rien répondu. Avec un air de défi, il s'est avancé vers moi, l'œil brillant.

— Moi je dis... Rivière aux mouches !

— Rivière aux Cailloux ! ai-je répondu du tac au tac.

— Rivière au Boudin !

— Rivière aux Cachous !

— Rivière de l'Éternel Gruau, a-t-il prononcé avec aplomb.

Je me suis senti battu et le jeu a cessé. Peut-être valait-il mieux que cette rivière demeure sans nom. Quelques secondes ont passé, et je n'ai pu m'empêcher de briser le silence

à nouveau.

— Pourquoi Gérard a survécu ? Pourquoi pas Maman ?

La question l'a déconcerté. Il m'était rare de voir mon frère perdre ses moyens, et cela ne me plaisait pas. Mais quelque chose me disait que seul Moïse était susceptible de me fournir une réponse convaincante. Ou du moins une réponse seulement.

— Je ne sais pas..., a-t-il bredouillé.

— Ils étaient deux dans l'auto.

Mon frère a observé le silence. Il ne cherchait pas à se débarrasser de ma question, au contraire. Il y réfléchissait vraiment. Et comme si nous étions tous les deux sur une enquête sérieuse, il a ajouté :

— Je n'ai pas d'éléments de réponse à te donner, Nathan. Peut-être qu'un jour ce sera toi qui en auras. En revanche, je sais quelque chose : Gérard n'avait pas bu. Il ne buvait pas ou presque. Il a commencé après. C'est ridicule, mais... mais c'est comme ça.

— Qu'est-ce que ça change ?

— Beaucoup de choses. Ou peut-être rien, je ne sais pas.

Moïse a secoué les épaules et, comme si c'était dans la suite naturelle des choses, a enlevé son t-shirt. Il s'est mis debout sur la rampe du pont. « Je me demande si elle est aussi froide qu'elle en a l'air », a-t-il dit. Effrayé à la vue de l'eau traître, je me suis jeté sur sa jambe. Je croyais qu'il faisait ça pour me punir de lui avoir posé toutes ces questions. J'ai commencé à chialer, dans l'espoir naïf que cette méthode dont les enfants sont spécialistes s'avère efficace. Mais cette méthode ne l'est jamais avec les frères aînés de ce monde. Cette fois, sa voix n'a pas pris feu. Il m'a repoussé, m'a souri, et m'a adressé un clin d'œil. Puis il a plongé.

Et la rivière a avalé mon frère.

J'ai couru d'une rampe à l'autre, hélant son nom. Je priais pour qu'une automobile passe, secours inattendu qui tirerait Moïse des eaux meurtrières. Mais il n'y en a pas eu. Pendant près de deux minutes, je suis demeuré ainsi, scrutant la moindre vague, le moindre reflet qui me renverrait le visage de mon frère.

Enfin, de l'autre côté du pont, une silhouette a jailli au loin, debout, au milieu des eaux. Seule sur une pierre lisse et large. Les gouttes ruisselaient sur son corps athlétique, alors que sa peau me paraissait plus blanche encore à cette distance. Moïse n'avait pas dû offrir souvent sa peau au soleil, depuis le début de l'été. Fier de la frousse qu'il venait de me procurer, il m'a envoyé la main.

Il a nagé et m'a rejoint, ses cheveux dégouttant au sol. Il a remis son chandail blanc qui absorbait l'eau. « Je t'avais promis quelque chose », a-t-il dit. Alors que le ciel se parait des couleurs pourpres du crépuscule, il a déployé un sac de couchage en retrait de la route. « Ça va peut-être prendre un peu de temps », a-t-il dit. Il est remonté sur le pont, la canne à pêche en main.

On disait qu'il n'y avait plus de poissons dans ce cours d'eau, sinon des crapets soleil, ce qui n'a jamais constitué une prise intéressante pour les pêcheurs avec une once d'amour-propre. On disait que la région était autrefois peuplée de dorés, poisson savoureux à l'écaille brillante, mais des pêches excessives et des développements industriels avaient porté l'espèce à disparition.

J'observais Moïse relancer de temps à autre sa ligne dans la fraîcheur du soir. Son chandail humide sur le dos, les pieds nus, mon frère attrapait froid. Il reniflait et avançait parfois la tête pour se moucher dans la rivière. La chute de température et le chant des insectes

m'endormaient. Sans m'en rendre compte, j'ai fermé les yeux. Je me glissais parfois hors de mon sommeil, le temps de soulever une paupière et apercevoir Moïse au loin, et me rendormais aussitôt, d'un sommeil plus profond encore.

Lorsque je me suis réveillé pour de bon, il faisait froid, mais une couverture rugueuse me recouvrait. Les couleurs du coucher avaient fait place à celles du lever. Mon frère n'était plus sur le pont. Il était assis là, sur la rive, à l'écart de la route. Il avait le visage blême et la canne encore dans les mains.

Il m'a entendu courir, et, d'un geste, m'a ordonné de ralentir.

« Moïse ! Ce n'est pas grave si... » Il m'a interrompu en posant sa main sur ma bouche, puis il a murmuré : « Ça y est presque, je le sens. » Peu de temps après, la canne a formé une courbe prononcée. Le fil bougeait. Nerveux, imprévisible. Moïse s'est levé et s'est campé sur ses pieds.

— Cette fois, ça a assez duré mon gars !

Une lutte féroce s'annonçait. Chaque centimètre de fil que ramenait Moïse le rapprochait de l'issue victorieuse de son combat. Les muscles de ses bras se gonflaient et dessinaient des lignes définies. Mon frère m'avait toujours semblé maigrichon, mais à cet instant précis, une vigueur improbable l'animait.

— Je te ramène avec moi. Aussi bien abandonner maintenant !

Au prix d'un ultime effort, Moïse a ramené sa prise hors de la rivière. Un monstre énorme et scintillant en a surgi. À ses reflets d'or, on le devinait : c'était un doré. Mais ce poisson-vétéran n'avait pas dit son dernier mot. Il se débattait avec l'énergie des survivants. Il en avait vu d'autres, lui qui avait déjoué les pêcheurs toutes ces années.

— Le salaud ! Il m'a titillé toute la nuit et enfin je te le tiens ! Vite ! Va chercher le

filet ! m'a ordonné Moïse, sans détourner la tête.

J'ai couru jusqu'au sac de couchage pour récupérer le filet et suis revenu, à la course toujours. Mais en chemin j'ai trébuché. Le genou écorché, j'ai continué. Ça ne m'importait pas. Le sens du devoir dominait mes réflexes d'enfant. Le poisson se tortillait au sol. Moïse dansait autour de lui, anticipant ses prochains spasmes et maniant la canne à pêche avec habileté. Il ne me restait que quelques mètres à parcourir quand, soudain, notre prise a bondi. Elle a dessiné un grand arc dans les airs. Nous l'avons suivi des yeux, impuissants.

Le monstre veillait à nouveau sur son domaine, libéré de l'hameçon de mon frère. Et, contrairement à lui, il ne rejaillirait pas sur une pierre au loin.

Moïse est resté debout, les bras ballants.

— Je suis désolé, ai-je dit du bout des lèvres.

Il s'est frotté les yeux, épuisé.

— Ce n'est pas grave. J'aurais dû... j'aurais dû penser à garder le filet tout près.

Sur le chemin du retour, un bruit nous a fait sursauter. C'était une voiture de police. L'officier nous a fait monter. Un homme gras et peu affable, qui ressentait le besoin de nous faire des remontrances tout au long du trajet sur l'horreur de faire du souci à sa grand-mère. Moïse ne l'écoutait pas, méditant plutôt à la vue de l'horizon qui défilait. Quant à moi, je me sentais déjà trop coupable pour le poisson perdu pour entendre le sermon de l'agent de police. Je me suis blotti contre Moïse, qui reniflait sans cesse.

Quand nous sommes arrivés, Œuf-à-la-Coque se tenait en jaquette près de la clôture, l'air désœuvré, la lèvre tremblotante. Ses cernes, véritables gouffres, accusaient une nuit entière passée debout, à se graver l'inquiétude sous la peau. « Je vais vous étripper », a-t-elle lâché en ouvrant ses bras et en nous y serrant comme pour la première fois.

Le lendemain, Moïse et moi avons embarqué dans la voiture de Gérard, direction Port-aux-Anges. L'été était terminé, c'était officiel. Et une fois encore, Œuf-à-la-Coque avait fait preuve de clémence. Elle n'avait rien soufflé à Gérard de notre escapade nocturne. À l'interrogatoire attendu de notre père, elle s'était contentée de hocher la tête frénétiquement et de bredouiller « de vrais anges ».

J'étais heureux de retrouver la présence quotidienne de mon frère, mais je redoutais le début des classes. J'étais en deuxième année, et déjà elles m'ennuyaient. Il me semblait qu'il y avait plus à apprendre dans le sous-sol de chez Œuf-à-la-Coque, voire dans son grenier, que dans les pupitres qui nous étaient assignés, et dont l'intérieur était invariablement marqué par des « Fuck you », « J + S », « Caca » et autres gribouillis. Et les années n'y changeraient rien. Il y aurait toujours, que ce soit sous un pupitre, derrière la porte d'un casier ou le regard éteint du concierge, les vestiges d'un ennui passé pour nous rappeler le nôtre, implacable et fatal.

À ma grande déception, je ne voyais que rarement Moïse. Lorsqu'il n'avait pas cours au collège, il se levait de bonne heure, se rendait à la bibliothèque municipale, et n'en revenait que pour avaler un morceau de pain et s'endormir aussitôt. Sa peau devenait laiteuse de jour en jour – plus encore que durant l'été. Je parvenais à lui arracher un mot à l'occasion, mais aussitôt s'empressait-il de couper court à la discussion. Il devait « continuer de travailler », disait-il, un sourire en guise de consolation. Il s'enfermait alors dans sa chambre et y écrivait jusque tard la nuit. Il gardait sur lui une clé, dont il se servait pour verrouiller sa porte. Impossible de mener une opération d'éclairage : le verrou était trop haut. Et puis, je n'y connaissais rien en crochetage. Lorsqu'enfin j'ai eu le courage de lui demander des détails, il

m'a répondu que dans quelques mois, peut-être, il me dévoilerait un extrait.

Une nuit de février, des pas m'ont réveillé. Ils étaient lourds, énergiques. Je me suis redressé et j'ai tendu l'oreille. Je discernais le ronflement de Gérard ; ce n'était donc pas lui. Je me suis levé pour aller voir mon frère, mais au moment où j'ouvrais la porte de ma chambre, j'ai entendu celle du hall se fermer avec fracas. Gérard s'est réveillé en sursaut, évaché dans le salon aux côtés de bouteilles vides. Son expression portait les traces d'un sommeil profond. Il se tenait debout à l'extrémité du couloir et moi à l'autre. « C'est quoi le problème de faire du bruit à cette heure-là ! Veux-tu bien aller te coucher, mon p'tit maudit. » a-t-il beuglé, la bouche pâteuse.

— Ce n'est pas moi.

Je me suis retourné et j'ai glissé ma tête dans la chambre de Moïse, dont la porte était entrebâillée. La pièce était sens dessus dessous. Pourtant, mon frère avait l'habitude de tenir sa chambre dans une propreté qui surpassait de loin le reste de la maison. Des feuilles volantes avec une écriture indéchiffrable tapissaient le sol, le lit et le bureau. La fenêtre grande ouverte laissait entrer un vent glacial qui les faisait tourbillonner.

Gérard a soulevé un tas de vêtements appartenant à Moïse, jetés pêle-mêle près de la porte d'entrée. « Qu'est-ce que... » a-t-il chuchoté. Il a enfilé sa vieille veste retapée aux coudes, puis m'a dit : « Reste ici, je reviens. » Une fois seul, j'ai fermé la fenêtre dans la chambre de Moïse et me suis réfugié sous ses couvertures. J'y respirais, comme pour me rassurer, les traces de son odeur de muscade. Je suis resté là, à guetter le retour de mon père et de mon frère. Mais ni l'un ni l'autre ne sont revenus, et je me suis assoupi.

Au matin, je me suis réveillé, seul encore. J'étais en retard, mais je m'en foutais. Je n'irais pas à l'école. Pas avant de savoir ce qui était arrivé à Moïse. Dans sa chambre, j'ai

avalé un bol de céréales et guetté l'autobus jaune censé me recueillir. C'était la première fois que je faisais l'école buissonnière. J'essayais tant bien que mal de décrypter ce que mon frère avait écrit, mais cela s'avérait impossible. Je peinais à lire encore ma propre écriture et ses lettres étaient tracées comme s'il utilisait un microscope et une aiguille.

Dans l'après-midi, la porte a de nouveau claqué. C'était Gérard qui, visiblement, n'avait pas fermé l'œil de la nuit. De grands cernes creusaient ses yeux injectés de sang. Il était seul, lui aussi.

— Ton frère a besoin de prendre des vacances. Maintenant, je vais aller me coucher.

— Où ça ? Pourquoi des vacances ?

— Des vacances que je te dis, c'est tout. Il va être parti quelque temps. Il m'a dit qu'il veut pas que tu poses des questions.

— Il a vraiment dit ça ? Il est où ?

— Nathan laisse ton père se reposer, il en a besoin.

Gérard a retiré ses bas et s'est affalé sur son lit. Transformé en pierre, son ronflement perçait le silence dans lequel je m'étais blotti toute la journée. Lorsque la sonnerie de téléphone a retenti en après-midi, je me suis précipité sur l'appareil afin de couper court au message préenregistré de la direction. Mon père n'avait pas besoin qu'on lui rappelle ce pan de la réalité. Et moi je n'avais pas besoin qu'on le lui rappelle. Je me suis servi un énième bol de céréales et suis retourné dans la chambre de mon frère.

Trois semaines plus tard, Moïse a franchi le seuil. Il était suivi de Gérard qui portait une petite valise. L'échine courbée et l'air absent, c'est à peine s'il semblait me voir. Sans même fournir l'effort d'un faux-semblant, il haussait les épaules à la moindre question et ne se rendait plus nulle part – pas même au collège. En revanche, il s'enfermait toujours dans sa

chambre. Mais lorsque je collais mon oreille à sa porte, je n'entendais plus l'habituel frottement du plomb contre le papier. Enfin, au détour d'un repas, j'ai ramassé ce que j'avais accumulé de courage et j'ai attendu que Gérard se rende aux toilettes. En vitesse j'ai avalé ma bouchée de pâté chinois et déposé ma fourchette. Puis les questions ont fusé de ma bouche, brûlantes, comme des balles assassines, mais nécessaires : « Où as-tu été pendant tes vacances, Moïse ? » ; « Est-ce que tu vas en prendre d'autres ? » ; « Est-ce que tu as attrapé un virus là-bas ? » ; « Qu'est-ce qui se passe avec ton projet ? » Il a levé la tête, lentement, et m'a livré comme seule et ultime réponse un sourire. Effacé et sans confiance, ce sourire était celui d'un mort.

Vers la fin du printemps, Gérard m'a annoncé que je retournerais chez Œuf-à-la-Coque. Je me surprénais à attendre avec impatience le jour de mon départ, réglé pour le début des vacances scolaires. Je savais que Moïse ne m'y accompagnerait pas. Et c'était sans doute parce que le silence de Ventfort ne me pesait pas autant que celui de Port-aux-Anges que l'idée me réjouissait.

Gérard n'a jamais été d'une grande ponctualité. Pourtant, dès que la dernière cloche de l'année a eu sonné et qu'une nuit a eu passé, il m'a ordonné de le suivre. Sans demander mon avis, il m'a conduit jusqu'à Ventfort. Mais il ne m'a pas accompagné jusqu'au seuil, cette fois. Il s'est garé au bout du sentier, là où se termine la clôture à la peinture écaillée, et a pris une gorgée de sa flasque. Il s'est passé de grandes déclarations et de mises en garde : sans doute devinait-il que j'avais encore bien en tête celles qu'il m'avait faites. Il m'a donné une tape à l'épaule, a redémarré et m'a laissé derrière, chargé du sac qu'il portait l'année d'avant. Au-dessus de ma tête, les nuages s'amoncelaient. Et, dès le lendemain, une pluie diluvienne a débuté.

La fuite du toit, aggravée avec la fonte des neiges, prenait au fil des jours des proportions effarantes. Œuf-à-la-Coque devenait sujette à d'épouvantables crises de nerfs. Non seulement ses quintes de toux se faisaient plus longues, plus creuses, mais son visage prenait des teintes inquiétantes. Cela faisait un an qu'elle demandait à Gérard de réparer le toit, mais celui-ci différait sans cesse le projet. Il prétextait tantôt la fatigue, tantôt des préoccupations vagues et plus pressantes.

Mais voilà, dès que l'eau a pénétré le plancher du grenier et a coulé au second étage quelques jours après mon arrivée, ma grand-mère s'est ruée sur le téléphone. Sur un ton sans

réplique et avec une autorité maternelle stupéfiante, elle a claironné : « Tu viens ici, tu me réparas le toit. Pas question que tu t'en ailles avant que ce soit fini, mon gars. Tu passeras l'été ici s'il le faut. » Gérard s'est présenté la journée même, la tête basse, un carton de six bières dans une main et un coffre à outils qui n'avait jamais servi dans l'autre.

Mais pour que le toit puisse être réparé, il fallait attendre que la pluie cesse.

Les jours avançaient, et les nuages ne nous quittaient jamais que pour quelques instants fugaces ; éclaircies qui soulevaient des espoirs aussitôt chassés. Une tension souterraine grandissait. Nous étions captifs de ce salon, de cette cuisine et de ce grenier, encerclés par une pluie abondante. Entre deux prises de bec, un silence inconfortable régnait dans la maison. Nous n'entendions que la psalmodie incessante du téléviseur et les quintes de toux de ma grand-mère. L'air était vicié, chargé de fumée de cigarette. Il suffisait que mon père ou ma grand-mère en ait fini une pour que, tout de suite, le cliquetis d'un briquet se fasse entendre.

Gérard avait élu pour radeau de beuverie le fauteuil d'Œuf-à-la-Coque. Car pour passer le temps, Gérard se saoulait. Il n'y avait qu'un seul fauteuil devant le petit téléviseur et Gérard, depuis son arrivée, l'occupait. Il s'y endormait, le soir, assommé par l'alcool et la fatigue de n'avoir rien fait. Lorsqu'il se rendait aux toilettes pour se soulager, Œuf-à-la-Coque s'empressait de prendre place, feignant ne pas savoir que Gérard souhaitait retourner s'asseoir. Mon père grommelait alors quelque chose d'incompréhensible et, sans prendre le risque de confronter ma grand-mère, s'en allait fumer à l'extérieur, la pluie pour seule compagnie.

Avec juillet est venue une part de soleil. Gérard n'estimait pourtant pas que le beau temps était une raison suffisante pour briser le cycle du jeu des chaises musicales. Au moins cela lui permettait-il de boire en paix, car après tout, il « rénove la maison de sa maman ». « Mon été le plus occupé depuis longtemps », se plaignait-il non sans une pointe de fierté.

Après les deux premiers jours de beau temps, Œuf-à-la-Coque s'est prostrée devant mon père, son énorme ventre pointé vers l'avant comme une menace à prendre au sérieux : « Là, saint sacrifice d'hostie, tu vas me lever ta carcasse d'endormi pis tu vas aller me réparer ça. J'ai mis un sac de couchage en haut dans le grenier. À côté d'où ça coule. C'est là que tu vas dormir jusqu'à tant que le déluge arrête de ruiner la maison de Maurice. Y fait beau ! Y fait beau ! » La voix enrouée et perçante d'Œuf-à-la-Coque emplissait la maison aussi furieusement que le tonnerre auquel nous nous étions habitués. Gérard n'a pas protesté longtemps, et c'est ainsi que j'ai hérité de sa chambre, moi qui dormais au sous-sol depuis son arrivée.

Gérard a aligné une guirlande de jurons inventifs à l'extérieur, puis nous sommes montés au grenier. Nous avons levé le nez au plafond, d'où tombaient des gouttes d'eau détachées les unes des autres qui, en atterrissant dans les sceaux remplis à ras bord, produisaient un son doux à l'oreille. De forts effluves, plus envahissants que l'été dernier, imprégnaient les lieux.

Gérard a grimpé sur son escabeau. Il a observé le bois pourri et, d'un faible coup de poing, a percé un trou d'où l'on apercevait une portion du ciel. Un rayon de soleil a pénétré, illuminant l'eau à la surface des chaudières. Mon père a plissé les yeux et s'est gratté l'arrière du crâne, signe de grande préoccupation.

Le sac de couchage préparé par Œuf-à-la-Coque n'était pas loin.

Gérard a finalement ouvert son coffre. « Vide-moi les chaudières les moins lourdes », m'a-t-il ordonné. J'ai obéi ; je sentais que le projet qui se dessinait à l'horizon nous unirait. Derrière ses brusqueries et son silence, j'apprendrais à connaître un peu plus mon père. Mais lorsque j'ai vidé la dernière que j'étais en mesure de soulever, il s'est retourné vers moi : « Pis reste pas dans mes jambes ! » Les jours de travail s'écoulaient et je le regardais sans mot dire. De temps à autre, il me confiait une tâche : lui apporter un outil, une bière, ou encore agir à titre de messenger entre lui et ma grand-mère. Quand Gérard tombait de son escabeau ou se blessait suite à une fausse manœuvre, il se retournait et criait de nouveau : « Je te l'avais dis de pas rester dans mes jambes ! » La nuit, je quittais mon lit et montais au grenier lorsque je croyais mon père endormi. Je me glissais sous son sac de couchage, dans l'espoir de ne pas me faire remarquer, mais il se réveillait aussitôt. Il m'invitait alors à retourner dans ma chambre d'une voix plus douce qu'à l'habitude. Peut-être était-ce le sommeil qui lui pesait sur la langue.

Le sixième jour de travail, alors que nous étions avancés dans la première moitié de juillet, tante Carole est entrée chez Œuf-à-la-Coque sans s'être annoncée.

— Y paraît que la foudre est tombée ici ! a-t-elle crié.

— Comment ça la foudre ?

— La foudre ! T'as pas un gros trou dans ton toit, Maman ?

— C'est pas la foudre, c'est la pluie. C'est quoi ces histoires-là ?

Ma tante se déplaçait nerveusement dans la cuisine, prenait un verre d'eau, s'allumait une cigarette, jetait un coup d'œil par la fenêtre pendant qu'elle échangeait avec ma grand-mère. Elle laissait derrière elle les traces d'une électricité désagréable. Gérard, lui, demeurait au grenier, duquel nous parvenaient d'inlassables coups de marteau et autres vrombissements

de perceuse.

— Coudonc, ça sent le renfermé ici, l'humidité.

— C'est la pluie, a réitéré Œuf-à-la-Coque.

— Ah !

Un silence gênant s'est installé.

— En tout cas, je suis bien contente que ce soit pas le tonnerre. Je me faisais du mauvais sang, Maman. Et pis sinon, comment va Moïse ? Ça fait combien de temps maintenant qu'il est à l'étage des fous ? Je savais que ça allait finir là. Le pauvre loup, il pense à l'envers. Il a toujours pensé à l'envers, je pense bien.

Je n'aimais pas cette expression. Je ne saisissais pas bien ce qu'elle signifiait, mais j'en devinais l'intention. Les yeux de ma grand-mère se sont gonflés de surprise et de consternation.

— L'étage des fous ! a-t-elle commencé en s'étouffant immédiatement. L'étage des fous ! Veux-tu bien penser au p'tit, ma fille. Pis à part de ça, Moïse est pas fou. Il le sera jamais ! C'est un bon garçon. Moïse est un bon garçon. Pis si jamais tu parles de l'hôpital, comme tu devrais là, ça fait longtemps qu'il en est sorti.

Œuf-à-la-Coque appuyait ses mots comme si elle scellait par le fait même le destin de Moïse. Ma tante, elle, la fixait et jouait des lèvres pour simuler l'offense, mais ma grand-mère se montrait peu vulnérable à ce genre de stratagème. Bien vite, ma tante a cessé ses grimaces. Elle s'est empressée de remettre ses cigarettes dans son sac à main, de le récupérer et de formuler un prétexte dont je ne me souviens pas. Puis elle s'est éclipsée, sans remporter avec elle l'électricité déchargée.

Lorsque j'ai questionné Œuf-à-la-Coque sur le passage de Moïse à l'étage des fous, et ce

que pouvait bien être cet endroit, ma grand-mère s'est laissé choir dans son fauteuil. Elle m'a tiré sur ses genoux usés et a caressé mes cheveux, déposant sur ma tête d'innombrables baisers. Sa voix flottait dans la cuisine, bruissement léger, ininterrompu : « Moïse est un bon garçon, mon p'tit gars. Un bon garçon. »

La nuit même, je suis allé rejoindre Gérard sous son sac de couchage. « Nathan, retourne te coucher dans ta chambre. », a-t-il grommelé avant même que je ne touche à la fermeture Éclair. Puis il s'est retourné, dos à moi.

— Pourquoi Moïse est allé à l'étage des fous ?

Un long silence a suivi. À ma grande surprise, mon père ne s'est pas mis en colère, comme lorsque je lui posais des questions sur l'accident de voiture.

— Je sais que c'est un bon garçon, je veux juste savoir.

— Ton frère était fatigué, a-t-il dit en s'asseyant. Il s'est mis à penser d'une autre manière.

— À l'envers ?

Mon père m'a lancé un regard dubitatif, comme s'il entendait quelqu'un d'autre parler à ma place.

— Si on veut oui.

Il a marqué une pause. La suite lui semblait pénible à raconter.

— Il est sorti tout nu de la maison. Il a marché une bonne partie de la nuit. Comme ça, en plein hiver. Il parlait seul, il parlait vite. Il a croisé Jean-Marc, le gérant d'épicerie. Il revenait du bar et il lui a fait une remarque, et ton frère... Ton frère l'a frappé au visage. Il a brisé ses lunettes. Ton frère était fatigué, tellement fatigué, Nathan. C'est pour ça qu'il faut pas trop éreinter les gens. N'importe qui peut... hum... penser à l'envers.

Je suis demeuré immobile. Dans le grenier, la lumière de la lune dévoilait une série de détails que je n'avais pas remarqués encore, même en plein jour. Mon père a cessé de parler. J'ai respiré profondément et, sans réfléchir, je me suis glissé sous le sac de couchage.

Gérard n'a pas protesté. Au bout de quelques instants, il s'est retourné et, sans rien dire, a passé son bras autour de mon corps. Je discernais ses mèches pêle-mêle, ses pattes-d'oie, sa bouche pâteuse. Son odeur d'alcool et de sueur qui, étrangement, m'apaisait. J'ignore si mon père s'est endormi rapidement, car seulement quelques minutes plus tard, je m'étais déjà assoupi. Je rêvais à mon frère. Je ne rêverais plus qu'à lui, désormais.

Gérard se tenait sur le seuil de nouveau, son coffre dans une main et une caisse de bouteilles vides dans l'autre. Les travaux terminés, il repartait. Mais sans m'emmener avec lui. Il ne restait pourtant qu'une dizaine de jours avant la reprise des classes.

Avant de retourner à Port-aux-Anges, il m'a enjoint d'aller faire un tour à l'extérieur. Il devait « parler à sa mère ». Je m'y suis précipité et j'ai feint de me perdre dans les broussailles, mais une fois que Gérard a détourné la tête, je me suis faufilé sous les escaliers de bois. De là, les voix d'Œuf-à-la-Coque et de mon père me parvenaient.

— Là, il faudrait que t'arrêtes de fumer. Tu tousses creux, Maman. Ça s'entend.

— Veux-tu bien te mêler de tes affaires ! Je te demande-tu d'arrêter de fumer, moi ? Je t'ai demandé de venir ici pour réparer le toit de Maurice. Pas rien d'autre. Fumer, c'est tout ce qui me reste. Ça pis les p'tits.

Il y a eu une pause ; je crois que mon père était déconcerté par la réponse reçue.

— C'est sérieux... a-t-il ajouté du bout des lèvres. Ça s'entend.

Les pas de Gérard ont résonné au-dessus de moi, niché entre une poche de terre et quelques outils de jardinage vétustes.

— Nathan ! a-t-il crié. J'ai figé, je n'ai pas osé bouger ni parler. Nathan !

J'ai tenté de me recroqueviller davantage, mais j'ai fait tinter une truelle près de moi. J'ai fermé les yeux avec force, comme si ce vieux tour de magie me rendrait invisible. Mon père s'est retourné et s'est penché vers moi, non sans effort. Nous nous sommes regardés à travers le grillage de bois.

— Nathan...

— Je chasse les vers de terre.

— Veux-tu bien sortir de là ?

Je n'ai rien répondu et suis demeuré immobile.

— Écoute, j'aimerais ça que tu gardes un œil sur ta grand-mère. Sur ses cigarettes. Peux-tu t'assurer qu'elle fume pas trop ? Cache-les, je sais pas. Je compte sur toi.

J'ai acquiescé, sans savoir si mon père me discernait tout à fait, puis nous nous sommes quittés ainsi. Je l'ai regardé s'éloigner et suis sorti, les vêtements tachés d'une terre noire et humide. Au loin, la voiture grise de Gérard a démarré. Près de moi, le cliquetis d'un briquet s'est fait entendre. En s'allumant une cigarette, Œuf-à-la-Coque a dit : « T'es tout sale, p'tit gars. Viens que Grand-maman te nettoie. »

Elle m'a traîné jusqu'à la salle de bain et m'a indiqué d'un geste la lunette de la toilette. « Assieds-toi. » À l'aide d'un chiffon mouillé, elle s'est mise à frotter mes vêtements et mon visage souillés.

— T'as combien de chandails, coudonc ? T'as toujours celui-là. Spiderman, Spiderman... Il y en a d'autres des superbonhommes.

— Des superhéros, Grand-maman.

— Il y a Batman. Je vais t'en acheter un chandail à Noël. De Batman, je veux dire.

Elle ponctuait ses mouvements de répliques semblables, jusqu'à ce qu'une toux la saisisse. Violente et interminable. Elle s'est appuyée d'une main sur l'évier, tandis que son visage rougissait. « Grand-maman ? », ai-je demandé. De l'écume perlait sur ses lèvres, jusqu'à dégouliner sur le plancher. J'ai alors dévalé les escaliers pour me rendre à la cuisine. Ce n'était plus une toux que j'entendais, mais un étouffement sourd, rapide. Je cherchais à saisir un verre pour le remplir d'eau, mais l'armoire était trop haute. Au moment où je suis monté sur le comptoir, un bruit de tonnerre a résonné jusque dans les fondations du bâtiment. J'ai lâché au sol le verre que je venais de saisir et suis retourné à la salle de bain.

Œuf-à-la-Coque se tortillait sur la céramique froide, prise de convulsions.

J'ai bondi vers elle et l'ai secouée en hurlant « Grand-maman ! Grand-maman ! » J'ai glissé ma main sous sa tête, d'abord pour ne pas qu'elle se blesse. Puis par un effort venu de je ne sais où, j'ai soulevé sur son séant la masse inerte de ma grand-mère. Sous mes hurlements de panique, elle est revenue à elle.

Œuf-à-la-Coque s'est relevée avec peine et s'est assise sur la lunette.

Je l'ai pressé de composer le 9-1-1. Mais elle m'a défendu, une douceur ferme dans la voix, de m'approcher du téléphone. Elle fixait le mur fissuré dont j'avais appris à connaître les

moindres détails. Une paix auréolait son visage éreinté. Elle a étiré le bras pour se saisir de son paquet de cigarettes, mais je le lui ai arraché presque aussitôt.

— Plus de cigarettes ! Gérard l'a dit tantôt, c'est lui qui l'a dit.

— C'est déjà fini, Nathan.

— Il a tout deviné ! Tout, tout, tout, tout ! ai-je crié, la voix étranglée par la fureur et les sanglots. Les sanglots, surtout.

— Ta grand-mère est malade, ça date pas d'hier.

Je l'ai traitée de menteuse, lui ai dit qu'elle ne retrouverait pas ses cigarettes tant et aussi longtemps qu'elle me mentirait. Elle m'a fait signe de me rapprocher. J'ai placé le paquet derrière moi, prêt à le défendre coûte que coûte, tel un chien son os.

« Viens », a-t-elle dit.

J'ai serré le paquet davantage, jusqu'à le froisser.

« Jette-le à terre, p'tit gars. »

J'ai obéï, me suis rapproché timidement. Œuf-à-la-Coque ne s'était pas douché depuis longtemps déjà, mais ça ne m'importait pas. Son odeur de vinaigre, j'essayais au contraire de l'emmagasiner dans une zone tampon de ma mémoire. Elle m'a enlacé, séchant mes joues du revers de son index. Son dos, lui, était trempé.

Œuf-à-la-Coque allait mourir.

Les médecins le lui avaient annoncé il y avait quelque temps déjà, m'a-t-elle confié. C'était au moment où Moïse s'était mis à penser à l'envers. Elle ne l'avait pas divulgué : elle ne voulait pas s'accrocher à la vie. Et surtout n'embêter personne.

Les médecins sont des imbéciles, me suis-je dit. Ils ne savent rien. Ils ne savent pas qu'Œuf-à-la-Coque ne mourra pas, qu'elle est seulement un énorme crapaud. Qu'elle doit

cesser de fumer et que tout ira bien. Je reviendrai l'été suivant, et tous les étés d'après, et je serai devenu assez fort pour la soulever au bout de mes bras, la jeter dans l'étang. Ce ne sera plus Œuf-à-la-Coque, mais Tête-de-Crapaud. Ensemble nous deviendrons un poème de Bashô. Et si je manque de force, Moïse sera là, il prendra le relais. Comme ça, c'en sera fini des coups de poing. Il n'y aura plus de toux, de vacances improvisées, de médecins, d'hivers nus, de fuites dans les toits, de bouteilles vides, de ponts trop étroits et de malédictions. Il n'y aura plus rien, rien de ça.

C'est en hauteur que j'ai dit adieu à ma grand-mère. Au sommet d'une falaise qui surplombait le fleuve Saint-Laurent surgissait le cimetière de Port-aux-Anges. Ses pierres tombales, grossières et mal alignées, veillaient sur une centaine de dépouilles. De rares fleurs reposaient près d'elles, défraîchies pour la plupart. Du reste, il n'y avait d'ordinaire que l'herbe folle pour rendre hommage aux morts.

Le jour était gris ; le vent fouettait nos corps, nos visages. Deux mois avaient passé depuis cette chute dans la salle de bain. Octobre en était à ses premières fraîcheurs. Je me tenais près de Moïse, et lui près de Gérard. Autour de nous, je reconnaissais ceux qui s'étaient attroupés dans mon salon lors de la finale de hockey. À ma surprise, leurs mines n'étaient pas bien différentes. Si leurs regards et leurs gestes trahissaient une tristesse d'emprunt, des bribes de conversations laissaient deviner une excitation pour le buffet à venir : « De la salade de patates, j'ai hâte » ; « J'espère qu'il y aura du blanc, je ne digère pas le rouge » ; « Paraît qu'il y aura du chaud ».

Dans la violence du vent et le silence solennel qui accompagne les enterrements, même les moins émouvants, je cherchais instinctivement la main de mon frère. Mais je ne rencontrais qu'une main faible, presque inerte. J'ai tâté la poche arrière de mon jean ; j'y avais glissé une photographie cornée. Celle de la jeune fille sur la balançoire. Je m'étais permis de la prendre, au lendemain du décès de ma grand-mère. Toute la famille s'était ruée à Ventfort, scrutant le moindre recoin pour s'emparer d'une relique qui ne figurerait sans doute pas sur le testament : téléviseur, grille-pain, robot culinaire. Voire les draps et les conserves. Par chance, les gens semblaient oublier l'existence du grenier. Je n'en ai pas soufflé mot ; je ne voulais pas que quelqu'un se saisisse de la canne à pêche de mon grand-père. Ni de la carabine et du sac de couchage, d'ailleurs. Non pour les posséder, mais parce qu'il me semblait que quelqu'un

devait continuer à veiller sur eux, avec la même tranquillité désintéressée qu'exerçait Œuf-à-la-Coque. Et puis, peut-être qu'un jour, nous retournerions chercher notre prise, Moïse et moi.

Accompagné de la psalmodie du prêtre, mon cousin Paul a déposé l'urne dans le trou creusé à cet effet. « Comment ont-ils pu faire entrer Œuf-à-la-Coque là-dedans ? », me suis-je demandé. N'osant interrompre la cérémonie en cours, je n'ai pas interrogé Moïse ni Gérard, et j'ai réfléchi. Je suis venu à la conclusion que ce que ma grand-mère toussait, c'était la vie à l'intérieur d'elle. Cela expliquait qu'elle était aussi ronde : elle en avait trop accumulé. Et fumer lui provoquait des fuites aussi graves que celle de son toit. Elle avait dû tant tousser dans ses dernières heures qu'il n'était resté d'elle qu'un œuf fragile et creux.

Chacun leur tour, les gens ont plié les genoux et ont pris une poignée de terre qu'ils ont lancée, jusqu'à ce que ce soit à moi, puis à Moïse. Mon frère ne s'est pas penché. Il est resté droit, a plongé sa main dans la poche de sa veste. Il en a sorti un flacon de comprimés. Depuis l'hiver, il en prenait deux par jour : un le matin, l'autre le soir. Il l'a balancé aux côtés de l'urne, soulevant des murmures de consternation. Il a ensuite fait volte-face et, d'un pas lent, a marché vers la voiture de Gérard. Il nous y attendrait, a-t-il lâché.

Ma tante Carole a étiré le bras pour se saisir du flacon, mais le prêtre a fait claquer sa langue. Une, deux. Trois fois.

— Ce n'est pas à vous, mais à la défunte.

— Oui oui, bien sûr... a-t-elle bredouillé, le visage blême.

Elle est rentrée dans le groupe, à la manière d'une tête de tortue, puis s'est retirée tout à fait. Bientôt d'autres l'ont suivie, jusqu'à ce qu'il y ait dispersion générale.

Gérard s'est retourné vers moi et, d'une voix à peine audible, a dit : « Ça s'entendait... » Puis il a marché jusqu'à rejoindre les autres pour entamer la conversation. Moïse n'était plus

là pour me servir d'appui ; j'ai baissé la tête. Peut-être qu'une seule cigarette évitée aurait suffi pour que ma grand-mère retienne son souffle de vie. Après tout, je l'avais laissé fumer à son aise lors de mes derniers jours à Ventfort. J'ai éclaté en sanglots, me gardant d'être trop bruyant afin d'éviter l'attention.

Je me suis éloigné jusqu'à rôder autour de la clôture de mailles qui borde le cimetière, pour y visiter la tombe de ma mère. L'herbe était plus haute de ce côté-ci ; je l'ai piétinée de mes bottes de pluie. Elles me semblaient plus lourdes qu'à l'habitude, même avec ce trou qui ne cessait de s'agrandir. De l'autre côté, sur la rue adjacente, j'ai aperçu une silhouette, celle d'un gamin chétif. Il avait l'œil bleu et vif, et chevauchait une bicyclette flambant neuve. Je l'ai fixé, sans savoir pourquoi. Au lieu d'être intimidé, il s'est senti comme attiré vers moi. Il a parlé le premier d'une voix assurée.

« Salut. »

Je l'ai salué en retour et il y a eu un silence. Au lieu d'exacerber notre fossé d'anonymat, je sentais au contraire que celui-ci soulignait une compréhension puissante, immédiate. Enfin, je me suis avancé et j'ai ouvert les lèvres de nouveau.

« As-tu ça, un chandail de Batman ? »

DEUXIÈME PARTIE : LE JEU DES COUDES

11.

Je suis resté interdit devant mon reflet, les mains pleines de savon. Il me semblait que ce visage n'était pas le mien. Pas avec cette ligne dure à la mâchoire ni avec ces poils noirs qui surgissaient dans mon cou. Il y avait aussi ces jambes allongées trop vite, marquées par les vergetures. C'est en me tournant vers le sèche-mains que j'ai constaté la différence. L'année d'avant, je devais lever mes paumes vers lui comme pour mendier sa chaleur. Désormais, je courbais les épaules pour en atteindre le bec. J'avais l'âge où l'enfant rencontre l'homme. J'étais un être hybride, informe, une matière plastique et luisante sur laquelle fleurissaient les boutons.

Il y a eu le bruit d'une chasse tirée. Puis la porte de la cabine s'est ouverte.

— Ça s'est bien passé, a dit Arnaud en rejoignant l'évier.

— Je pense que oui.

Arnaud, lui, a levé les paumes. Il avait beau avoir quatorze ans aussi, son corps ne s'en souciait pas. Il n'était pas petit : il était minuscule. Il avait encore un nez d'enfant retroussé, une peau blanche et glabre et des cheveux fins comme du fil de soie.

L'œil bleu de mon ami brillait d'une lueur singulière, signe de fierté. Nous devions préparer un exposé oral sur un sujet de notre choix. Tant que ça venait *d'ailleurs*. J'avais proposé la poésie japonaise, mais à l'air dubitatif qu'Arnaud avait pris, je savais que c'est lui qui déciderait. Il avait alors soumis — ou plutôt choisi — l'idée de la bande dessinée japonaise. S'il n'était pas féru de littérature, et encore moins de poésie, Arnaud soignait en revanche son coup de crayon. À la fulgurance de ses progrès, il serait bientôt capable de

croquer sur le vif des portraits convaincants. Aussi, je ne m'y étais pas opposé, car pour le dire franchement, il s'exprimait devant une foule comme devant une feuille blanche, sa langue à la place du plomb.

Notre présentation s'était terminée en une ovation modérée — un miracle compte tenu de la lassitude générale. J'avais fait office d'assistant, remplaçant les acétates et ponctuant de « Tout à fait » et de « En effet » les tirades enflammées de mon ami.

— On attend encore un peu ? a-t-il demandé en glissant sa tête dans le cadre de porte.

J'ai acquiescé. Les corps se bousculaient dans les couloirs serrés de Michel-de-l'Île. Au son de la dernière cloche de la journée, nous nous étions réfugiés aux toilettes – c'était notre rituel. Ça m'évitait de jouer au bouclier humain. Quand nous nous sommes décidés à sortir, il n'y avait plus de cris pour souligner une injustice ou une plaisanterie, mais un silence de fond, où se déposaient la vadrouille du concierge et l'écho de quelques talons hauts. Par les fenêtres encastrées des salles de classe, j'apercevais une foule de détails de notre quotidien : deux chaises pour un seul pupitre, des dalles manquantes au sol et des affiches jaunies, datant du temps où il était permis de fumer entre les murs d'une école.

Dehors, les pentes de Port-aux-Anges se dessinaient devant nous, raides pour la plupart. Il y avait aussi le fleuve que l'on apercevait au loin. Des débris de glace flottaient encore à sa surface, scintillants et fragiles. J'ai ouvert grand les narines ; l'air salin est descendu dans mes poumons.

Puis une plainte ou plutôt un beuglement a capté notre attention.

Sous un frêne couvert de bourgeons, quatre garçons s'animaient. Derrière l'un d'eux, un chien rentrait la queue derrière ses pattes. La bête cherchait protection derrière celui qu'on encerclait et qu'on surnommait Chaudière. On l'appelait ainsi, car il n'était pas rare de

l'apercevoir avec un seau métallique en guise de chapeau. Il disait que ça le « protégeait ». Contre quoi – je ne sais pas, mais certainement pas contre les brutes de ce monde. Car à son gabarit et son nez écrasé, j'ai reconnu le Requin, un ogre aux épaules molles, flanqué des jumeaux Poirier, ses deux sous-fifres.

— Qu'est-ce tu lui fais au chien pour qu'il te suive partout, hein ? a demandé l'un des jumeaux.

Chaudière gardait la tête baissée, une brindille dans la main.

— Tu lui donnes du chocolat ? a lancé ironiquement le Requin.

Il y a eu un instant de silence. Chaudière a agité mollement sa branche, comme pour faire sortir les mots de sa bouche.

— Pas bon.

— Pas bon ? a répété Jeff, l'autre jumeau.

Chaudière a de nouveau secoué sa brindille.

— Pas bon pour les chiens. Faut pas en donner, ma mère l'a dit.

Le trio s'est esclaffé et le Requin s'est empressé de fourrer sa main dans la poche de ses joggings usés. Il en a sorti une palette suintante et à moitié entamée.

— Le chien ! Viens manger ça, viens !

La bête a levé le museau et s'est avancée. Chaudière a hurlé et a brandi sa branche en la secouant vigoureusement. « Laissez-la tranquille ! » répétait-il. Le caractère menaçant du geste de Chaudière était le signal qu'attendaient les trois autres. Jeff a attrapé la brindille que tenait Chaudière et le Requin l'a saisi au collet. D'une tape puissante, il a fait voler le seau de sur sa tête.

Arnaud a filé comme un missile.

Dans sa course, il a attrapé un caillou au sol, a fermé l'œil droit et de sa voix aiguë s'est exclamé : « Heille le gros ! Lâche-le donc ! » Le projectile a sifflé dans les airs. Arnaud n'était pas du type athlétique, mais viser, ça, il savait. Il n'avait pas terminé sa phrase que le caillou a heurté la nuque du Requin. L'ogre a lâché Chaudière, qui s'est renversé sur ses fesses. Ce dernier s'est alors mis à ramper pour récupérer son seau, mais l'un des Poirier a hurlé à son frère : « Pogne sa chaudière ! Pogne-la ! » L'autre jumeau a obéi, et bien vite, les deux se sont amusés à se la lancer à la manière d'un ballon de volleyball.

Ce n'était pas la première fois qu'Arnaud provoquait plus costaud que lui. Normalement, c'est moi qui devais me charger de la suite. Mais si les choses devaient en venir aux coups, je me voyais mal défendre Arnaud contre ceux-là. J'étais grand, mais pas *si grand*. D'autant plus qu'ils avaient un an de plus que nous.

Les pas de course du Requin étaient lourds et lents ; chacun d'eux créait une onde de choc qui se répercutait jusque dans la graisse de ses avant-bras. Un coup reçu, et c'en était fini d'Arnaud, qui demeurait là sans bouger.

« C'est quoi, tu vas me frapper ? » a-t-il renchéri.

Je me suis prostré devant lui, en murmurant :

— Viens t'en, on s'en va, vite.

— Non, on s'en va pas ! Je suis écœuré du monde comme lui ! Y me font chier.

Le Requin s'est immobilisé devant moi.

— Tasse-toi, Mausus, y faut que je le plante dans le sol. Tasse-toi, ce sera pas long.

Sous mes yeux ahuris, Arnaud m'a contourné. Il s'est alors mis à mitrailler le ventre du Requin de son index pointu, ponctuant ainsi la fin de chacune de ses phrases, qu'il expédiait comme autant de grenades. À ma plus grande surprise encore, le Requin reculait.

« C'est ça, le problème avec le monde comme toi. Parce que ça grandit pis ça grossit plus vite que les autres, ça pense que c'est les *kings*. Qu'ils peuvent même arrêter de penser, ça leur sert plus à rien. Ça sert à quoi, ça, penser de toute façon, hein ? Tu penses-tu que Chaudière, il en a pas déjà assez sur les épaules pour que ceux de ton espèce en rajoutent une couche ? C'est quoi, t'essaies d'oublier que toi aussi, t'es pas la lumière de Port-aux-Anges en t'en prenant à lui ? Au moins, il a la décence de pas faire chier le peuple. Pis tu sauras que c'est pas parce que ça va mal chez vous que t'es obligé d'amener ça dehors. »

J'étais médusé, mais sans doute moins que le Requin. Son air hagard était suspendu entre la bêtise et la colère. Il essayait de répondre, mais en vain. Sa mâchoire s'agitait sans qu'il ne produise un son. Quand il a retrouvé ses esprits, il a repoussé brutalement Arnaud, que j'ai rattrapé. Il s'est retourné et a crié « Venez-vous-en ! » aux jumeaux. Les deux frères ont échangé un regard circonspect, et l'ont suivi en silence. Au loin, la glace sur le fleuve brillait d'une lueur plus éclatante encore.

Chaudière a récupéré son seau, les pantalons mouillés et noircis. Il s'est essuyé le nez d'une main, flattant la chienne de l'autre. Même s'il s'agissait d'une batarde, on devinait à son corps court sur pattes qu'elle avait du sang de basset.

— Ça va aller ? a demandé Arnaud.

Chaudière a hoché la tête en gardant les yeux baissés.

— Il est à toi, le chien ? l'ai-je questionné.

Il a fait signe que non, et nous a expliqué qu'elle le suivait depuis quelques semaines. Ernestine, c'est ainsi qu'il avait baptisé la chienne errante venue d'on ne sait où.

Chaudière a fait le reste de la route en notre compagnie. Il parlait peu. Arnaud, lui, s'exprimait avec énergie. Il s'est d'abord vanté de sa victoire sur le Requin. Puis, sans quitter

le fleuve des yeux, il nous a partagé son fantasme. Vivre de son art au Vieux-Port de Montréal, ne serait-ce qu'un été. Je ne sais pourquoi, mais je ne pouvais m'empêcher de l'imaginer vendre ses œuvres sous le pont de Ventfort, sans un seul client en vue. Je me suis retenu de rire. Arnaud s'est retourné vers Chaudière et, de la même façon que s'il traînait avec nous depuis nos huit ans, lui a demandé ce qu'il en pensait. Chaudière a entrouvert les lèvres et, pendant une dizaine de secondes, il a agité les yeux comme s'il suivait une mouche. Puis son visage s'est éclairé et il a dit : « Ouais. »

Peu de temps après, Chaudière a pris une autre route, la chienne derrière lui. Avant de rentrer à mon tour, où je rejoindrais Gérard et sa nouvelle copine, écrasés par leur dernière cuite et endormis dans le salon, je me suis arrêté devant la boîte aux lettres. C'était mon vertige quotidien. Même pendant l'interruption du service de courrier, je m'y rendais dans l'espoir d'y trouver une lettre qui me serait adressée, une lettre à l'odeur de muscade et à la calligraphie familière. Mais bien sûr, j'ai trouvé la boîte vide.

La télévision projetait à volume élevé une partie de hockey. Les Canadiens de Montréal contre les Penguins de Pittsburgh. Les séries éliminatoires de 1998 débutaient ; c'était la première confrontation entre les deux équipes. J'ai fait un pas dans le salon, me suis gratté le ventre et j'ai baillé. « Papa... »

Mon père, étendu dans son lazy-boy, n'a pas répondu. Les yeux rivés sur le match, il a pris une gorgée de sa cannette de bière. Tout autour de lui elles traînaient, vides et abondantes. Louise, étendue sur le sofa plaqué contre le mur, s'est tournée vers moi. Ses cheveux cassés descendaient sur son visage bouffi. Ses yeux, petits et creux, s'y effaçaient. Elle n'était pas d'une grande beauté, mais elle était d'une douceur souveraine et je ne comprenais pas bien ce qu'elle trouvait à mon père. À son tour, elle a pris une gorgée de sa canette et s'est retournée devant l'écran. C'était la fin de la deuxième période et les Canadiens menaient deux à un.

— Gérard, ai-je repris, vas-tu faire livrer de la pizza ?

—Regarde dans le four, a-t-il marmonné sans me regarder. Louise a ramené du ragoût.

Elle et Gérard s'étaient rencontrés à l'usine où il travaillait à temps partiel. Depuis qu'ils se fréquentaient, elle ramenait à l'occasion des restes de la cafétéria. Elle y passait ses journées à se battre contre des croûtes de sauces tomate, BBQ, brune ou blanche. Quand ce n'était pas l'éponge, elle coupait carottes et oignons jusqu'à ce que ses mains soient endolories. Et quand ce n'était pas le couteau, c'était les commentaires des ouvriers à la caisse.

J'ai ouvert le four pour y trouver un plat d'aluminium, où baignaient des morceaux de viande séchée dans une sauce tiède. Je m'en suis servi une louche et j'ai filé vers ma chambre, d'où j'entendrais un peu moins fort la voix du commentateur sportif. Et comme chaque fois

que je m’y rendais, je devais passer devant celle de Moïse, encore intacte.

Il n’était pas question qu’il en soit autrement. Je la tenais dans une propreté impeccable – plus encore que ma propre chambre. Lorsque j’avais quelques devoirs à faire, je m’asseyais au bureau de mon frère. Aucun exercice, aucune lecture n’était alors susceptible de m’intimider. À la première visite de Louise, j’avais été catégorique : pas question de franchir le seuil de cette chambre. Elle avait hoché la tête et souri.

Avant que je ne pénètre dans la mienne, Gérard m’a apostrophé depuis le salon :

— As-tu reçu une lettre de ton frère ? a-t-il crié.

— Non, ai-je répondu en étirant la syllabe.

La troisième période commençait. J’ai refermé la porte derrière moi et posé mon bol sur ma table de chevet. Je n’avais toujours reçu aucun courrier depuis qu’Arnaud avait tenu tête au Requin, trois semaines auparavant.

J’ai soulevé le matelas. Sur le sommier reposait un tas d’enveloppes brunes. On pouvait lire sur chacune d’elle une saison et une année tracées au feutre noir. La plus ancienne indiquait « Automne 1995 ». J’ai saisi l’enveloppe et l’ai ouverte avec la délicatesse que l’on prend pour retirer une écharde. Il y avait là les premières lettres de Moïse expédiées depuis New York. Elles témoignaient de son émerveillement à l’égard de « la vie qui y crépite ». Moïse était un alchimiste. Ses lettres initiales consistaient en des séries d’anecdotes qui se transformaient sous sa plume en fragments lumineux. Il écrivait que « rien n’a le luxe d’être banal, pas même l’ennui ».

Mon frère s’était relevé de son tombeau invisible. La force qui l’avait terrassé était la même qui lui avait rendu son sourire. Il était revenu de là où on ne revient pas. Il était revenu de lui-même. Cela avait pris du temps, beaucoup de temps. Et moi j’avais eu le privilège

d'assister au spectacle de la vie qui reprenait feu derrière son regard, ses boutades quotidiennes et son goût pour la lecture. Enfin, Moïse s'était réinscrit au collège. Ce n'était plus au frottement du plomb que je devinais l'esprit de mon frère à l'œuvre, mais au martèlement incessant de sa machine à écrire, héritage d'Œuf-à-la-Coque.

Puis un jour, Moïse a déposé sur la table à manger un document à l'apparence soignée. Sans en avoir glissé un mot à quiconque, il avait postulé pour une bourse d'études à l'étranger. Sélectionné, Moïse a fait ses valises – bien plus grosses que celle qu'il avait rapportée de ses « vacances », m'a remis la clé de sa chambre et a pris le train direction New York.

J'ai pris une autre enveloppe au hasard. « Printemps 1997 ». Dans le salon, Gérard a lâché un immense juron. Il s'est mis à injurier les joueurs des Penguins, hurlant « Obstruction gang de crottés ! » et « Trous-de-cul ça se peut pas ! » Stu Barnes venait d'égaliser la marque, ce qui signifiait une période de prolongation. J'ai entendu Gérard marcher jusqu'au réfrigérateur, tandis que j'ouvrais la deuxième enveloppe.

Les anecdotes faisaient place à un pragmatisme courtois. Il n'était plus question des méditations de Moïse lors de promenades en ville. Plutôt dressait-il la liste de ses dernières lectures ou des tâches à accomplir dans les petits boulots qu'il accumulait. D'enveloppe en enveloppe, ce changement était davantage marqué, comme sa curiosité à l'égard d'Arnaud. Ses questions s'avéraient d'une candeur déroutante. Je me trouvais à court de réponses lorsqu'il me demandait « si j'étais certain qu'il s'agissait d'amitié » ou encore s'il ne s'agissait pas « d'une forme de travail ». Tout était simple avec Arnaud et je ne voyais pas d'impératif à décortiquer cette simplicité.

C'est qu'une chose m'échappait encore : mon frère n'avait pas connu l'amitié. Pas ici du moins. De New York, il ne racontait rien qui laissait en entrevoir une. Il parlait des

chauffeurs de taxi avec autant de déférence que de ses professeurs et des autres étudiants avec un détachement poli. « J’embrasse le monde à distance : c’est plus sûr », écrivait-il.

J’ai saisi l’enveloppe qui était la moins froissée. « Hiver 1998 ». À l’intérieur, il n’y avait qu’une lettre. Elle était courte et disait essentiellement deux choses. Moïse s’y excusait de ne pas m’avoir écrit pour mon anniversaire et pour avoir raté Noël à la maison (c’était la troisième année consécutive). Puis il réagissait au récit que j’avais produit sur le verglas qui venait de balayer la province. Il regrettait de ne pouvoir écrire davantage – des « tracas » l’en empêchaient. Bien entendu, je lui avais répondu.

Depuis, j’attendais.

J’ai replacé la lettre dans l’enveloppe. J’ai vidé le bol de ragoût, refroidi entre temps, et j’ai éteint la lampe. Les émotions qui me traversaient et la digestion alourdissaient mes paupières. Je naviguais déjà à la frontière du rêve quand un « Et le but ! », semblable au hurlement d’un loup, m’a réveillé en sursaut.

Les Canadiens venaient de remporter le match.

— Où t'as trouvé ça ?

Arnaud a haussé les épaules.

— Je l'ai trouvée.

Il tenait une cigarette entre ses doigts. Abîmée, elle avait traîné dans la poche de sa veste depuis la matinée. Chaudière m'a lancé un regard inquiet et a couvert sa tête de son seau. La cloche venait de sonner et nous nous étions réfugiés à la salle de bain, attendant que le brouhaha cesse. Arnaud l'a glissé entre ses lèvres.

— Ça donne du style, a-t-il dit. On devrait essayer.

Il s'est penché vers son sac à dos à la recherche d'allumettes. Pendant qu'il fouillait, j'essayais de construire un argumentaire capable de le dissuader de son expérimentation, mais je n'ai pas eu le temps. Il a fait craquer une allumette et l'odeur du tabac s'est mélangée à celle du soufre. S'il y avait à Michel-de-l'Île des poumons trop menus pour absorber une bouffée de cigarette, ce devait être ceux d'Arnaud. Il n'avait pas fini d'inspirer qu'il a recraché la fumée, les yeux humides et la gorge en feu. J'ai alors vu, en une image brève et violente, mon ami se transformer en petit œuf. Je lui ai arraché la cigarette des doigts et l'ai lancé dans l'eau des chiottes.

— Heille ! a-t-il protesté en s'étouffant.

— C'est redevenu tranquille, on y va.

Avant de franchir les portes de l'école, une voix nous a arrêtés. Sur un ton embarrassé et en se grattant le menton rasé à la dernière mode, un surveillant aux cheveux gominés a balbutié :

— Pas de... *chapeau* dans l'école. Pis on traîne pas après la cloche.

Chaudière l'a retiré et, à peine étions-nous sortis, qu'il l'a remis. Nous sommes descendus par le sentier désert que nous empruntions tous les jours. Arnaud m'a demandé si Moïse fumait. « Impossible » ai-je répondu sans en être certain. Cette seule question me faisait réaliser que je ne connaissais presque rien de la vie concrète de mon frère à New York, sinon qu'il étudiait Melville et Dostoïevski et qu'il donnait des leçons de français à des particuliers. Je ne savais même pas à quoi Moïse ressemblait désormais. Peut-être était-il devenu fumeur chevronné, mais je me disais que j'en aurais deviné les traces olfactives sur ses lettres qui, elles, sentaient encore l'odeur de ses dix-sept ans. « La façon dont tu en parles, on dirait presque un saint », s'est moqué Arnaud. J'allais lui répondre quand il nous a fait signe de nous arrêter. Nous étions sous le frêne qui affichait maintenant un feuillage verdoyant. Au-dessus de nous, le ciel s'assombrissait.

« J'ai eu une idée de génie aujourd'hui, j'avais hâte d'essayer. On se place en cercle. Comme ça, oui. Pliez les coudes à la hauteur des épaules. Maintenant, il faut que nos coudes se touchent. »

Chaudière m'a renvoyé le même regard que celui dans la salle de bain.

« Le but est de faire rire quelqu'un, a poursuivi Arnaud. Tant que personne montre les dents, on reste comme ça. Mais aussitôt que quelqu'un a le malheur de rire... On lui saute dessus. »

C'était une idée tordue, mais originale, et qui allait s'avérer beaucoup plus plaisante que je ne le pensais de prime abord. Au loin, la silhouette d'Ernestine s'avancait, se faufilant entre les voitures du stationnement.

Arnaud a démarré le bal en s'en prenant au surveillant. Il nous disait de l'imaginer en

combinaison moulante et rose fluo, un immense cigare aux lèvres. J'ai réprimé un rire et Chaudière a cligné des yeux, stoïque. La chienne promenait son museau autour de lui et il allait l'éloigner quand Arnaud l'a interrompu avec autorité : « On bouge pas. » Puis il a ajouté : « Coudonc, y'as-tu de la drogue dans ce paquet-là ? »

La chienne s'était arrêtée sur son entre-jambes. Chaudière fermait les yeux, mais les chatouillements lui ont arraché un rire bas. Il a reculé en repoussant l'animal. Arnaud s'est rué sur lui et moi j'ai suivi. Nous jaugions notre adversaire en le menaçant sur ses flancs. Sûr de ma victoire, je me suis précipité sur lui. Avec une force insoupçonnée, Chaudière m'a projeté au sol. Quand je me suis relevé, Arnaud s'accrochait à son cou, pendant à l'arrière de son dos. Son poids plume n'était pas suffisant pour le renverser. Chaudière secouait ses épaules, mais les griffes d'Arnaud tenaient bon. Elles se déplaçaient méthodiquement vers les aisselles de notre cible. Et, enfin, quand il les a plantées, arrachant un ultime chatouillement à Chaudière, j'en ai profité pour me jeter sur ses jambes.

La première manche était terminée.

J'ai tendu ma main vers Chaudière pour qu'il se relève. Il a récupéré son seau et nous nous sommes replacés en cercle. Nous nous sommes mis à expédier dans un joyeux chaos les conneries qui nous venaient en tête, mais rien. Qu'un sérieux fragile auquel chacun de nous s'accrochait comme à une bouée de sauvetage. À chaque réplique, chaque grimace, la tension montait d'un cran. Puis dans un effort désespéré, j'ai fait entrave à la règle de l'immobilité. J'ai dézippé ma braguette, glissé ma main dans mes jeans et agité mon index comme un sexe frétilant.

Arnaud a craqué. Le pauvre n'a pas eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait que je l'ai soulevé au bout de mes bras. Il se débattait avec l'énergie d'un chaton forcé de prendre le

bain. Mais ma prise était sûre et je l'ai passé à Chaudière qui le tenait de la même façon.

« Relâchez-moi, j'abandonne ! J'abandonne j'ai dit ! » hurlait Arnaud. Nous ne l'avions pas encore reposé sur ses pieds que le tonnerre a éclaté. La pluie s'est déversée sur nos têtes sans une goutte d'avertissement. Il pleuvait tant qu'il était difficile de voir devant soi. Nous nous sommes mis à courir, Ernestine derrière nous. Quand l'un de nous parlait ou riait, il avalait un bouillon qui faisait rire les autres et qui en avalaient un à leur tour. Avant que chacun ne rentre chez lui, Arnaud nous a fait signe de nous approcher. Il a placé sa main en visière pour se protéger des gouttelettes infinies et a crié : « Demain. Même endroit, même heure. »

Je suis rentré chez moi, me suis dévêtu en laissant tomber mes vêtements morceau par morceau dans le corridor, puis je me suis assis au bureau de Moïse. En caleçon seulement, j'ai sorti quelques feuilles vierges, j'ai pris mon stylo préféré et je lui ai écrit. J'étais si euphorique que cela me semblait la chose la plus naturelle à faire. Je ne me suis même pas relu avant de cacheter la lettre. Moïse dirait ce qu'il voudrait de mes fautes – peut-être que ça le pousserait à me répondre.

Le lendemain, Arnaud ne nous avait pas rejoints à la fin des classes. Chaudière et moi avions décidé de l'attendre malgré tout sous l'arbre du sentier. Il avait plu toute la nuit et ça n'avait cessé qu'à midi. Mes chaussures étaient encore humides de la veille et la pelouse, elle, encore mouillée.

Cette fois, ce n'est pas Ernestine qui est apparue au loin, mais Arnaud. Avec lui traînaient des bouilles familières.

— Je veux pas, a dit Chaudière en reculant.

— Ça va aller, fais-lui confiance.

C'étaient le Requin et les jumeaux Poirier. Le groupe était trop loin pour que je puisse entendre leur discussion, mais aux gestes de mon ami, je savais qu'il était en séance d'explication. À six joueurs, le jeu prendrait d'autres proportions. Le rire deviendrait plus coûteux et ses possibilités plus nombreuses.

Quand ils nous ont rejoints, une lueur maligne brillait dans les yeux des trois nouveaux joueurs. Ils couvraient Chaudière avec une avidité qui me faisait remettre en question l'idée d'Arnaud. Après tout, le jeu était tenable car amical. La ligne entre un affrontement véritable et une partie de plaisir s'amincissait avec ces trois-là.

— Tout le monde a compris les règles ? s'est assuré Arnaud.

Un grognement général s'est élevé en guise de réponse.

— Comment qu'il s'appelle votre jeu ? a demandé l'un des jumeaux.

Nous ne l'avions pas nommé et nous nous sommes regardés, circonspects. J'ai dit : « Le jeu des coudes ». C'est ainsi, après tout, que je l'avais nommé dans ma lettre à Moïse. Nous nous sommes placés en cercle. À ma gauche, il y avait le Requin, dont j'entendais la respiration bruyante. À ma droite, Chaudière, qui avait consenti à laisser son seau à l'écart, car ça faisait rire les trois autres et c'était « injuste ». À sa propre droite, il y avait Arnaud, qui s'est penché vers lui.

— Pense à la chose la plus sérieuse que tu connais.

Chaudière a fermé les yeux et a hoché la tête en la baissant. Curieux, j'ai murmuré :

— Tu penses à quoi ?

— À lui.

— Qui ça lui ?

Il n'a pas eu le temps de répondre que l'un des Poirier a brisé la glace en cancanant. Ce

n'était pas une imitation de haut vol et seul son frère a passé près de sourire. Chaudière tenait la tête baissée et ne bougeait pas d'un centimètre. Le Requin le fixait en enfilant les blagues sexistes mêlant femmes et mécanique automobile. Mais tout ce qu'il réussissait à faire, c'était de faire décrocher les jumeaux. Les manches s'accumulaient ; la frustration montait parmi les nouveaux joueurs.

Arnaud a alors sorti l'artillerie lourde. Il a plongé sa main dans son pantalon. Reproduisant ce que j'avais fait la veille, son minuscule index s'agitait aux quatre vents. Les yeux du Requin se sont écarquillés et il s'est esclaffé d'un rire franc. On aurait dit qu'il découvrait une forme de génie.

Sans attendre, nous nous sommes jetés sur lui avec rage, les jumeaux les premiers. Ils se réjouissaient de lui donner un ou deux coups au ventre, n'était-ce que pour se venger des coups reçus dans les minutes précédentes. Mais notre adversaire était coriace. Les jambes enracinées au sol, il nous tenait tête. Puis un cri perçant a jailli de derrière : Chaudière chargeait à toute vitesse. Il a bondi sur le Requin qui, pris au dépourvu, s'est affalé. Étendu au sol, Chaudière a saisi ses poignets.

Le Requin s'est dégagé, furieux. Des traces de boue marquaient ses jambes et son dos. « C'est plate en crisse votre jeu, a-t-il aboyé. C'est bien la dernière fois que je vous laisse me toucher ma gang de morons. » Il est parti sans attendre les Poirier. Ce n'était pas clair s'il les incluait ou non dans le qualificatif. Ils nous ont salués et sont partis à leur tour, nous promettant que la prochaine fois nous y goûterions. Arnaud m'a envoyé un clin l'œil, sa prunelle bleue brûlante de fierté.

« Demain. Même endroit, même heure. »

Au son des talons aiguilles contre le plancher, j'ai deviné la présence de ma tante Carole. Il ne restait plus qu'une semaine avant la fin de l'année scolaire et je revenais d'une partie de coudes, la dernière avant le départ d'Arnaud à Montréal. Gérard et Louise n'étaient pas encore de retour. J'ai refermé derrière moi et déposé mon sac à dos le plus discrètement possible. Depuis que Gérard avait commis l'erreur de lui offrir un double, ma tante Carole s'invitait sous prétexte de faire le ménage. Je la soupçonnais plutôt de vider le peu du garde-manger et de balayer seulement les miettes de pain qu'elle laissait derrière elle. Quand elle faisait la lessive, c'était surtout son linge qu'on retrouvait propre et plié.

Ses pas provenaient de ma chambre. Les poils de mes bras se sont hérissés et je me suis avancé à pas feutrés. La porte était entrebâillée et j'entendais le froissement d'un sac de plastique. Si elle a eu le malheur de soulever mon matelas, ai-je pensé, ça va brasser.

J'ai enroulé la poignée de mes doigts et, d'un geste brusque, j'ai ouvert. Ma tante a lâché un cri de frayeur. « Qu'est-ce qui te prend de faire peur à ta tante comme ça ? » Elle fouillait un sac à vidange rempli de mes vêtements d'enfant, disposé dans un coin. « Il y a rien de bon là-dedans, tout est trop petit. » Elle en a retiré un minuscule t-shirt à l'effigie de Spiderman. « Ça te dérange si je le donne au garçon de ton cousin ? C'est sa fête dans deux semaines. »

J'ai haussé les épaules et lui ai dit de sortir avec le sac. Avant de franchir le seuil, le t-shirt délavé dans la main, elle s'est retournée : « Tu sais pas si Moïse a du vieux linge qui traîne ? » À peine avait-elle fini de formuler sa phrase que j'ai ressenti un coup dans la poitrine. Sa question sous-entendait qu'elle avait fouillé la chambre de mon frère. Elle

attendait ma bénédiction a posteriori.

Je m'y suis précipité en vitesse et j'ai ouvert en rafale les tiroirs des différents meubles. Tout semblait à sa place. Puis ç'a été le tour de la garde-robe. Un espace inhabituel marquait une séparation entre les vêtements suspendus. Dans le cadre de la porte, ma tante Carole s'est appuyée.

— Coudonc, veux-tu une hache pis un marteau pour tout démolir ?

Je me suis élancé vers elle, mon index pointé vers sa poitrine maigre.

— Dis-le !

— Dis-le quoi ?

Je me suis retenu de la prendre au collet, et je crois que mon corps a compensé par un excès d'écume ; mes paroles étaient baveuses de rage.

— Que t'as mis tes crisses de pattes sur les choses à Moïse !

— Jamais de la vie tu sais bien, a-t-elle dit d'un air offusqué.

Elle s'est retournée et a commencé à marcher dans le couloir.

— Je sais comment t'es à cheval...

— menteuse ! ai-je hurlé.

Au moment où je claquais la porte, une autre s'ouvrait. C'étaient mon père et Louise. Leur présence, loin de me dissuader, m'encourageait à harceler ma tante sous leurs regards surpris, la pressant comme un agrume pour en extraire la vérité.

— D'accord, d'accord ! C'est beau, j'ai fait mon tour dans la chambre à Moïse. Pis après ? Il y avait de la poussière, fallait bien que quelqu'un décrasse. Ton fils commence à penser à l'envers Gérard ! Moi j viens juste aider. Si ça vous dérange, arrangez-vous avec vos troubles. En plus, j'ai éloigné le démon dans les garde-robes. Mes clientes me paient pour ça,

pis moi je vous fais ça gratis.

Elle a pris sa sacoche en imitation de fourrure et y a fourré mon chandail de Spider-Man. Gérard balbutiait des excuses à ma place. Louise gardait le silence. « On se reverra à la fête du fils à Paul » a lâché ma tante en guise de conclusion. Juste avant de franchir le seuil, elle s'est immobilisée. Elle a feint de se rappeler quelque chose avant de retirer une enveloppe de son sac à main. « C'était dans la boîte aux lettres. » Elle l'a déposée, puis ses talons ont claqué contre le bitume à l'extérieur.

Mon père s'est adressé à Louise, la voix fébrile : « J'avais oublié que le p'tit gars de Paul va avoir six ans. Si les Canadiens peuvent se rendre en série l'année prochaine... » En poursuivant sa phrase, il s'est retourné vers moi et dès que son regard a rencontré le mien, son visage s'est décomposé. Il s'est tu puis s'est dirigé vers la cuisine. De là, le bruit d'une canette qu'on ouvre m'est parvenu. « Tu pourrais essayer d'être plus indulgent envers ta tante » a dit Gérard sur un ton larmoyant. Louise a passé près de moi et m'a caressé l'épaule : « Je vais commander de la pizza. »

J'ai fixé l'enveloppe. À peine ma tante Carole l'avait-elle déposée que j'avais reconnu la calligraphie des adresses. Ç'a avait été suffisant pour que je me calme. Je l'ai prise et j'ai promené mon index sur le rabat endommagé, mais scellé.

Une fois installé au bureau de Moïse, j'ai décacheté la lettre. Le jour, filtré par le store vénitien, illuminait les mots tracés. J'entendais en bruit de fond les publicités de la télévision.

Petit frère,

J'espère lire dans ta prochaine lettre que je suis le pire correspondant qu'on puisse imaginer. Sache toutefois que même si une lettre demeure sans réponse, ce n'est pas faute

d'atteindre son destinataire. Ta voix familière adoucit la solitude de l'exilé. Seulement, les pages à remplir et les textes à passer au scalpel se multiplient chaque jour. Si j'avais un peu de décence, je placerais le fait de te répondre au sommet de ma liste des choses à faire. Mais j'ai peur d'en manquer, contrairement à toi.

J'ai réfléchi au jeu dont tu parles. C'est une idée astucieuse. Je suis même jaloux de ne pas y avoir pensé. Je me joindrai à vous ; si vous voulez d'une vieille croûte, bien entendu. Hélas, ce ne sera pas pour cet été. On m'a promis un travail. Gardien de sécurité dans un centre d'achat. Tu m'imagines, moi, en train de renifler le cul des gens comme notre tante sait si bien le faire ? Enfin, les exigences de l'existence sont inévitables. La bourse reçue couvre à peine de quoi payer la chambre et la bouffe.

On se voit à Noël.

P. S. J'ai hâte de rencontrer ton ami Arnaud. Les grands esprits peuvent vraiment sortir des endroits les plus inattendus. J'ai surtout hâte à nos retrouvailles. Tu avais encore un visage d'enfant la dernière fois que je t'ai vu. Fais-moi le plaisir de garder un ou deux boutons pour mon retour ; je n'ai pas eu la chance de les voir apparaître.

Tu feras mes bonjours à Gérard,

M. M.

Pendant ma seconde lecture, le visage de mon père s'est glissé dans l'interstice de la porte. « Il demande pas d'argent, toujours ? » a-t-il demandé. Je lui ai répondu par la négative, omettant volontairement de lui transmettre les salutations de Moïse. « Ah, c'est bien » a-t-il répondu d'un ton gêné, presque jaloux, en s'esquivant.

La lettre était courte – plus courte que ce à quoi Moïse m'avait habitué. Enfin, la

perspective de revoir mon frère au Noël prochain – et surtout celle de le voir participer au jeu des coudes – faisait naître en moi une chaleur qui excusait tout. J’ai ouvert le tiroir. La pile d’enveloppes de grande dimension reposait aux côtés du livre à couverture mauve que Moïse traînait avec lui à Ventfort. Je l’avais parcouru encore et encore, sans jamais retrouver dans ses pages le haïku lu près de l’étang. À l’aide d’un marqueur, j’ai écrit « Été 1998 » et j’ai glissé dans l’enveloppe la seule lettre qui, je m’en doutais, y reposerait.

De tout le groupe, c'était Chaudière qui avait la maison la plus éloignée. Elle était située dans le nord de Port-aux-Anges, dans sa partie la plus boisée, à l'écart du fleuve. Cette partie du village était peu développée. Les routes d'asphalte y croisaient les chemins de terre, et les propriétés étaient éparpillées sans plan ni logique. Sa maison était modeste et négligée. Elle ne faisait qu'un seul étage, ses murs étaient d'un blanc laiteux, son toit bleu, et le bois pourri. Des herbes folles recouvraient le vaste terrain qui l'encerclait.

C'était la première fois que je me rendais chez lui ; le trajet à bicyclette m'avait semblé durer une éternité. Il n'y avait plus que moi et Chaudière pour nous tenir compagnie. Ma visite se voulait une surprise.

On devinait au *pick-up* stationné dans l'entrée et au bruit continu d'une télévision que quelqu'un était à l'intérieur. Je suis descendu de ma bicyclette et j'ai marché pour frapper à la porte, mais quelque chose a retenu mon attention. Des herbes bougeaient au fond de la cour, derrière une remise délabrée. Curieux, je me suis approché. J'entendais un bruit étrange que je n'arrivais pas à identifier et qui se précisait au fur et à mesure que je m'avançais. On aurait dit un melon miel en train d'être dévoré. J'ai reconnu au bout d'un moment Chaudière, couché dans l'herbe. Il y avait une autre forme à ses côtés : celle d'Ernestine. Pelotonnés l'un contre l'autre, ce n'est qu'au bout d'un certain temps que j'ai réalisé que Chaudière tétait les mamelles de la vieille chienne.

Je n'ai pas eu le temps de me laisser aller à mon dégoût que j'ai entendu derrière moi la porte de la maison claquer. C'était le père de Chaudière, qui allait chercher quelque chose dans la Ford, une bière à la main et un sandwich à la moutarde dans l'autre. Il mastiquait avec

énergie et vacillait de droite à gauche, complètement ivre. Chaudière, lui, n'avait rien entendu.

Je me suis précipité vers les herbes hautes dans le boisé environnant, à l'abri des regards. Je voulais avertir mon ami, lui signaler la présence de son père, mais impossible de faire quoi que ce soit sans que celui-ci ne s'en rende compte. L'homme fouillait sans trouver ; son impatience devenait palpable. Ses lèvres s'agitaient, et si je ne comprenais pas ce qu'il maugréait, je devinais toutefois qu'il maudissait quelqu'un ou quelque chose. Le père de Chaudière s'est glissé hors du véhicule, les mains vides. Il s'est retourné et, d'un pas fulgurant, a marché en direction de son fils.

« Garçon ! » a-t-il crié d'une voix traînante. Chaudière s'est levé brusquement, le visage rouge de honte. « Garçon, où c'est que t'a mis... » À la vue de son fils et d'Ernestine couchée sur le dos, les tétones dures et humides, le père de Chaudière s'est interrompu. N'aurait-ce été de cette coulisse de lait dans les poils de la moustache d'adolescent de son fils, le père de Chaudière n'aurait sans doute rien soupçonné. Son état d'ébriété, après tout, ne le rendait pas particulièrement alerte. Mais hélas, cette coulisse était là. Indéniable, monstrueuse.

Le regard de l'homme a erré quelques secondes. Puis il a compris.

D'une main, il a soulevé l'animal effrayé et de l'autre a traîné son fils jusqu'à la camionnette. Il a jeté Ernestine dans la benne du véhicule et a poussé Chaudière sur le siège passager. « Papa ! » a hurlé ce dernier avec l'accent du désespoir. Son père a fait tourner la clé et la camionnette a démarré en trombe, suivant un sentier de terre qui s'enfonçait dans les bois. J'ai baissé ma tête juste assez rapidement pour croiser le regard d'Ernestine. Il ne m'avait jamais semblé aussi vulnérable, comme si elle anticipait ce qui était sur le point de se produire. J'ai sauté sur ma bicyclette, et j'ai tenté de rattraper le véhicule.

Une dizaine de minutes plus tard, le dos trempé de sueur et les jambes en compote, je

me suis arrêté aux abords du sentier boisé. Il n'y avait autour de moi que la nature sauvage. Une voix pleine de rage me parvenait en écho.

D'un pas léger, je me suis avancé. L'homme et le gamin étaient au centre d'une petite clairière dégagée, cernée par la forêt. Le père de Chaudière se tenait debout, un fusil de chasse dans les mains. Ernestine et Chaudière étaient à ses pieds, recroquevillés et terrifiés. « Je savais que mon fils était débile, ça oui. Mais je pensais pas qu'il était *dégueulasse*. » Il avait insisté sur ce dernier mot comme s'il voulait le faire pénétrer dans la peau de Chaudière. « Si le diable a pas fourré son nez dans cette histoire-là, je sais pas quoi en penser. »

— Papa... implorait Chaudière en s'étouffant dans ses sanglots. Plus jamais, Papa...

— Ferme-la !

Il a empoigné son fils par sa tignasse bouclée, lui a tenu fermement la tête et l'a forcé à regarder sans bouger Ernestine. Chaudière a fermé les yeux aussi forts qu'il le pouvait, mais ses pleurs redoublaient. Il était sujet à des spasmes nerveux.

« Et surtout, ouvre bien les yeux. Compris ?! » lui a-t-il ordonné en le bousculant férocement. Chaudière les a ouverts, malgré lui. Sa respiration était haletante. Son courage m'impressionnait. Nous avons beau croire qu'il était moins vif d'esprit que nous pouvions l'être, je ne crois pas que j'aurais eu la force d'ouvrir les miens.

Un silence a suivi. Puis une détonation.

La tête de l'animal s'est répandue, et au même moment Chaudière a émis une plainte déchirante. L'homme a lâché son fils et a passé sa main sur sa chemise entrouverte pour y nettoyer le sang. Mon ami a posé sa main sur son oreille droite, blessée par le tonnerre du coup de fusil. Poussée à ses limites, sa peine devenait silencieuse. Seules ses épaules remuaient.

Son père a remis l'arme dans le véhicule et a pris place à l'intérieur. Il a claqué la porte

du côté conducteur et a passé sa tête par la fenêtre : « Pis compte-toi chanceux, mon gars ! Si mon père m'avait pris à faire des cochonneries comme celle-là, il m'aurait noyé dans la rivière, le vieux christ ! » Le *pick-up* a démarré, laissant derrière lui une longue traînée de poussière.

Penché sur la dépouille d'Ernestine, cette chienne qu'il avait tant aimée et dont il ne restait plus grand-chose, Chaudière demeurait là, immobile. Ses larmes se mêlaient au vent et à la terre. Peut-être aurais-je dû me jeter vers lui, le prendre dans mes bras, limiter autant que faire se peut les dégâts de son traumatisme... Mais la vérité, c'est que je n'ai rien fait.

J'ai enfourché mon vélo et, sans faire de bruit, je suis parti. J'ai fait travailler mes jambes comme si chaque mètre parcouru contribuait à creuser derrière moi un fossé assez grand pour y engloutir cette violence. Mais les images persistaient et s'imprégnaient avec d'autant plus de force et d'horreur que j'essayais de les oublier. En entrant chez moi, j'ai serré Gérard dans mes bras et je lui ai passé les salutations de Moïse que j'avais volontairement omis de faire. Mon père m'a regardé, décontenancé, et m'a tapoté le dos. « Tu veux une bière ? » m'a-t-il demandé.

J'ai refusé la bière de Gérard ; j'ai débranché le téléphone dans la cuisine et l'ai apporté dans ma chambre. J'ai signalé un numéro et j'ai attendu, la bouche pâteuse. Personne n'a répondu. J'ai composé de nouveau, sans plus de succès. J'ai tendu le bras vers le tiroir de ma table de chevet et j'en ai tiré un bout de papier. Le numéro qu'Arnaud avait gribouillé était pourtant le bon. J'ai fait une ultime tentative et j'ai laissé sonner longtemps, le combiné plaqué contre l'oreille. Assez longtemps pour que je m'assoupisse, l'adrénaline descendant enfin, et la voix féminine de la compagnie téléphonique répétant en boucle son message préenregistré.

Quelques jours plus tard, Arnaud m'a rappelé. À peine m'a-t-il salué qu'il s'est empressé d'énumérer d'un trait la liste des choses qui faisaient de Montréal un paradis terrestre à côté de Port-aux-Anges. Il disait que son oncle était chouette avec lui. Il lui achetait ce qu'il voulait et avait même commencé à boire de la bière en sa compagnie. J'ai accusé le coup, passant près de lui rappeler qu'on s'était promis de s'attendre pour nos premières gorgées, mais je me suis tu – je ne voulais pas ternir son enthousiasme. Et puis, j'avais déjà de quoi le faire.

Il a d'abord éclaté de rire, mais devant le silence qui a suivi, il a compris que je ne bluffais pas. « Il faudra qu'on trouve un moyen de le sortir de là, a-t-il repris d'un ton décidé. » Le sortir de là ? Pour le mettre où ? Peu importe où il serait à Port-aux-Anges, Chaudière ne connaîtrait jamais la paix. « Je reviens un peu avant la fin de l'été. On organisera un plan », a conclu Arnaud avant de raccrocher.

Le dépaysement et les semaines écoulées n'avaient rien changé à la physionomie de mon ami. Son absence m'avait presque fait oublier à quel point il était petit. Ce n'est pas sans

un certain inconfort que je lui ai fait l'accolade, alors que le bout de son nez ne dépassait pas ma poitrine. Je me rendais compte que s'il n'avait pas grandi, j'avais en revanche gagné quelques centimètres. Il m'a montré une petite liasse de billets, résultat de son travail de caricaturiste en herbe au Vieux-Port de Montréal. Ça ne dépassait pas les deux cents dollars, mais pour nous, ça avait les apparences d'une fortune : de quoi financer tous les jujubes de l'année. Il m'a demandé ce que j'avais fait de mon été, question à laquelle j'ai répondu en secouant les épaules.

— Et Moïse, vous vous êtes écrits ?

— Pas vraiment.

Je n'avais pas réécrit à mon frère depuis sa dernière lettre. J'essayais l'approche de la psychologie inversée, que j'avais découverte dans un documentaire à la télévision. Si je feignais l'indifférence, peut-être se presserait-il de revenir. Peut-être était-ce parce que je lui rappelais sans cesse le vide laissé par son absence qu'il ne revenait pas.

Dans l'un des derniers après-midi d'août, nous nous sommes mis en route vers la maison de Chaudière. Je n'avais pas trouvé le courage d'aller le voir après l'incident. Je regrettais ma couardise, tendance qui disparaissait en la compagnie d'Arnaud. Le prétexte était innocent : faire revivre le jeu des coudes. C'est du moins ce que l'on se disait. Sur le porche, nous sommes restés figés comme des piquets. La camionnette du père de Chaudière n'était pas stationnée dans l'entrée. Soulagé, j'ai soulevé le poing et frappé. Aucun bruit ne nous est parvenu de derrière la porte.

Enfin, quelqu'un a déverrouillé de l'autre côté et a entrouvert sans même que le bruit d'un pas nous soit parvenu. C'était une dame grande et maigre qui, visiblement, se déplaçait comme un fantôme. Ses cheveux châtain aux reflets roux formaient une touffe ramenée au-

dessus des épaules, coupe démodée s'il en était. Elle nous a couverts d'un œil suspicieux, ses longs doigts embrassant le revers de la porte. Arnaud s'est éclairci la gorge. Je cognais, lui parlait : c'était notre entente.

— Est-ce que votre gars est là, Madame ? Ça fait longtemps qu'on l'a pas vu.

— Il m'a jamais parlé de vous, c'est bizarre.

— Ah non ? a réagi Arnaud, plus blessé que surpris. On est amis...

La femme nous a scruté de son regard dur, mais vulnérable. Elle a tapoté ses doigts contre la porte. Je me disais : soit cette porte se referme pour toujours, soit elle s'ouvre et qui sait, peut-être il y aura de la lumière là où on ne l'espère pas.

— Il est occupé en ce moment. Donnez-moi vos noms, je lui dirai de vous rappeler.

À peine venions-nous de nous présenter que la porte s'est refermée sec. Nous sommes repartis, le pas traînant et triste. J'ai pointé du doigt l'endroit où j'avais surpris Chaudière et le sentier par lequel lui et son père avaient disparu. Avant de nous éloigner assez pour perdre de vue l'habitation délabrée, nous nous sommes retournés. À la fenêtre du second étage, Chaudière était debout, et nous fixait. Nous sommes restés là, à soutenir son regard. Puis, lentement, il nous a envoyé la main. Au loin, le bruit d'un moteur se rapprochait. J'ai reconnu le ronronnement lugubre et notre ami a fermé les rideaux. J'ai saisi le bras d'Arnaud. « On y va. »

Quelques mètres plus loin, le Ford du père de Chaudière a surgi sur le chemin rocailleux. Personne d'autre n'habitait les environs, et il devait se douter que nous étions allés chez lui. Il a ralenti un instant et nous a dévisagés, avant d'accélérer et de nous envoyer une pluie de cailloux.

Les premiers jours de classe, la chaise de Chaudière était vide. Nous attendions sous le

grand frêne à la fin de la journée, espérant un rendez-vous implicite. Plus d'une fois, le Requin et les jumeaux Poirier sont venus nous proposer une partie de coudes. Chaque fois, nous refusions. Ça aurait été trahison de poursuivre le jeu sans Chaudière. Quand nous nous sommes enfin décidés à retourner chez lui, nous nous sommes heurtés à un silence complet. Les lieux avaient été désertés.

Sur le chemin du retour, Arnaud s'est immobilisé. Il a fait glisser son sac à dos le long de son bras et en a sorti deux bières. Il m'en a tendu une, complice. « Mieux vaut tard que jamais », a-t-il dit. Elle était chaude et ne m'inspirait pas confiance : une Budweiser, de celles que Gérard buvait. Nous nous sommes éloignés de la route pour nous asseoir à l'ombre des arbres. Après quelques essais infructueux – d'autant plus honteux que j'avais déjà vu mon père répéter ce geste tous les jours de ma vie – je suis parvenu à décapsuler ma bière. J'ai failli recracher ma première gorgée. Le liquide était amer et franchement dégueulasse ; je n'arrivais pas à imaginer que même refroidi, ce serait agréable. Une fois la bière bue à moitié, je ressentais des picotements et une chaleur au visage. Arnaud, lui, était pour ainsi dire déjà pompette. Après quelques blagues aux dépens des gens de Port-aux-Anges, il s'est gratté l'arrière du crâne. « Tu sais, mon été à Montréal... C'était pas juste pour le *fun*. » Il a fait une pause et j'ai plissé les yeux, ne sachant pas ce qu'il voulait dire. « Mes parents divorcent. Ils sont en négociation depuis quelques mois. Mon père s'en va à Montréal, il va vivre chez mon oncle. Ma mère s'en retourne en Ontario pour se rapprocher de sa famille. »

J'ai pris une gorgée, puis une autre jusqu'à vider la bouteille. Je me suis levé sans répondre et j'ai commencé à marcher. Arnaud a calé sa bière et m'a rejoint avec un léger sprint. J'ai ouvert grand les narines et j'ai respiré, rassemblant le courage qu'il me fallait pour lui poser ma question.

— Tu pars quand ?

— Avant les Fêtes... On perd pas le contact, O.K. ?

Le soir même, je me suis installé au bureau de Moïse. Je lui ai réécrit, une lettre courte cette fois. J’y faisais état du démantèlement de mon cercle social et de mon espoir réitéré de le revoir, lui, à Noël. À ma grande surprise, la réponse ne s’est pas fait attendre. Dans sa lettre aussi brève que la mienne, il se voyait désolé de la « disparition » de mes amis. Il soutenait qu’il y avait toujours la correspondance pour garder les autres près de soi. « Regarde-nous, par exemple », avait-il osé écrire. J’ai ri par dépit. Regarde-nous, par exemple... De son retour, il n’y avait qu’un mot glissé à la fin : « J’ai déjà une idée du cadeau que je t’offrirai. Essaie de convaincre Gérard de faire un sapin. »

Du temps où Moïse vivait avec nous, Gérard n’en montait jamais. Il l’avait fait une fois et, au final, c’est mon frère qui s’en était chargé. Gérard avait pris « une petite pause » ; il s’était endormi, saoul, cigarette à la main devant un match de hockey de la saison régulière. Mais depuis que Louise avait franchi le seuil de chez nous, il y en avait eu un d’érigé à chaque vingt-cinq décembre, posé dans un coin du salon et décoré avec autant de goût que ceux des centres commerciaux. Même Gérard y posait des boules symboliques que Louise changeait de position lorsqu’il tournait le dos. Je me demandais quel événement, aussi insignifiant soit-il, avait pu faire dévier la vie de Louise pour qu’elle se trempe les doigts dans la sauce de cafétéria plutôt que de suivre ses prédispositions artistiques.

La pression de trouver un cadeau pour Moïse à la hauteur de ma joie de le revoir occupait l’espace mental qui, autrement, aurait été occupé par l’angoisse de voir mon seul ami s’évanouir de mon quotidien. C’était devenu notre principal sujet de conversation, Arnaud et moi. Ça semblait toujours mieux que de nous promettre que jamais nous ne nous perdrons de vue. Au fond de nous, nous le savions peut-être déjà ; la promesse était trop fragile pour que

nous la proférons autrement que pour la forme.

— Qu'en dis-tu si je fais un portrait de vous deux ? Apporte-moi une vieille photo, donne-moi une semaine.

J'éprouvais de la gratitude, et c'était certainement mieux que ce que j'aurais pu trouver au supermarché, au club vidéo, à la pharmacie, à la friperie ou au Dollarama de Port-aux-Anges. Mais ce n'était pas tout à fait *ça*.

Un dimanche, je me suis mis à flâner sans relâche autour de Gérard. Pour chaque « non » qui se voulait final, catégorique, je revenais à la charge un quart d'heure après. La journée passait et les paupières de Gérard s'alourdissaient davantage à chaque bière vidée alors que ses refus se raffermissaient. La ligne à franchir pour provoquer une colère virulente n'était plus loin. Louise assistait en témoin silencieux au spectacle de mon va-et-vient. Les bières vides s'accumulaient autour d'elle aussi, étendue comme à son habitude dans le sofa à deux places. Vers la fin de l'après-midi, j'ai déclaré forfait. J'étais sur le point de téléphoner à Arnaud. Le portrait, c'était bien, finalement.

Louise s'est levée sur son fessier ; la lumière du coucher inondait le salon d'un halo orangé.

— Viens-t'en Gérard.

— Où ça ?

— À Ventfort. On va aller la chercher, sa canne à pêche.

Mon père a passé sa main dans son visage. Il a maugré un « Tabarnac » bien senti, puis il s'est levé. Il a enfilé son manteau, suivi de moi et de Louise. Décembre était froid, mais sans neige encore. Nous avons pris la route vers Ventfort, cette route tortueuse qui suit le fleuve avant de se perdre dans les vallons et les bois serrés. Il y avait quelque chose de beau

entre cette lumière de fin de jour, qui se glissait entre les arbres, et le froid craquant. Je grelottais en croisant les bras ; le chauffage de la voiture était en panne. Nourris par la chaleur de l'alcool, Gérard et Louise ne semblaient pas s'en soucier ; pourvu que la radio fonctionne pour écouter le match sur le chemin du retour.

Enfin, nous nous sommes stationnés près de la clôture sans plus aucune trace de peinture blanche. Suite à la mort d'Œuf-à-la-Coque, il y avait eu tant de discorde autour de la vente de la demeure que le statu quo s'était imposé. Lorsque quelqu'un proposait de la vendre, un autre s'y opposait – souvent une question d'injustice dans la division des profits. De sorte que la maison demeurait là, laissée à elle-même, sa lucarne veillant sur l'horizon triste. Seul mon cousin Paul y passait à l'occasion. « Ça fait toujours bien un chalet d'été », disait-il.

Les réparations de fortune de mon père ne s'étaient pas avérées concluantes. L'odeur d'humidité nous a saisi à la gorge aussitôt la porte déverrouillée.

— Voyons donc ! Ça vient d'où cette odeur-là ? s'est exclamée Louise. C'est pourri ici, vous vendrez jamais ça.

— Dépêche-toi, on va pas rester ici toute la nuit, m'a dit mon père.

Si la plupart des meubles et des objets quelconques n'étaient plus là, rien d'autre n'avait changé. Le fauteuil d'Œuf-à-la-Coque habitait toujours son coin, tacheté de tant de brûlures qu'on aurait dit un imprimé léopard. J'ai fait descendre l'échelle du grenier, lequel n'avait plus rien d'effrayant sinon son odeur pestilentielle. Par chance, les vautours qui avaient volé jusqu'ici au lendemain du décès d'Œuf-à-la-Coque avaient épargné cet endroit : le cadeau de mon frère était là où je pensais le trouver. L'hameçon était le même que la nuit où Moïse était resté éveillé aux abords de la rivière. Je l'ai saisi, promenant mon regard sur les babioles. Tout ceci était bon pour les ordures, sauf la carabine suspendue qui devait encore fonctionner.

J'ai trébuché dans le sac de couchage où Gérard avait dormi un été durant, puis nous sommes repartis, la lucarne derrière nous et la canne à pêche sur mes genoux.

À la fin de la dernière journée de classe avant le congé des Fêtes, Arnaud et moi nous nous sommes réfugiés à la salle de bain. Comme cadeau de départ, il m'a tendu une caricature. Il avait pris soin de mettre en évidence la moustache éparse et drue qui poussait sous mon nez. Je me suis tourné devant le miroir, évaluant cette monstruosité.

— Tu crois que je devrais me raser ?

— La caricature serait moins fidèle, a-t-il répondu en haussant les épaules.

Nous ne sommes pas sortis immédiatement. Je me suis appuyé contre le mur, près du sèche-mains, les bras croisés. La rumeur dans les couloirs faiblissait. Il y a eu un long silence ; nos regards étaient rivés sur la céramique fissurée.

— Tant que tu te mets pas à fumer. T'es trop petit pour devenir un crapaud, t'exploserais tout de suite.

— C'était juste une passe, t'inquiète pas, a-t-il rétorqué en fronçant les sourcils.

Un second silence a suivi. Il n'y avait plus de pas, de cris ni de rires dans les corridors de Michel-de-l'Île.

— Quand j'aurai mon permis de conduire, je prendrai le char de Gérard pis j'irai te voir.

— On s'arrangera pour que ce soit le printemps ou l'été, question que tu meures pas de froid dans le char de ton père, a-t-il rétorqué aussitôt.

Le visage du surveillant aux cheveux gominés a fait irruption dans le cadre de porte : « Grouillez-vous les *boys*, vous avez pas hâte aux vacances ou quoi ? »

À l'extérieur, une neige tombait sans presse sur Port-aux-Anges, comme pour endormir

le jour. Au loin, le fleuve noir, libre encore de glace, absorbait les flocons au moindre contact. À la croisée des chemins, j'ai souri à Arnaud, sourire qu'il m'a renvoyé. « À la prochaine » a-t-il soufflé, ses mots se transformant en buée. J'ai hoché la tête et me suis retourné, le bruit de mes pas couvrant les siens. Lorsque je me suis retourné une dernière fois, mon ami n'était plus qu'une tache noire sur fond blanc, d'abord virgule, puis point final.

La neige n'a pas cessé les jours d'après. Elle s'accumulait et me dissuadait de sortir de chez moi. Je n'avais rien à faire de ces journées qui n'en finissaient plus, si ce n'était de débayer l'entrée pour le retour de Gérard et Louise. Je m'installais dans le lit de Moïse et y lisais des livres, dont je ne retenais du reste presque rien. Mon œil glissait sur les phrases sans s'arrêter, le retour imminent de mon frère formant une cloison mentale qui repoussait toutes distractions et m'empêchait de penser au vide laissé par Arnaud. J'avais nettoyé sa chambre et replacé les choses telles qu'elles étaient avant son départ, quatre ans auparavant.

Au matin du vingt-quatre décembre, je me suis levé plus tôt qu'un jour d'école. Contrairement à Gérard, Louise ne travaillait pas. Elle s'était donnée pour mission de préparer un souper du réveillon digne de ce nom, et j'avais décidé de lui prêter main-forte, du haut de mon savoir culinaire près de zéro. Elle faisait office de contremaîtresse, elle me dictait chacun des gestes à exécuter, de la création de la pâte à tartes à l'enfournement. Entre deux ordres proférés avec assurance, mais douceur, elle me questionnait : « Il est pas allergique à rien, Moïse ? », « Pas végétarien, toujours ? », « Penses-tu qu'il va être content d'être de retour ? », « Sais-tu quand il repart ? » À la plupart de ses questions, je répondais par « Non » ou « Je ne sais pas ». J'aurais pu longuement lui parler des poèmes de Moïse et des ouvrages qui traînaient dans sa chambre, tout comme de sa vie de solitude à New York, mais il me semblait que rien de ça n'était susceptible d'intéresser Louise. Et puis, c'était d'une certaine manière

des secrets qui n'appartenaient qu'à moi ; ils perdraient leur valeur aussitôt divulgués.

Le jour avançait et les plats s'accumulaient sur les comptoirs, comme les odeurs de viande, d'oignon et de pâte dans la maison. Au début de l'après-midi, la porte s'est ouverte. J'ai couru de ma chambre jusqu'au hall d'entrée. C'était Gérard, les yeux pochés, les cheveux en bataille. « Ton frère a appelé pour que j'aille le chercher ? » Il a secoué ses bottes sur le tapis et a balayé la morve qui lui pendait au nez. J'ai secoué la tête. « J'espère qu'il appellera pas trop tard, ça me fait quand même trois heures aller-retour. » Il a décapsulé une bière – il avait acheté une caisse de vingt-quatre bouteilles pour lui et Louise – et s'est laissé tomber dans son fauteuil en ouvrant la télévision. J'ai eu envie d'aller prendre une marche, mais je ne voulais pas manquer l'éventuelle arrivée de Moïse. Le temps coulait comme une rivière de boue. Chaque seconde descendait lentement sur mon corps et je ne savais pas quoi en faire. La fatigue me rattrapait. Je me suis couché sur le sofa et, fixant le sapin lumineux, je me suis assoupi malgré moi.

Quand le téléphone a sonné, je me suis levé d'un trait. J'ai foncé à la cuisine pour répondre alors que Gérard se levait. Il a marché d'un pas maladroit vers son manteau qu'il a enfilé. « Ça doit être lui, il appelle tard le p'tit maudit... » Ce n'est que lorsque j'ai décroché le combiné que je me suis aperçu que la noirceur était tombée. À l'autre bout du fil, j'ai entendu la voix profonde de mon frère.

Je me suis empressé de lui demander où il était, en demandant du même coup à Gérard de m'attendre pour que je l'accompagne. « Ne m'en veux pas, mais je ne reviendrai pas », a soufflé Moïse. Gérard est entré dans la cuisine avec ses bottes. Il m'a demandé s'il était bien au point de rendez-vous et, sans attendre ma réponse, il a dit de me dépêcher, que les dépanneurs allaient fermer et qu'il voulait rapporter les bouteilles vides. Il s'est mis à les

compter à voix haute.

« J'ai pris une décision, Nathan. C'est fini pour moi l'Amérique. C'est bête, j'aurais aimé te voir avant de partir. J'ai avec moi le cadeau que je voulais t'offrir : la thèse sur laquelle j'ai travaillé. Je te l'enverrai par courrier. » Je n'avais encore rien répondu. Je me suis tourné vers la fenêtre d'où pendaient les lumières de Noël. L'une d'elles clignotait frénétiquement. Gérard a cessé de bouger et de parler. Après un long silence entre Moïse et moi, j'ai ramassé le courage qu'il me restait au fond du ventre après que le reste se soit écroulé. « Tu pars où ? », ai-je demandé. « L'Espagne. Après, on verra. Le tour du monde, c'est mon intention. » Un autre silence a suivi. Puis, sans au revoir ni souhait, j'ai raccroché. J'ai croisé le regard de mon père, que je n'avais jamais vu aussi inquiet. Vidé de toute énergie, j'ai secoué la tête sans conviction. Gérard a raccroché son manteau et s'est ouvert une autre bière.

Je n'ai pas pensé à Moïse, à ses idées impromptues ni même au fait que c'était Noël. J'ai seulement fixé la lumière défectueuse et j'ai pensé à Montréal. J'ai pensé que plus rien ne me retenait ici. Dès que je pourrais, dans deux ou trois ans, je partirais. Montréal serait mon New York, et je n'attendrais plus le retour de personne. Je deviendrais celui qu'on espère. C'en serait fini de cette rivière de boue. Alors que j'imaginais les gratte-ciels que je n'avais encore jamais vus, les cafés où les étudiants travaillaient et la foule bourdonnante, la lumière a clignoté deux, trois fois. Puis elle s'est éteinte, brûlée.

TROISIÈME PARTIE : RETOUR D'UN PÈLERIN

18.

Je suis arrivé avec une bonne heure d'avance. Le froid de février me gerçait les doigts, et les lumières artificielles de la ville étaient les seules à me tenir compagnie. J'avais présumé que le vent tiède de la veille se poursuivrait ce soir-là : j'avais eu tort. Le froid se moquait de ma négligence, de mes gants d'automne et de mon simple coupe-vent. Je claquais des dents et serrais contre moi mon vieux sac d'écolier dans lequel j'avais glissé une douzaine de poèmes que Moïse avait écrits dans sa jeunesse. Je les avais retrouvés dans sa chambre, il y avait de ça trois mois, lors d'une visite à Port-aux-Anges. Ils étaient à leur place, dans un tiroir quelconque sous une pile de vieux chandails. Après toutes ces années, Louise n'avait toujours touché à rien. J'avais pris les poèmes, et, dès la lecture des premiers vers du poème sur la pile, la suite complète m'était revenue, presque instantanément.

À la pile de poèmes, j'avais joint les lettres reçues au cours des dernières années, toujours classées selon le même système. Presque chacune d'elle venait d'un endroit différent. Il y avait le Portugal, la France, l'Allemagne, la Colombie, le Brésil, le Liban, l'Iran, l'Inde, la Thaïlande, le Vietnam et enfin deux lettres du Tibet, sa dernière destination. Une datée d'il y avait un an et demi, et l'autre fraîche d'un mois.

Les minutes s'écoulaient. Et alors que je peinais à me débarrasser de cette damnée impression que personne ne viendrait jamais, que je m'étais déplacé pour rien, et qu'il faudrait attendre encore quinze autres années pour revoir Moïse, deux points lumineux sont apparus à l'extrémité de la route.

Mon frère était en retard, mais il était là. Je n'ai plus eu conscience du froid. J'avais

aujourd'hui vingt-trois ans, et je n'avais pas vu le visage de mon frère depuis que j'en avais huit. Il y avait eu ses nombreuses lettres, c'est vrai, ses rares photos grâce auxquelles j'avais pu assister en témoin absent au durcissement de ses traits et à l'apparition des premiers plis de vieillesse sur son front. Mais rien de ça n'avait pu combler le vide laissé par le souvenir de sa présence. Les phares se rapprochaient ; ils éclairaient la chaussée du grand boulevard qui scindait le paysage en deux. D'un côté se dressait un mur de manufactures délabrées, et de l'autre un champ de pavés solitaires, recouvert de neige et de boue.

L'autobus est sorti des ténèbres. Il a ralenti, s'est arrêté.

Un homme, immense et hirsute, en est descendu. Il était recouvert d'un manteau rapiécé qui avait dû servir de couverture lors de nuits passées à la belle étoile. Il dégageait une forte odeur de sueur, et n'avait pour bagage qu'un sac en tissu, plein à ras bord. Ses cheveux d'ébène, gras et bouclés, descendaient en bataille sur son visage. C'aurait pu être un sans-abri comme j'en croisais tous les jours ; une pauvre âme anonyme parmi tant d'autres.

Il m'a scruté, méfiant. Il n'y avait personne d'autre que moi et j'avais écrit à mon frère que je serais là, à l'attendre. Mais il peinait à me reconnaître. « Moïse, c'est moi : Nathan... » Ses traits se sont décrispés, et il a posé son sac au sol. Nous avons échangé une accolade franche qui a duré près d'une vingtaine de secondes. Il m'a complimenté sur le fait que j'avais « bien vieilli ». « Je vais devoir t'emprunter un rasoir et du savon », a-t-il ajouté en forçant un sourire, comme s'il devinait mes pensées.

Je lui ai posé une série de questions sur son passé récent, les raisons de son retour inopiné. Après tout, sa dernière lettre était d'une brièveté exceptionnelle. À peine la date de son arrivée et quelques phrases maladroitement sur le mal du pays. Avant elle, les lettres étaient espacées et indiquaient peu de détails de la vie quotidienne de mon frère, où qu'il soit dans le

monde. Mon enthousiasme ne semblait pas partagé. Moïse offrait des réponses vagues à mes questions et, bien vite, j'ai eu l'impression d'être seul. Son esprit était ailleurs... Je ne savais où, mais certainement pas ici, avec moi. Dans l'espoir de dissiper le malaise qui s'installait entre nous, j'ai plongé mon bras dans mon sac et j'en ai ressorti les poèmes. « Regarde, Moïse. Tu les reconnais ? Ils sont vieux, mais ils sont quand même pas mal du tout... »

Il s'en est emparé d'un geste brusque et les a feuilletés. Au bout d'un moment, il a éclaté de rire. « La vie se charge de nous, un jour ou l'autre. J'étais un bel imbécile. » Sa réaction m'a pris de court et j'ai ralenti la cadence. « La poésie peut peut-être t'aider toi, Nathan, ou quelqu'un d'autre, mais je suis sincèrement navré de t'apprendre que ça ne nous sauvera pas. »

— Pourquoi on aurait besoin d'être sauvé ?

« C'est l'histoire de l'humanité, p'tit frère. Mon pèlerinage m'a ouvert les yeux, moi qui mettais tant d'énergie à les garder fermés. La pauvreté, la maladie... » Il a inséré sa main dans la poche de son manteau. « Ce sont toujours les mêmes responsables » Il en a retiré un briquet, a porté les poèmes à hauteur de sa tête, et les a incendiés. « Fais pas ça, Moïse ! », ai-je crié. Il déplaçait les feuilles de droite à gauche, se jouant de moi, tandis que le feu jetait sur son visage un clair-obscur qui révélait une cicatrice. Je suis parvenu à saisir les poèmes et à les éteindre de justesse, avant que leurs cendres se mêlent aux flocons. Mon frère a ri encore une fois, et m'a tapoté l'épaule. « C'était pour t'agacer. Quand même, tu ne devrais pas t'attacher à ces vieux papiers. Ils ne valent rien. »

Son pas accélérât. Ses lourdes bottes brunes, au lieu de le ralentir, semblaient lui conférer de la vitesse. Il portait en lui un projet, un dessein dont il m'était encore impossible de prédire la teneur. Il y avait dans ses gestes et ses intonations un appel à une vengeance

secrète. Qui donc était cet homme ? S'agissait-il vraiment de Moïse ?

Il a passé son bras musclé autour de mon cou en serrant plus fort qu'il n'aurait dû, puis a rapproché sa tête de la mienne. Je sentais son haleine dans mon cou. « Pardonne-moi, Nathan. Je suis excité de revoir mon p'tit frère. On a tellement de temps à rattraper... », a-t-il dit avant d'éloigner son visage du mien. D'une voix sourde, il s'est mis à fredonner un chant étranger. Le sens des paroles m'échappait, bien sûr, mais je me sentais naïvement rassuré. Probablement me trompais-je sur Moïse, sur son inconcevable transformation... Et plus j'essayais de me convaincre que mon intuition était fausse, qu'elle *devait* être fausse, plus ma gorge se serrait. C'est ainsi que, sans plus de conversation, nous nous sommes engagés plus avant dans la nuit, sous le ciel rose et dégagé d'un Montréal un peu, un peu trop triste.

« Écoute, je pense qu'on ne se verra pas avant un bout... Mon frère est de retour, j'ai besoin de passer du temps avec lui. » La conversation avec Béatrice a continué un peu, bribes polies, mais tristes, qui dissimulaient mal le véritable objet de mon appel : la mort dans l'œuf de notre fréquentation. Rencontrée une semaine plus tôt à la sortie des bars, je lui avais raconté ma vie, et elle la sienne. Elle savait pour le retour de Moïse ; je lui avais même promis de la présenter. Au moment de le dire, je le croyais, au moins un peu, mais je n'en étais plus aussi certain. Quand j'ai raccroché, je me suis retourné vers mon frère, qui sortait de la douche.

À sa vue, mes craintes se sont apaisées. Lavé et rasé, Moïse n'avait plus rien d'effroyable. Je retrouvais, d'une certaine manière, le jeune homme de dix-sept ans. Il avait vieilli, certes, mais son visage, même avec cette cicatrice, n'avait rien perdu en beauté. Il ressemblait davantage à notre mère qu'à Gérard, si je me fiais aux photos d'elle que je connaissais. Tous ses vêtements étaient sales et usés, c'est pourquoi je lui en ai tendu d'autres, mais c'est à peine s'ils lui faisaient. « Je vais essayer de te trouver quelque chose de plus adapté... », ai-je dit. Au fond d'un tiroir, j'ai mis la main sur un chandail de laine qui lui appartenait et que j'avais traîné avec moi, depuis mon départ de Port-aux-Ange. « Tiens, regarde si ça te fait encore. » Je lui ai demandé s'il y avait quelque chose qu'il voulait manger, dont il s'ennuyait après tout ce temps hors du Québec. Il a réfléchi, longuement. « Un pâté à la viande », a-t-il répondu avec douceur. Je ne crois pas avoir jamais été aussi heureux à l'idée d'en préparer un. J'entrevois la possibilité d'un nouveau quotidien, peut-être aussi paisible que les jours passés chez Œuf-à-la-Coque.

Malheureusement, les examens de mi-session approchaient, et je devais redoubler d'ardeur. J'avais commencé à l'automne un baccalauréat en droit à l'Université de Montréal. Bon élève, j'obtenais des résultats convaincants qui me donnaient l'impression d'avoir fait le bon choix – c'est avec dépit que j'avais jeté la lettre d'admission au programme de littérature. Le jour, je laissais Moïse seul, et je revenais le soir. Il ne bougeait pas, sinon pour se nourrir de pain et de beurre d'arachide lorsqu'il n'y avait pas de restes de la veille. Je le retrouvais à plat ventre sur le sofa qui lui servait de lit. Souvent, je le surprénais à mon retour à griffonner dans des cahiers Canada qu'il s'empressait de mettre à l'écart. Je me réjouissais à l'idée que mon frère écrive encore, même si, je m'en doutais, la poésie n'avait plus rien à y voir. Pour ce qui était de la littérature, il n'avait pas jeté un coup d'œil à ma bibliothèque en une semaine.

Un soir, après les cours, je suis revenu les bras chargés de mets chinois. Moïse était assis sur le sofa, les mains posées sur les genoux. Il fixait le téléviseur qui diffusait les nouvelles de 17h. Son attention vacillait ; pendant un instant, elle semblait portée à son maximum sur les images projetées, puis d'un seul coup, son regard se couvrait d'une brume opaque. Lorsque le Premier Ministre, à la tête du gouvernement provincial depuis deux ans, est apparu dans le cadre d'un reportage, Moïse s'est courbé vers l'avant. Il dégageait une énergie semblable à celle d'un chien qui montre les crocs. « Une charogne comme les autres... Moins de violence, plus d'hypocrisie, c'est la seule différence. »

— Que veux-tu dire ?

— L'impérialisme, c'est notre plaie ouverte. C'est l'impossibilité de la paix. Tes premiers ministres représentent tous cette idée, que tu le veuilles ou pas, et surtout qu'ils le veuillent ou pas.

Je ne comprenais pas pourquoi il s'agissait de « mes » premiers ministres. Je ne défendais en aucun cas le Premier Ministre, qui symbolisait à mon sens l'inertie politique. Son sourire suffisant, d'ailleurs, ne me revenait pas. J'étais loin d'être le seul au sein de la communauté étudiante. J'ai haussé les épaules. « Il faut s'attaquer aux institutions du pouvoir », a continué Moïse, sans daigner me regarder. « Il faut s'attaquer aux singes vicieux qui nous sourient et nous envoient la main d'en haut. Ils ont la certitude que rien ne peut les atteindre, tu comprends ? Il faut leur faire regretter leur arrogance. » J'ai saisi la télécommande et j'ai éteints le téléviseur.

Ma patience s'épuisait ; je ne comprenais pas cette rengaine de la part de Moïse, et il me semblait que j'étais de moins en moins intéressé à la comprendre. « Tiens, j'ai ramené de quoi manger. T'as des baguettes ici. » Je me suis assis à côté de lui, et j'ai attaqué les nouilles aux œufs et les légumes sautés. Au bout d'un moment, je me suis tourné vers mon frère. Il était blême et n'avait pas pris une bouchée de son plat. « Nathan, je n'ai pas faim. Pas pour ça. »

— Alors pour quoi ? ai-je demandé, énervé.

— Pour rien.

J'ai terminé mon assiette en vitesse, puis me suis levé brusquement. « Viens t'en, on va aller prendre un verre. Il y a une taverne à cinq minutes. On va discuter. » Nous avons enfilé nos manteaux en silence. Les premiers jours de mars apportaient avec eux un redoux qui transformait les intersections en véritables lacs. Nous marchions l'un derrière l'autre pour les enjamber, Moïse me surplombant à l'arrière. Nous avons franchi le seuil de *Chez René*. Le plancher était collant et dégageait une odeur nauséabonde de bière. Des machines à sous longeaient un mur décoré par des cadres d'Elvis Presley et de Marilyn Monroe, et une table de

billard reposait près des toilettes. Nous nous sommes assis à l'écart et avons commandé deux pintes. Au moment de trinquer, j'ai réalisé que c'était ma toute première bière avec Moïse. J'espérais que l'alcool détende l'atmosphère et me rapproche de lui.

Alors que j'étais sur le point de parler, Moïse m'a interrompu. Il s'est mis à enchaîner les questions, sans me laisser de répit. Je lui répondais avec l'impression de radoter ; mes lettres avaient toujours été généreuses en détails. Plus que les siennes, du moins. Je lui ai parlé d'Arnaud, de la solitude qui avait suivi son départ, de Louise, et de mon aversion au départ pour la ville, puis de ses commodités que j'apprenais à apprécier avec le temps. Il n'y avait de neuf que mes études de droit, à propos desquelles j'éprouvais certaines réserves. Lorsque j'ai mentionné le choc inévitable de la culture élitiste du droit et de mes origines modestes, Moïse a acquiescé et a marmonné quelque chose que je n'ai pas entendu. Son attitude avait quelque chose d'affecté. Je voyais bien, à son regard absent, que les réponses fournies lui importaient peu. Essayait-il seulement de retarder l'inévitable ? Enfin, j'ai décelé une ouverture que j'ai saisie aussitôt. « Et toi... Par où commencer ? ai-je dit. Tu as presque fait tous les continents, c'est incroyable. Alors que moi, je ne suis jamais sorti du Canada. New York et le reste... Je veux enfin que tu me racontes, Moïse. C'est fini les raccourcis. »

— Tu me demandes de synthétiser un gros morceau, Nathan. En même temps, j'ai envie de te dire qu'il y a peu de choses à raconter... Tout était dans les lettres ou presque.

— Justement ! Ou presque... Ce sont les détails que je veux entendre. Ça fait quinze ans que je les attends, Moïse ! Et honnêtement, les lettres, il n'y en a pas eu des tonnes. Il y a tellement de trous dans le récit que je me fais de ta vie.

Il a rapproché sa bière à peine entamée de ses lèvres, et l'a calée d'un trait. Je suis resté circonspect. Il a éclaté du même rire glauque qu'il avait eu le soir de nos retrouvailles, avant

d'ajouter « Ça fait du bien ». Il a pris une pause, puis sa langue s'est déliée. « On a tous droit à une part de secret dans nos vies, p'tit frère. Peut-être ai-je exagéré la mienne, c'est possible. Comme tu le sais, après New York, ç'a été le Vieux Continent, mais je n'y suis pas resté longtemps. L'Europe m'a déçu. Elle me faisait penser à un groupe de coqs dans une basse-cour : c'est à qui a les plus belles plumes. Et puis, les différences d'avec ici sont superficielles. L'Amérique du Sud, le Moyen-Orient et l'Asie ont constitué ma véritable route... C'est là que j'y été confronté. À la vérité à laquelle le confort permet d'échapper, je veux dire. Pour ce qui est du reste et des détails, je vais t'en dire plus en temps et lieu. Mais pas maintenant. Pas ce soir, Nathan. » Il a levé la main pour commander une autre pinte.

La serveuse s'est rapprochée en se dandinant. Elle chantonnait *Over The Hills And Far Away*, qui jouait à plein volume dans le bar. « Comme tu veux », ai-je répondu, me résignant. « As-tu appelé Gérard ? Est-ce qu'il sait que tu es de retour ? » Il a secoué la tête ; il fixait deux hommes se disputer une partie de billard, l'un vêtu d'une veste de cuir et l'autre d'une chemise de chasse.

« À ce propos, tu pourrais peut-être aller passer quelque temps chez lui... Ma mission va commencer et je vais être débordé, tu comprends. Après, on reprendra le temps perdu. Je serai plus libre... » Il m'était douloureux d'avoir l'impression d'évincer Moïse de chez moi. Mais je devais me rendre à l'évidence : il absorbait mon énergie et ma concentration sans même s'en rendre compte. Il a pris une gorgée de sa pinte fraîchement coulée, puis sans me laisser finir, il a dardé son œil sur moi. Il a semblé à la fois amusé et préoccupé. « Pas de problème, Nathan. » Comme pour me racheter, j'ai ajouté : « Tu peux prendre ma voiture pendant ce temps, les clés sont sur la table du salon. Si tu as un permis, bien sûr... » Je savais que mon frère ne disposait d'aucun permis de conduire légal au Canada : il venait à peine de

débarquer de l'avion et cela faisait plus de quinze ans qu'il était parti. Je n'étais même pas sûr qu'il sache conduire. Je me disais qu'il y verrait de la bonne foi et, surtout, qu'il serait assez avenant pour ne pas considérer la proposition. Quoi qu'il en soit, j'ai regretté d'avoir parlé si vite et sans réfléchir. Nous avons continué à boire sans échanger davantage. Moïse m'a demandé une pièce d'un dollar, qu'il a déposée sur le rebord de la table de billard. Il m'a enjoint de faire équipe, mais j'ai refusé. En plus d'être un piètre joueur, je n'avais pas le cœur à ça. Je me suis levé, j'ai réglé la facture, et je suis rentré seul.

Lorsque je me suis réveillé le lendemain, les clés de ma voiture n'étaient plus sur la table du salon. Toutes les affaires de Moïse s'étaient volatilisées. J'ai appelé Gérard, et lui ai demandé s'il était chez lui. Il a d'abord été surpris, puis affligé que personne ne l'ait prévenu du retour de son fils. Angoissé à l'idée que Moïse soit au volant de ma voiture sans permis et possiblement ivre, j'ai décidé de sécher les cours et de me rendre à la taverne *Chez René*. La serveuse de la veille ne travaillait pas, mais ça ne m'a pas empêché de questionner le vieil homme derrière le bar. « Marianne m'a dit que ça a brassé hier. Deux gars contre un seul, une autre histoire de *pool* pis de cabochons qui supportent pas l'alcool. Quand la police est arrivée, le grand était déjà parti. Les deux gars qui en ont mangé toute une, c'est des clients réguliers. Si tu connais le troisième, tu y diras qu'il est barré. »

Deux heures plus tard, la sonnerie du téléphone a retenti dans mon appartement. C'était Gérard. « Tout va bien, Moïse est à Ventfort, dans la maison de ta grand-mère. Il a vieilli, j'avais presque oublié que ça faisait si longtemps... Je lui ai présenté Louise, pis je l'ai invité à dormir dans son ancienne chambre. Elle est comme avant, tu le sais bien. Il a rien voulu savoir... Ton frère a l'air nerveux. Il dit des choses un peu bizarres, mais tu connais Moïse. Toujours à penser à l'envers. »

Il n'y avait aucune ligne téléphonique à la vieille maison d'Œuf-à-la-Coque. Elle n'avait toujours pas été vendue après toutes ces années. Les disputes familiales se poursuivaient à ce sujet, et mon cousin Paul s'en servait comme chalet d'été. Personne ne le lui reprochait : c'était le seul à fournir un effort d'entretien.

Enfin, quelque chose en moi s'est posé lorsque j'ai su que Moïse était en sécurité, loin de Montréal. J'ai décidé de profiter de ma solitude retrouvée et de la quiétude de mon appartement. Je n'ai pas rappelé Béatrice.

Tous les trois jours, je passais un coup de fil à Gérard. Je prenais le risque de l'entendre à nouveau utiliser l'expression de ma tante Carole, mais il demeurait ma seule source d'informations. Il n'avait, la plupart du temps, aucune nouvelle de Moïse. Il hésitait à retourner à Ventfort. « Ton frère travaille sur un projet, disait-il, il veut pas que je le dérange. Il m'a bien averti. Paul comprend ça, il va lui laisser la maison quelque temps. Ton frère est parti depuis tellement longtemps... Ça va lui faire du bien de retourner à ses racines. » J'essayais de le convaincre d'en savoir plus à propos de ce mystérieux projet, et de ne pas laisser Moïse s'isoler, mais je savais que cela ne servait à rien. Gérard répondait par des « Je vais essayer... » et des « T'as sûrement raison », mais ne fournissait aucun effort subséquent.

Les examens de mi-session s'avéraient difficiles. Mes préoccupations et la grisaille m'affectaient. J'obtenais les notes de passage, mais dans le monde compétitif du droit, ces résultats moyens avaient la valeur symbolique d'un échec. Il y avait aussi mes économies qui fondaient à vue d'œil. Au commencement de mon bac, j'avais pris la décision de ne pas

travailler. Mais mes calculs se révélaient trop optimistes, et la nécessité de trouver un emploi se faisait plus pressante.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis la fuite de Moïse. Avril serait bientôt là, et avec lui les véritables jours de printemps. Je suis sorti du local d'examen ; c'était le dernier test de la mi-session. Exténué, je ne pensais qu'à me fondre dans une pinte de bière. Une partie des étudiants organisaient une soirée pour célébrer la chose. Je ne me joindrais pas à eux ; je ne me joignais à eux que rarement. La veille, un courriel inattendu m'avait apporté une joie sincère. C'était Arnaud, de passage à Montréal : *Salut vieux, je quitte mon petit Sherbrooke pour quelques jours dans la métropole. Tu m'héberges ?*

Nous nous sommes donné rendez-vous près de la gare d'autobus. Nous avons songé à prendre un café, mais avons conclu qu'une bière était plus à propos. Nous nous voyions rarement, depuis son exil à Sherbrooke pour des études de philosophie. Nous avons acheté une caisse de bières, et avons monté les étages jusqu'à mon trois et demi. C'était la seconde fois qu'Arnaud venait dans la dernière année.

« Rien n'a changé ici. T'es toujours bien ? »

J'ai acquiescé, j'ai décapsulé deux bouteilles, et nous nous sommes assis sur le sofa. Mon ami n'avait pas tant grandi depuis notre adolescence. Sa taille était demeurée bien en bas de la moyenne des hommes, mais cela ne semblait pas l'affecter outre mesure. Toute sa vie, il s'était accroché à l'idée qu'un « dix cennes vaut plus qu'un cinq cennes », comme son oncle le lui avait répété. Il a entamé la conversation, m'a parlé d'une fille qu'il avait rencontrée et fréquentée dernièrement, de son programme d'études, du dessin qu'il ne pratiquait plus, et de ses nouveaux amis. Je lui ai parlé de mes cours, de ma vie amoureuse inexistante et, bien sûr, du retour de Moïse.

Les bières vides s'accumulaient autour de nous. Après les mises à jour essentielles, la nostalgie nous a gagnés ; nous avons revisité ensemble les années passées à Port-aux-Anges et le jeu des coudes, que nous nous sommes promis de faire revivre. J'étais heureux de le retrouver ; je commençais à regretter de ne pas l'avoir suivi à Sherbrooke. Dehors, le jour s'est couché. La lampe du salon éclairait mon bordel que je ne prenais plus la peine de ramasser.

Je me suis levé pour aller pisser. Avec la quantité de liquide ingérée, j'y suis resté une minute entière. Il y avait des poils de barbes, près de l'évier, qui appartenaient à Moïse. Je me suis aspergé le visage d'eau froide, et me suis contemplé dans le miroir. Je ne m'étais pas rasé depuis longtemps et, en plus d'arborer des cernes sous les yeux, il me semblait avoir maigri. De la salle de bain, j'ai entendu Arnaud allumer la télévision. J'ai marché vers le sofa, avant de m'arrêter sec : le visage de mon ami était livide.

Il a attrapé la télécommande et a monté le volume. La voix du présentateur de nouvelles a résonné avec une clarté exceptionnelle : « ...Mausus, âgé de 33 ans, a finalement été retrouvé et arrêté. Il était armé d'une carabine de chasse et semble avoir agi seul. Le Premier Ministre, pour sa part, a été escorté par sa garde rapprochée et est maintenant en sécurité, apprend-on à l'instant. » J'ai fait un pas vers l'avant et me suis retourné vers le téléviseur. Arnaud, hébété, a scruté ma réaction.

« C'est ton frère, non ? »

On a retrouvé ma voiture stationnée à quelques rues du crime. Les soupçons de complicité ont rapidement été balayés ; Moïse avait plaidé en ma faveur. Rapidement, on a incarcéré mon frère à Donnacona, prison à sécurité maximale. Moïse n'a offert aucune résistance lors de son arrestation. Dans les heures et les jours qui ont suivi, les autorités ont fait pression pour provoquer son procès dans les plus brefs délais.

J'ai séché mes cours, malgré les travaux préparatoires à la fin de session, et j'ai conduit pendant quelques heures. La route de Donnacona offrait des paysages mornes : des arbres dénudés, une terre sale où reposaient les derniers amoncellements de neige et un ciel sans lumière.

Personne n'avait rendu visite à Moïse. J'ai subi quelques inspections et suis passé par une série de couloirs avant d'arriver à une salle exigüe. On m'a assis à un des comptoirs vitrés et j'ai attendu ; la rumeur persistante de la climatisation faisait office d'accompagnement sonore. Enfin, un bruit de sonnette a retenti.

Le visage blême de mon frère a surgi dans l'entrebâillement de la porte.

Il était creusé de cernes profonds et ses yeux injectés de sang. Moïse, menotté, était accompagné d'un agent de sécurité qu'il dépassait d'une tête. Il s'est assis, lentement. À ma vue, ses lèvres ont dessiné un sourire amusé. « T'as pas perdu de temps, p'tit frère. » Ma gorge s'est nouée. J'ai fait de grands efforts pour ne pas m'effondrer en sanglots et pour réprimer une colère informelle. J'ai gardé le silence. La question « Pourquoi ? » me brûlait la langue, mais je me retrouvais incapable d'en former les syllabes.

— Qu'est-ce qu'ils disent dans les journaux ?

J'ai baissé la tête.

— Que tu es fou, ai-je murmuré.

Il a éclaté de rire.

— Évidemment. Qu'est-ce qu'ils peuvent dire d'autre ?

— Ils parlent de tes antécédents psychiatriques. Ils savent que tu as étudié à New York, mais après, c'est un puzzle.

Son regard s'est terni. Puis il est passé de l'agacement à la colère.

— Ils vont passer ça sur le compte de la folie passagère, de l'électron libre qui a court-circuité. C'est toujours ça qu'ils font. Mais c'est pas vrai. Jamais je n'ai été aussi lucide, jamais. Tu n'as pas idée de ce qu'ils sont capables de faire.

— Qui ça « ils » ?

— Arrête de faire l'innocent. Tu sais très bien de qui je parle...

Il a pris une pause et a ravalé sa salive. L'entité qu'il avait tenue en respect depuis son retour était sur le point d'émerger. « Au Tibet, ils ont tout brûlé. Ils ont tout mis à feu et à sang. Des petits villages tranquilles... Ma famille, mes amis... a-t-il continué sans plus se soucier de ma présence. La femme dont j'étais amoureux... Ils ont tout brûlé... J'ai bien essayé, j'ai essayé. »

Ses yeux ont dérivé et ont fixé un point intangible.

« Elle était enceinte, Nathan. Pour la première fois, je... Toutes ces années à vivre seul, tu comprends. J'ai essayé de les convaincre de résister. Ils ont rien voulu savoir... La protestation pacifique. De village en village, j'ai tenté de monter une escouade... J'ai voulu assassiner les officiers chinois... Mais personne ne m'a suivi... Leur paix dont j'étais amoureux, j'ai appris à la haïr. La paix que je croyais possible, après les abominations dont j'ai été témoin ... Il faut se défendre, un jour. Il faut se défendre. J'ai essayé. Qu'est-ce que je

pouvais faire d'autre ? Revenir ici ou errer, seul encore, dans les plaines tibétaines ou dans un autre pays. Ici, ils m'écouteraient. C'est ce que je me suis dit. C'est arrivé au Tibet, mais ça aurait pu arriver partout ailleurs. Il n'y a pas un seul endroit sur Terre où un singe ne tire pas les ficelles. Mais ici aussi, j'ai échoué. Je pensais être l'étincelle qui mettrait en marche le mouvement, tu comprends. Mettre un terme à l'impérialisme, à l'oppression. Donner une chance à la liberté. La paix, la vraie. » Il a ramené son regard sur moi, a ravalé la bave qui dégoulinait à l'encolure de ses lèvres. « Toute ma vie, je me suis leurré. Je me croyais valeureux, je ne valais pas plus que notre vieille tante. J'ai cru qu'on pouvait vivre à l'écart du réel. C'est ma faute s'ils ont péri. Elle ne méritait pas ça. »

— Arrête, arrête ! ai-je hurlé en me levant.

Je ne comprenais pas le rapport avec la tentative d'assassinat du premier ministre. Je ne comprenais d'ailleurs pas le récit décousu qu'il débitait. Qui était cette femme ? Pourquoi ne pas en avoir parlé plus tôt ? Je me sentais blessé, d'une certaine manière. J'avais passé ma vie à l'attendre, et je n'avais pas l'impression que Moïse me considérait comme une véritable famille. Et moi, je n'étais plus certain de la manière dont je devais le considérer. Ce n'était plus le pèlerin de mon imaginaire ni le protecteur de mon enfance. C'était une âme pillée, ravagée, une cathédrale sinistre saccagée à jamais. L'insubmersible Moïse avait coulé au fond de je ne sais quel abîme effrayant, et personne ici n'en avait eu le moindre écho. La gardienne de sécurité de mon côté de la salle a fait un pas vers moi. Je me suis retourné vers elle. « Les visites, c'est bientôt fini », a-t-elle tranché d'un ton sec.

« Je ne regrette qu'une chose, p'tit frère. »

Moïse a posé ses paumes sur la vitre, et a dardé ses yeux dans les miens.

« C'est d'avoir échoué. »

Le lendemain, Moïse s'est suicidé.

Retrouvé dans sa cellule, les veines ouvertes à l'aide d'un éclat de verre pris on ne sait où. Pas de lettre ni de mot. Rien. Le cirque médiatique a repris de plus belle. Les gros titres des journaux : « Moïse Mausus, retrouvé sans vie », « Le tireur fou préfère la mort », « Suicidé en prison ». Des pseudo-experts aux téléjournaux et dans les émissions de variétés parlaient en long et en large de culpabilité, de refoulement, d'isolement et de je ne sais quoi, comme s'il n'y avait rien au monde de plus simple et de plus limpide que les causes de ce cauchemar. Heureusement, le cirque n'a duré que quelques jours.

Et puis son enterrement est arrivé.

Nous avons pris nos dispositions pour procéder dans la discrétion au cimetière de Port-aux-Anges, au sommet de cette falaise qui surplombe le fleuve et la ville, mais il s'est trouvé des gens pour nous pourrir la vie. Comment n'aurait-il pu ne pas y en avoir ? Après les quelques lettres d'admiration anonymes que nous avons reçues à propos de Moïse — et que nous aurions préféré ne jamais recevoir pour des raisons évidentes — nous avons eu droit aux insultes, adressées tant à mon frère qu'à nous, à des formules déplacées, scandées avec entrain par des groupes de gens aux limites du cimetière, et qui venaient se nourrir de la dépouille de mon frère comme des charognards. Gérard, de son côté, a tenu son visage enfoui dans ses mains du début à la fin de la cérémonie aux côtés de Louise.

Il a seulement levé les yeux quand une espèce d'hurluberlu accoutré de manière étrange est sorti à la course d'un buisson. Il était torse nu, en caleçon, et portait un drapeau du Canada en guise de cape. Il croyait probablement que Moïse avait tenté d'assassiner le Premier Ministre au nom de la question nationale, alors que c'est au monde entier, aux

politiques néolibérales, impérialistes et belliqueuses, et à tout ce qu'il lui semblait raisonnable de réduire en cendres que mon frère, seul, avait déclaré la guerre. L'énergumène tenait un gallon de peinture rouge qu'il portait à bout de bras et qu'il a jeté d'aussi loin qu'il a pu sur le cercueil avant même que nous ne puissions réaliser quoi que ce soit, aspergeant du même coup mon veston et les gens autour.

J'étais prêt à tuer ce gars, ou du moins à lui arracher les dents. Mais j'ai beau avoir couru comme j'ai pu, il avait prévu son coup. Il est monté dans une vieille voiture des années quatre-vingt, et a fait crisser ses pneus.

Gérard a remis sa tête dans ses mains, disposé à ne laisser aucun hurluberlu, aussi armé soit-il d'un menaçant gallon de peinture, lui voler son chagrin de père. Quant à moi, j'étais incapable de pleurer tout comme j'en avais été incapable lors de l'exposition du corps, la veille.

Je ne suis pas resté longtemps. Je n'ai pas visité la tombe d'Œuf-à-la-Coque ni celle de ma mère. Je n'ai dit au revoir à personne.

J'ai marché vers ma voiture et, en silence, j'ai quitté.

Sur la route en direction de Ventfort, ma vision s'est brouillée. Soudain, je ne parvenais plus à conduire. Une urgence, quelque chose comme un vertige, est montée dans ma gorge. J'ai immobilisé le véhicule sur le bord de la chaussée et j'ai fixé l'horizon. Malgré mes tentatives de le chasser, le visage de mon frère revenait à la charge. Détail par détail, il me narguait. Le sourire de ses seize ans, sa posture tranquille, ses lettres bienveillantes, et cet amour entre frères, inexhaustible, toujours non dit, et qui me semblait l'un des rares joyaux de la vie.

J'ai frappé ma tête contre le volant et l'ai refrappée, comme pour faire taire mes

sanglots. Puis la pression est tombée, doucement. Elle est revenue, par secousses, avant de s'évanouir complètement. J'ai posé ma tête sur le siège et j'ai soupiré.

La route a disparu peu à peu. Elle s'est déroulée hors de ma portée. Et avec la route la voiture. Nous étions dans une vaste clairière, à l'herbe sèche et aux arbres sans feuilles. Leurs visages s'invitaient, de plus en plus nombreux. Ils surgissaient derrière moi, du sol, de l'horizon. Je ne savais pas s'il faisait jour ou nuit. Un peu des deux, sans doute. J'ai reconnu Arnaud, Chaudière. J'ai reconnu les jumeaux Poirier et le Requin. J'ai reconnu Œuf-à-la-Coque et j'ai reconnu Moïse. Nous étions tous en cercle, coude à coude, debout et bien droits. Nous ne disions pas un mot. Le silence perdurait dans une tension insupportable et infinie. Puis j'ai hurlé, j'ai crié. J'ai épuisé d'un seul coup mes cordes vocales pour exprimer l'ineptie la plus incongrue, la plus improbable qui soit, et qui a fait écho dans l'immensité du paysage : « Badaboum ! Badaboum ! Attention qu'ça vroum ! »

Arnaud a été le premier à éclater de rire. Puis ç'a été au tour de Moïse, et enfin celui des jumeaux Poirier. L'hilarité s'est répandue. Les rires étaient francs, sincères, bruyants. Les uns se bidonnaient, les autres faisaient rutiler leurs dents dans la clarté fantomatique. Paralysé par le rire, personne n'a osé sortir les poings comme le voudrait la règle du jeu des coudes. Et soudain, des coups de feu ont retenti dans la clairière. Tous se sont tus, les visages se sont décomposés. La crainte, l'angoisse, l'incompréhension. Les coups de feu ont repris, en groupe de trois. On courait dans tous les sens, on courait le plus vite possible.

Je me suis réveillé, en sursaut.

Un policier se tenait à ma fenêtre. Il m'a signalé que je n'avais pas le droit de m'arrêter sur le bord de la chaussée pour piquer une sieste. À la vue de ma mine, de mes joues encore humides, il a hésité, m'a donné un avertissement, puis m'a laissé repartir.

« Allez-vous reposer », a-t-il dit.

Après deux, trois tentatives, la voiture a démarré. Toujours en direction de Ventfort, le crépuscule était flamboyant, mais c'est à peine si je le remarquais. Arrivé à la vieille maison d'Œuf-à-la-Coque, j'ai filé au grenier. La carabine de chasse, bien sûr, n'y était plus. Sur un bureau de travail placé sous la fenêtre, j'ai découvert, dans un pêle-mêle chaotique, des feuilles volantes et les cahiers Canada dans lesquels Moïse gribouillait. Les plans, les réflexions et les idées de son projet y étaient rédigés. La nausée m'a saisi. Un peu partout, des notes en coin revenaient sans cesse, dont une en particulier : « Delenda Carthago ». J'ai mis le tout dans une corbeille, que j'ai apportée dans l'évier de la cuisine. J'ai gratté une allumette, et l'ai jetée.

Le feu a monté, a pris des proportions impressionnantes, puis s'est éteint.

J'ai ouvert la fenêtre. Une brise fraîche a roulé dans la pièce. J'avais vingt-trois ans ; l'air était bon. Je me suis assis à la table d'écriture de Moïse, et, pendant près d'une minute, j'ai tracé des cercles dans la poussière accumulée. Mon poignet engourdi, j'ai posé mes yeux dans un coin mal éclairé de la pièce, et j'ai remarqué la canne à pêche de mon frère. Je n'irai pas me coucher, ai-je pensé. Pas maintenant. Je combattrai encore un peu la fatigue qui alourdit mon corps et j'irai profiter de la fraîcheur de la nuit, de la compagnie des étoiles : j'irai pêcher. Je me planterai sur ce fameux pont et, dans un mouvement large et élégant, je lancerai ma ligne à l'eau. Je resterai là, debout, anonyme dans la nuit, et j'attendrai.

AU NOM DE NOUS QUI NE SOMMES PAS

Introduction

Depuis quelques décennies, les récits de radicalisation se multiplient et occupent, au sein de l'imaginaire collectif, un espace toujours plus conséquent. Que l'on parle d'attentats de loups solitaires ou de groupes terroristes organisés, ces événements qui bousculent le réel se présentent comme autant d'occurrences d'héroïsme détourné et investi de mythes guerriers archaïques. Ces récits débordent de la sphère médiatique et de celle du fait divers, et sont récupérés par les écrivains d'aujourd'hui. À cet égard, la littérature québécoise n'est pas en reste : en témoigne le roman *L'orangerie* de Larry Tremblay, publié en 2013. Récit de guerre infâme sur fond de mythologie familiale, le roman s'applique à rendre compte d'une réalité belligérante, où le sang se présente comme une marchandise convoitée.

Il sera question, dans le cadre de cet essai, du processus de transmission à l'intérieur de l'œuvre ainsi qu'aux rapports troubles qu'entretiennent les personnages avec l'identité. Le texte convoque à cet effet nombre d'éléments qui permettent de penser l'identité comme objet structurant du récit : gémellité, inversion des noms endossés par le narrateur, définition de soi par rapport à la figure de l'ennemi, importance des traditions familiales et religieuses et, enfin, animalisation constante des êtres humains. En quoi la mythologie familiale, alimentée par une société dominée par le religieux, participe-t-elle d'un refus de l'identité individuelle ? En quoi l'opposition corps/esprit, caractéristique d'une pensée religieuse traditionnelle, influe-t-elle sur la conception de la vie humaine et la volonté d'offrir la sienne en sacrifice ? Y a-t-il absurdité à défendre un « pays qui cherche encore son nom¹ » ? Est-ce en raison de cette absurdité que

¹ Larry Tremblay, *L'orangerie*, Québec, Alto, 2013, p. 31.

les personnages se radicalisent jusqu'au point de sacrifier des enfants ? Quel sens accorder aux innombrables voix qui hantent Amed, des années après le sacrifice de son frère jumeau ?

À partir de ce florilège de questions, je pose l'hypothèse que l'œuvre met en place une dialectique entre l'appartenance des personnages à une communauté fantasmée (qui serait de l'ordre d'une communauté biblique) et à celle d'une communauté réelle (réduite souvent à la cellule familiale), où l'individualité est dévaluée. Alors que les personnages tendent à légitimer leurs actions et leurs motivations au nom de la communauté fantasmée, sorte de « nous » insaisissable, le texte incarne pourtant davantage la communauté réelle et l'horreur de ses drames. De cette tension constante émerge une incertitude identitaire, dont le phénomène de la radicalisation serait une conséquence. Dans un tel contexte, les seules manières pour l'individu de se réclamer d'une identité singularisée seraient de devenir martyr ou miraculé. Dans les deux cas, il deviendrait le porte-parole de la communauté.

L'idée directrice de cet essai s'inspire librement des travaux de Benedict Anderson sur le concept de nation imaginée. L'historien américain la décrit comme « une communauté politique imaginaire, et imaginée comme intrinsèquement [...] souveraine. Elle est imaginaire parce que même les membres de la plus petite des nations ne connaîtront jamais la plupart de leurs concitoyens [...], bien que dans l'esprit de chacun vive l'image de leur communion.² » Benedict Anderson développe cette idée à partir des nationalismes européens de la première moitié du XX^e siècle, contexte éloigné s'il en est de celui de *L'orangerie*. Ainsi sera-t-il question, pour la communauté fantasmée du roman, d'un liant religieux plutôt que politique, puisque c'est autour d'une conception messianique du temps et de la certitude d'appartenir à

² Benedict Anderson, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996, p. 19.

un peuple élu que se forme la communauté fantasmée du roman. Aux travaux d'Anderson s'ajoutent ceux de Paul Ricœur sur l'identité narrative. Pour le philosophe français, qui prend exemple sur l'Israël biblique, raconter sa communauté, c'est l'inventer en partie. Ainsi, « [l]e rapport est circulaire³ ». Comme on le verra, les actions et les paroles justifiées par l'appartenance à la communauté fantasmée la nourrissent nécessairement. La communauté fantasmée, organique par essence, n'est jamais fixée. Elle évolue à mesure que les personnages y font appel.

Dans un premier temps, j'aborderai l'identité collective dans l'œuvre, sans cesse tiraillée entre deux communautés à la fois opposées et complémentaires. Pour mieux comprendre l'origine de cette dissociation, je soulignerai les particularités des sociétés traditionnelles et l'existence dans le texte d'une mythologie familiale qui participent, toutes deux, de la légitimation du sacrifice. Je m'attarderai, dans un second temps, à la place de l'identité individuelle dans un régime où prime la collectivité, et au sens que dégagent la gémellité et la fictionnalisation de l'expérience dans le texte.

Afin de mettre à l'épreuve mon hypothèse, je m'appuierai sur des théories de la mémoire (Halbwachs), ainsi que sur des travaux anthropologiques (Girard), philosophiques (Ricœur) et sociologiques (Anderson) portant respectivement sur la culture religieuse et la fonction du sacrifice, le sujet dans la fiction et, enfin, le concept de communauté fantasmée. Je privilégierai d'un point de vue méthodologique l'analyse du discours. J'espère ainsi parvenir à une compréhension approfondie de l'œuvre, et dégager une réflexion sur les conséquences d'une guerre sans éthique sur l'identité collective et individuelle de ceux qui la subissent.

³ Paul Ricœur, *Temps et récit 3. Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985, p. 445.

Partie I : Le pays sans nom

1.1 Valeurs traditionnelles et société religieuse

Le « pays qui cherche encore son nom⁴ », que l'on devine situé au Moyen-Orient⁵, se présente dans le texte comme une société dominée par le religieux. Pour les personnages, le monde est peuplé de signes à interpréter. C'est ainsi qu'ils parviennent à faire sens des événements qui surviennent : en pratiquant une herméneutique du réel. Qu'ils accueillent le chant des oiseaux qui « résonne comme une bénédiction⁶ » ou qu'ils attendent le « signe [d'un] père défunt, assis sous le feuillage [d'un] oranger⁷ », le réel est une matière à déchiffrer et la foi, elle, l'instrument de lecture.

La propension à relever le mystère dans les détails du quotidien ne sert pas seulement à deviner la volonté divine. Elle sert à aiguillonner sa propre vie, à juger avec plus de sûreté la qualité d'une décision. Ainsi, n'aurait-ce été de la maladie qui accable Aziz et qui a scellé l'idée selon laquelle c'est Amed qui, des deux frères, devait se sacrifier, le père explique de quelle façon il aurait résolu le dilemme tragique : « “J'aurais demandé aux oranges de décider à ma place. [...] Voilà ce que j'aurais fait : j'aurais donné une orange à ton frère, puis une autre à toi. Celui qui aurait trouvé le plus de pépins dans son orange, eh bien, c'est lui qui serait parti.”⁸ » Devant l'absurdité d'une telle situation, s'en remettre à son propre jugement paraît intenable. La culpabilité possible est trop lourde ; seul Dieu est en mesure de juger. Mais qui est ce dieu, sinon un dieu de vengeance et de colère à l'image de celui de l'Ancien

⁴ Larry Tremblay, *L'orangerie*, Québec, Alto, 2013, p. 31.

⁵ On le devine à l'onomastique du récit et à son cadre descriptif.

⁶ *Ibid.*, p. 21.

⁷ *Ibid.*, p. 59.

⁸ *Ibid.*, p. 60.

Testament ? C'est pour éviter son courroux que l'on cherche à deviner sa volonté. Le représentant attesté du pouvoir religieux, Soulayed, s'assure de profiter de cette crainte instituée.

À la suite de la mort des parents de Zahed, victimes d'un bombardement ennemi, Soulayed dit à celui-ci : « La vengeance est le nom de ton deuil.⁹ » Il n'y a pas de place pour l'inertie et encore moins pour le pardon. Cette vengeance impliquera, on le sait, le sacrifice de l'un de ses fils. Tamara, la mère des jumeaux et figure de résistance dans l'œuvre, pose une question importante : « Qui lui a donné le droit d'entrer chez les gens et de leur enlever leurs enfants ?¹⁰ » Pour obtenir une réponse juste, il faudrait tronquer le « Qui » par un « Qu'est-ce qui ». C'est en effet la structure même de la société romanesque qui le permet, librement fondée sur « l'islam [qui] lie étroitement problèmes théologiques et problèmes politiques. [...] Le chef suprême [...] [est] à la fois dirigeant religieux et politique.¹¹ » S'il y a absence de référence directe à l'islam au sein du roman, l'appartenance claire au Moyen-Orient laisse deviner qu'il s'agit de la religion instituée dans le récit. À cet égard, on ne s'étonne pas que Soulayed s'arroge le droit de décider du destin des autres du haut de son autorité ; il s'agit d'un « homme pieux[,] [u]n homme instruit.¹² » Le texte établit à cet effet une adéquation entre piété et érudition. Suivre les commandements de sa religion et en connaître les détours, c'est être instruit et c'est donc jouir d'un ascendant sur autrui.

Personnage sadique et manipulateur, Soulayed est conscient de son statut privilégié et c'est sans retenue qu'il convoque l'autorité de Dieu afin de parvenir à ses desseins : « “Crois

⁹ *Ibid.*, p. 21.

¹⁰ *Ibid.*, p. 54.

¹¹ Gérard Chaliand et Arnaud Blin (dir.), *Histoire du terrorisme de l'Antiquité à Daech*, Paris, Fayard, 2015, p. 17.

¹² Larry Tremblay, *op. cit.*, p. 20.

ce que je te dis, Amed ! [...] Un miracle : voilà ce qui s'est vraiment produit ce jour-là. Dieu a cassé la corde de votre cerf-volant et Dieu a guidé vos pas dans la montagne."¹³ » Il se présente comme celui qui parvient au mieux à décrypter les intentions divines. Une corde de cerf-volant cassée, par exemple, est suffisante pour que l'un des deux jumeaux offre sa vie en guise de sacrifice. Soulayed va plus loin encore dans la tromperie, faisant croire aux jumeaux qu'ils ont un destin particulier : « "Avez-vous maintenant réalisé ce que vous avez accompli ? Vous avez trouvé un chemin pour vous rendre jusqu'à cette drôle de ville. Vous êtes les seuls à l'avoir fait."¹⁴ » Lorsqu'il leur dit par la suite que l'un d'eux ira se faire exploser de l'autre côté de la montagne pour détruire une baraque militaire, les garçons sont dans l'incapacité de résister. Non seulement ce sont des enfants et Soulayed, lui, un adulte, mais c'est « [u]n homme important¹⁵ ». C'est la société tout entière qui, dans le texte, est érigée à même la logique de l'obéissance. Et au sommet de cette chaîne trône Soulayed, sorte de guide spirituel, dont la fonction consiste « à convertir la violence stérile et contagieuse en valeurs culturelles positives.¹⁶ »

À l'instar des enfants, la femme est assujettie au pouvoir des hommes. Maillon faible dans la chaîne d'obéissance qui structure les rôles et les fonctions de la société religieuse du roman, elle doit se plier aux décisions de son mari. Il apparaît évident que, dans un tel cas de figure, le mariage n'est pas une affaire d'amour, mais de devoir : « Tamara ne parlait pas souvent avec son mari. En fait, elle préférait leurs silences à leurs habituelles disputes. Ils

¹³ *Ibid.*, p. 40, 44.

¹⁴ *Ibid.*, p. 45.

¹⁵ *Ibid.*, p. 34.

¹⁶ René Girard, *La violence et le sacré*, Paris, Grasset, collection Pluriel, 1972, p. 162.

s'aimaient comme ils devaient s'aimer sous le regard de Dieu et des hommes.¹⁷ » Leur union, sous le signe du devoir religieux, s'inscrit dans la logique de l'obéissance, laquelle assure une pérennité de la communauté autant réelle que fantasmée. Elle implique une inertie qui les protège de bouleversements internes. Selon René Girard, « [l']impuissance à s'adapter aux conditions nouvelles est caractéristique du religieux en général.¹⁸ » La société romanesque de *L'orangerie* en témoigne. La dimension eschatologique propre aux grandes religions monothéistes favorise, dans les communautés radicalisées, l'inertie commune. Les fidèles attendent le jour du jugement dernier qui marquera le véritable commencement de leurs vies. Dans l'attente, les transformations du monde ne sont pas accompagnées par un bon augure.

L'adaptation suppose en effet des périodes de remous qui ne correspondent pas à l'attitude d'une société traditionnelle et religieuse. Ce qui prime d'abord, ce sont la stabilité et la bonne entente, car comme René Girard l'écrit, « dans toute vie religieuse, [...] dans toute élaboration mythique, le thème de l'unanimité reparaît avec une fréquence extraordinaire¹⁹ ». Dans un tel ordre d'idées, la violence doit demeurer implicite et donc tolérable. C'est pourquoi la désobéissance se présente comme la pire des fautes : « Tu as désobéi à ton père. Tu as commis une faute grave. [...] [T]u as contrarié Dieu.²⁰ » L'harmonie au sein de la communauté réelle dépend de l'obéissance attendue de ses membres. On respecte l'ordre établi, car c'est par celui-ci que la collectivité espère survivre.

Plus encore, la cohésion de la communauté réelle passe par celle de la communauté fantasmée, rêve halluciné et enraciné dans la conscience des personnages. Mais la

¹⁷ *Ibid.*, p. 23.

¹⁸ René Girard, *op. cit.*, p. 63.

¹⁹ René Girard, *op. cit.*, p. 150.

²⁰ Larry Tremblay, *op. cit.*, p. 112.

communauté réelle est-elle en mesure d'accepter les pires souffrances sous prétexte d'appartenir à un peuple élu, où chacun de ses membres, à condition d'observer les commandements divins, est garanti d'obtenir un billet d'entrée pour le Paradis ?

1.2 La communauté réelle en péril

À l'image du style dans lequel le roman est écrit, *L'orangerie* fait l'économie de personnages. Les jumeaux, le père, la mère, les fantômes du grand-père et de la mère, Soulayed, quelques habitants et enfin Michael, le professeur de théâtre, en forment l'ensemble. Si chacun d'eux occupe une fonction précise au sein du récit, la petite famille se présente toutefois comme le noyau autour duquel se développe l'intrigue. Par conséquent, une impression nette se dégage à la lecture : c'est elle, surtout, qui incarne la communauté réelle. Cette dernière apparaît d'autant plus restreinte que le lecteur est constamment renvoyé, via les dialogues des personnages, à la communauté fantasmée qui se veut innombrable par définition. Un paradoxe émerge de cette tension entre l'interdépendance des deux communautés, l'une restreinte et vulnérable, et l'autre qui agit à la manière d'une « mémoire collective [qui] a pour support un groupe limité dans l'espace et dans le temps.²¹ » Pour préserver cette mémoire collective symbolisée par la communauté fantasmée, la communauté réelle est prête à s'étioler au point d'offrir ses enfants en sacrifice.

Cela ne se déroule toutefois pas sans résistance. Une figure en particulier, celle de la mère, se détache au sein du texte : « Elle se sentait aussi honteuse et coupable que si elle avait comploté avec l'un de ses fils pour empoisonner l'autre à petites doses, alors qu'elle les aimait tous deux d'un cœur absolu. Mais elle était déterminée à ce que cette guerre sans fin ne lui

²¹ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997 [1950], p. 137.

prenne pas ses deux fils.²² » Tamara est associée à l'esprit de survivance du sujet. Elle est le phare de la communauté réelle qui se méfie des dérives commises au nom du religieux. Elle n'en nie pourtant pas l'existence et ne le remet pas en question comme en témoigne la scène où, seule, elle s'adresse à Dieu²³. On l'imagine mal, d'ailleurs : le système de double communauté est trop lourd d'héritage et de sens pour le refuser. Il n'est pas question non plus de remettre en cause la structure de sa cellule familiale et l'autorité de son mari, car « s'interroger sur la famille, c'est nécessairement questionner le fonctionnement de l'ordre social.²⁴ » Cela est vrai dans la mesure où la famille, comme c'est la norme dans les sociétés traditionnelles et religieuses, est à la fois affaire publique et privée. Le dignitaire religieux y a droit de regard, puisque la communauté fantasmée se présente comme l'extension même de la cellule familiale, sorte de grande famille imaginaire :

[L]es métaphores familiales des structures politiques se réfèrent le plus souvent à l'expérience commune que les théories politiques tendent à élever au niveau d'une sorte de dogme, de doctrine. Les métaphores, par les correspondances qu'elles établissent, produisent un effet de révélation... [...] [Elle] renvoie, parfois simultanément, à ce qui est constitué comme du ressort de la vie privée, mais aussi et, souvent par relation d'opposition, comme du ressort de la vie publique...²⁵

Ainsi, la mère ne peut protester ni contre son mari ni contre la collectivité. Elle est aux prises avec elle-même, forcée d'agir dans l'ombre pour sauvegarder au mieux la communauté réelle et d'émettre des protestations vaines contre l'horreur qu'on lui impose, se demandant « “[à] quoi ça sert de mettre au monde des enfants si c'est pour les sacrifier comme des pauvres bêtes qu'on envoie à l'abattoir”²⁶ ». Pour Tamara, il s'agit de considérer avec autant

²² Larry Tremblay, *op. cit.*, p. 78.

²³ *Ibid.*, p. 24-25.

²⁴ Rémi Lenoir, *Généalogie de la morale familiale*, Paris, Seuil, 2003, p. 487.

²⁵ *Ibid.*, p. 48.

²⁶ Larry Tremblay, *op. cit.*, p. 73.

d'importance la communauté réelle que fantasmée. Sa révolte tout entière est tournée contre ce déséquilibre latent, incarné principalement par Soulayed.

Ces revendications paraissent saugrenues aux yeux des autres adultes. Zahed, par exemple, les conçoit comme de l'ignorance, sinon comme de la mauvaise foi : « [E]lle ne veut pas comprendre ce qui se passe dans notre pays. Elle ne veut pas voir le danger qui nous guette. [...] Elle n'a pas salué Soulayed quand il est parti. [...] Elle l'a insulté. Elle n'aurait pas dû.²⁷ » Pour le père, la sauvegarde de l'identité collective prime sur la vie de ceux qui l'entourent. En ce sens, Zahed se range du côté de Soulayed, dépositaire de la communauté fantasmée, et contre sa femme, dépositaire de la communauté réelle. Pour René Girard, « [t]ous les dangers, réels et imaginaires, qui menacent la communauté sont assimilés au péril le plus terrible qui puisse confronter une société : la crise sacrificielle.²⁸ » Au-delà d'une stratégie militaire pour percer la défense ennemie (ce qui s'avère une supercherie), on peut affirmer que le sacrifice de l'un des jumeaux dans *L'orangerie* permet de renforcer le sentiment d'appartenance à la communauté fantasmée, et ce, au profit de la communauté réelle. Les véritables motifs de Soulayed ne sont jamais divulgués dans le texte ; on ignore pourquoi il sacrifie l'un des jumeaux pour assassiner d'autres enfants. En revanche, on suppose qu'en tant que dépositaire de la communauté fantasmée, il est avantageux pour lui d'en nourrir l'importance. Si Aziz meurt, c'est « pour que la communauté, menacée tout entière de mourir avec elle, renaisse à la fécondité d'un ordre culturel [...] renouvelé.²⁹ » De cette manière, Soulayed accroît son pouvoir et son influence.

²⁷ *Ibid.*, p. 34.

²⁸ René Girard, *op. cit.*, p. 143.

²⁹ *Ibid.*, p. 381.

Seule voix à dénoncer les horreurs demandées par le dépositaire de la communauté fantasmée, Tamara exprime une colère sourde qui, au final, la dépasse. Après tout, « [o]n s'efforce d'organiser une [communauté] réelle autour d'une entité purement illusoire ; il ne faut pas s'étonner si l'illusion finit par l'emporter, détruisant peu à peu même les aspects les plus concrets de cette [communauté].³⁰ » On dénonce ceux et celles qui s'élèvent contre l'injustice demandée au nom de Dieu, mais c'est sans doute par défaut d'imagination. Quel régime les personnages peuvent-ils imaginer, sinon celui de l'obéissance ? Quoi qu'il en soit, la douleur ressentie est réelle, même si on tente d'en faire fi : « En quelques mois, Kamal avait beaucoup vieilli. Sa voix tremblait, ses mots tombaient de sa bouche comme des fruits fatigués. Il affirmait être le plus heureux des pères.³¹ » Ce père – qui a consenti à sacrifier son fils au nom de la communauté fantasmée – peut essayer de se convaincre, lui et les autres, de la légitimité et de la pertinence de l'acte tragique, son chagrin s'exprime malgré lui via son corps fragilisé. Un fossé se creuse entre ce qui est dit et ce qui est vécu.

Pas étonnant que les mensonges s'accumulent ; l'illusion d'une identité collective forte efface toutes peines. Et plus on demande obéissance aveugle, plus la gravité de ces mensonges envers autrui et soi-même s'accroît. Mais qu'arrive-t-il lorsque la vérité refait surface ? Amed, qui a vécu en Amérique chez son oncle³² finit par apprendre que son oncle « n'était pas un chien, comme [son] père l'affirmait, mais un homme juste et bon qui avait fui son pays

³⁰ *Ibid.*, p. 18.

³¹ Larry Tremblay, *op. cit.*, p. 117.

³² L'oncle, qui incarne l'ennemi pour la communauté réelle dans la première moitié du roman, s'appelle Mani (voir p. 130). Il s'agit d'un nom d'origine perse. À la lumière de cette information, on écarte la possibilité que le « pays sans nom » soit la Palestine et les ennemis, les Israéliens. On comprend donc que le conflit qui fait rage relève davantage de la guerre de religion et/ou de la guerre civile. Cela s'accorde d'autant mieux que les personnages appartiennent à un pays sans nom et que leur désir profond soit d'advenir à eux-mêmes.

parce qu'il ne supportait plus les bombes, les attentats, les massacres et les mensonges.³³ » Autrement dit, l'oncle d'Amed ne supportait plus que sa communauté réelle soit soumise à la tyrannie d'une communauté fantasmée et à ses exigences dictées par des autorités qui ne sauraient être remises en cause.

Zahed, comme on l'a vu, se range du côté de la communauté fantasmée. Il apparaît comme le personnage métonymique du pays, celui qui assure le maintien de la tradition, tout comme il assure le maintien de la mythologie familiale. Le respect qu'il témoigne envers Soulayed le montre bien, comme sa haine envers l'ennemi de l'autre côté de la montagne et son appréciation des valeurs traditionnelles. Dalimah, la tante des jumeaux qui habite en Amérique, le montre aussi lorsqu'elle écrit « que Tamara devrait abandonner Zahed. Le laisser seul avec sa guerre et ses champs d'orangers.³⁴ » Les pronoms possessifs soulignent un rapport étroit au territoire, voire égoïste, qui s'accorde avec le ton de la lettre. Le personnage de Zahed s'inscrit par conséquent en opposition avec celui de sa femme. Non seulement en retrouve-t-on les traces dans leurs positions respectives quant au sacrifice de leur enfant, mais aussi dans leurs environnements associés.

Deux jours avant le départ d'Aziz pour accomplir sa mission-suicide, « [l]a maison faisait du silence comme les orangers faisaient de la lumière.³⁵ » L'extrait illustre une analogie déjà en germe lors de la lecture, à savoir que le personnage de la mère est lié à la maison, où elle passe ses journées et enseigne à ses garçons, tandis que l'orangerie est davantage liée au père. D'un côté, Tamara anticipe le sacrifice de son fils et, impuissante, se résout au silence. De l'autre, Zahed ressent une fierté devant le sacrifice qu'il juge nécessaire afin de

³³ *Ibid.*, p. 130.

³⁴ *Ibid.*, p. 14.

³⁵ *Ibid.*, p. 85.

sauvegarder l'identité collective et ce qui s'y rattache, à savoir tradition, dignité et mythologie familiale.

1.3 Mythologie familiale

Le roman tisse une mythologie familiale en arrière-plan qui s'avère déterminante à plus d'un égard. Sans elle, il serait difficile d'appréhender les motivations psychologiques des personnages, en particulier celles de Zahed. La mythologie familiale, érigée en majeure partie sur l'exploit de grand-père Mounir – à savoir celui d'être parvenu à faire pousser une orangerie en plein désert –, se présente comme un récit fondateur pour l'identité familiale. C'est la séquence charnière du récit de cette famille, car « la famille est un groupe qui a une histoire, [...] une vie propre [...] : la famille se fait en faisant son histoire, avec ses “archives” et ses “papiers”, [...] ainsi que ses généalogies et son onomastique³⁶ ». Et parce que la prouesse de Mounir est reconnue par les autres habitants, la mémoire familiale, dont Zahed est l'héritier, est mêlée à celle de la communauté fantasmée. L'une et l'autre s'interpénètrent, et on salue la mémoire familiale pour mieux se l'approprier : « “[T]u es le digne fils de ton père Mounir, dont la renommée a depuis longtemps dépassé les murs de sa maison. Il faut être en harmonie avec Dieu pour réussir ce que ton père a fait avec ses deux mains.”³⁷ » Grâce aux différentes mémoires familiales qui la nourrissent, la communauté fantasmée prend de l'importance et revêt un caractère d'autant plus sacré.

Ce mouvement d'interpénétration porte à conséquences sur celui ou celle qui accorde sa vie selon les valeurs traditionnelles. Pour Zahed, l'avenir n'a pas de sens s'il ne prend pas racine dans le passé : « La mort cruelle de ses parents n'avait pas changé la routine de Zahed.

³⁶ Rémi Lenoir, *op. cit.*, p. 47.

³⁷ Larry Tremblay, *op. cit.*, p. 29.

[...] L'orangerie avait pris à ses yeux une valeur supplémentaire. [...] Le parfum qui montait de la terre le rassurait, lui permettait de croire que l'avenir avait encore un sens.³⁸» L'existence peut seulement être envisagée et considérée légitime dans une logique de la transmission et d'une survivance de la mémoire familiale. Les hommes peuvent mourir, mais les traces de leur passage ne sauraient être effacées.

L'importance accordée à la mythologie familiale dans le texte soulève la question du rapport avec le temps. Confrontés à leur condition de mortel, donc au temps court de leurs vies, les individus trouvent réconfort dans le récit qui précède leur naissance et ce qui y a mené. Mais celui-ci ne saurait continuer à exister sans un dévouement de leur part, traduit par un souci de préservation, car c'est « parce que le temps long de la mémoire familiale se fragmente et s'émiette que l'individu se doit de la conserver dans les dédales de son musée imaginaire.³⁹ »

Zahed n'est pas le seul à conjuguer avec la mythologie familiale déployée dans le roman. Amed et Aziz se présentent à leur tour comme héritiers du miracle accompli par Mounir, car « [l]'enfant est aussi en contact avec ses grands-parents, et par eux c'est jusqu'à un passé plus reculé encore qu'il remonte.⁴⁰ » En revanche, c'est avec le legs de petits objets que leur lien avec leur grand-père se consolide. Il y a bien sûr le cerf-volant construit par Mounir, et dont le vent a brisé la corde, mais il y a aussi le couteau avec lequel Aziz se blesse lors de l'échange. La blessure, réelle et signifiante, indique la culpabilité d'avoir bafoué l'autorité du père : « Sa blessure à la main faite avec le couteau de son grand-père, pourtant

³⁸ *Ibid.*, p. 59.

³⁹ Laurent Demanze, « Les possédés et les dépossédés », *Études françaises*, vol. 45, n° 3, 2009, p. 12. L'article de Demanze analyse des récits qui s'inscrivent dans la modernité occidentale, mais certaines de ses réflexions s'avèrent pertinentes pour d'autres contextes.

⁴⁰ Maurice Halbwachs, *op. cit.*, p. 111.

superficielle, ne cicatrisait pas. Amed n'arrêtait pas de la rouvrir avec ses ongles et de la faire saigner.⁴¹ » La plaie ouverte, causée par le cadeau de Mounir, illustre le faisceau d'attentes qui émerge de la mythologie familiale et de la dette symbolique qui en découle. L'entretien qui suit entre le garçon et le fantôme errant de son grand-père, à la recherche de sa femme, le confirme. Le spectre de Mounir⁴² reproche à Amed d'avoir fait preuve de désobéissance et d'avoir entaché la mémoire familiale : « “Tu as désobéi à ton père. Tu as commis une faute grave. [...] [T]u as contrarié Dieu.”⁴³ » Le parallèle entre la figure paternelle et la figure divine apparaît évident. Désobéir à son père, c'est, par extension, nuire à la communauté fantasmée. Ainsi, l'obéissance, comme on l'a déjà vu, se présente comme la valeur cardinale du système religieux mis en place. Mais cette obéissance permet-elle vraiment à la collectivité de se sauvegarder ? Ne participe-t-elle pas, d'emblée, à la violence du monde ?

1.4 Radicalisation de la communauté et légitimation du sacrifice

Dès la première page du roman, le monde présenté en est un d'une violence inouïe, où le danger de bombardements imprévisibles guette à tout moment les membres de la communauté : « Amed et Aziz ont trouvé leurs grands-parents dans les décombres [...]. Leur grand-mère avait le crâne défoncé [...]. Leur grand-père gisait dans son lit, déchiqueté par la bombe venue du versant de la montagne⁴⁴ ». Au-delà de la description évocatrice, le passage situe le lieu de l'action : un territoire restreint, dont la particularité se résume à une montagne qui agit à titre de frontière. Un petit pays donc, rongé par un conflit militaire et qui n'est pas

⁴¹ Larry Tremblay, *op. cit.*, p. 110.

⁴² Dans la seconde partie, nous aborderons en détails la question du caractère fantastique de certains passages et de la fictionnalisation de l'expérience. Pour l'instant, il importe peu que le fantôme de Mounir soit réel ou non au sein du roman ; l'analyse sur la fonction de la mythologie familiale n'en est pas affectée.

⁴³ *Ibid.*, p. 112.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 9.

advenu encore à lui-même, car sans nom, où « [l]a peinture n'a pas le temps de s'écailler, les rideaux [...] de jaunir, les assiettes [...] de s'ébrécher.⁴⁵ » Mais la violence n'est pas le seul fait de la guerre. Elle s'avère constitutive du monde, liée à son origine : « “Il faisait si noir que le premier rayon de soleil qui a percé la nuit a hurlé de douleur.”⁴⁶ » Le texte pointe de toutes parts vers une violence exacerbée, quotidienne. Il en résulte un environnement où la haine devient vectrice d'identité. Détester ensemble ceux qui habitent l'autre versant de la montagne crée une impression de communauté. La haine pénètre le corps des hommes, car elle « tient leurs os en place. Sans la haine, ils s'écrouleraient dans la poussière pour ne plus se relever.⁴⁷ » Et parce que leur existence a seulement du sens en regard de celle de leurs ennemis, la radicalisation se présente comme une voix naturelle à emprunter pour la communauté réelle.

On peut être tenté d'associer l'idée de radicalisation à celle de révolte. Après tout, les mouvements de radicalisation sont, pour le lecteur contemporain, liés aux grandes manifestations sociales des dernières décennies ou aux actes terroristes commis à l'encontre de l'impérialisme occidental. Pour Albert Camus, la révolte pose toutefois la question de savoir s'il est possible, « loin du sacré et de ses valeurs absolues, [de] trouver la règle d'une conduite⁴⁸ ». Le philosophe français établit une conception intéressante de la révolte. Pour lui, elle ne peut exister à l'intérieur du sacré. Comment le pourrait-elle ? Une particularité du religieux consiste à dissoudre le concept même de révolte à l'intérieur de l'obéissance de préceptes divins. Selon cette idée, ce serait pour tenir à distance la révolte que la communauté

⁴⁵ *Ibid.*, p. 24.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 13.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 24.

⁴⁸ Albert Camus, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 2015 [1951], p. 37.

réelle dans *L'orangerie* tient à sauvegarder par tous les moyens possibles la communauté fantasmée. On pose des gestes ignobles en son nom, mais loin d'être actes de révolte, ceux-ci participent au contraire à préserver l'ordre établi. Le lien entre radicalisation et révolte est ténu. La première peut servir davantage un mouvement de conservation que de libération. La radicalisation, au nom de l'harmonie et de la survivance, ne peut espérer produire autre chose qu'une escalade de la violence, puisque cette dernière « ressemble à une flamme qui dévore tout ce qu'on peut jeter sur elle, dans l'intention de l'étouffer.⁴⁹ ». Mais la communauté fantasmée n'en tire-t-elle pas justement profit, elle qui tire de la haine son vecteur identitaire le plus important ?

Une hargne si profonde sous-tend une accumulation de forces vives qui, à défaut de pouvoir se déchaîner contre l'objet haï, doivent être canalisées d'une manière ou d'une autre, car la « violence inassouvie cherche et finit toujours par trouver une victime de rechange.⁵⁰ » En de telles circonstances, le sacrifice s'impose : il permet de libérer la violence et de la transformer en valeur positive. Non seulement la mort du jeune Aziz⁵¹ doit affaiblir l'ennemi⁵², mais elle permet la pacification de la communauté réelle via la communauté fantasmée, puisque « ce sont les dissensions, les rivalités, les jalousies, les querelles entre proches que le sacrifice prétend d'abord éliminer, c'est l'harmonie de la communauté qu'il restaure, c'est l'unité sociale qu'il renforce.⁵³ » Comme Girard l'écrit, « les crises mettent toujours en cause l'unité de la communauté, elles se traduisent [...] par les dissensions et la

⁴⁹ René Girard, *op. cit.*, p. 51.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 11.

⁵¹ Que les autres personnages prennent pour Amed à ce stade-ci du récit.

⁵² Comme on l'apprend dans la seconde moitié du roman, il s'agit d'une supercherie menée par Soulayed : le bâtiment visé n'est pas une baraque militaire, mais un lieu peuplé d'enfants qui participent à une compétition de cerfs-volants.

⁵³ *Ibid.*, p. 19.

discorde. Plus la crise est aiguë, plus la victime doit être “précieuse”.⁵⁴ » On connaît la logique tordue du divin primitif : la valeur sacrificielle d’une victime se mesure à sa vulnérabilité et à son innocence. Selon ces critères, un garçon de neuf ans apparaît comme la victime sacrificielle idéale pour apaiser la communauté réelle, laquelle traverse une crise à la fois humaine et identitaire. Mais pour que le sacrifice soit reçu par Dieu, d’autres critères entrent en compte. La victime ne doit pas être déjà prédestinée à mourir ; sa mort doit être le fait seul du sacrifice. Zahed, en tant que représentant de la communauté fantasmée aux côtés de Soulayed, en souligne l’importance : « On n’envoie pas un enfant malade à la guerre. On ne sacrifie pas ce qui est déjà sacrifié.⁵⁵ » Le sacrifié est offert à Dieu pour apaiser sa colère. Le condamné, Dieu l’a déjà réclamé.

Que le sacrifice soit soutenu et décidé par l’autorité religieuse est essentiel à son accomplissement. Les individus doivent se sentir désengagés de leur décision pour que le sacrifice ait une valeur positive et que s’efface toute culpabilité : « Les fidèles [...] ne doivent pas savoir le rôle joué par la violence. [...] C’est le dieu qui est censé réclamer les victimes ; lui seul, en principe, se délecte de la fumée des holocaustes...⁵⁶ » En plus d’absorber les mémoires familiales pour constituer une identité collective forte, la communauté fantasmée prend en charge le poids du sacrifice – l’ironie étant que c’est elle qui le demande. Enfin, tous ces éléments – radicalisation de la communauté réelle, obéissance de l’autorité religieuse, fonction symbolique de l’acte et déni de responsabilité – participent de la légitimation du sacrifice. On tente, collectivement, de renverser l’horreur en célébration.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 33.

⁵⁵ Larry Tremblay, *op. cit.*, p. 52.

⁵⁶ René Girard, *op. cit.*, p. 17.

Le sacrifié, quant à lui, doit accepter son sort le sourire aux lèvres. C'est un honneur qu'on lui offre : « “Tu sais, Amed, c'est un événement triste et heureux ce qui va se produire. Tu l'as compris, hein ? Mais, toi, ne sois qu'heureux.”⁵⁷ » Dans un monde où il est impossible d'échapper à la violence, il apparaît salutaire de pouvoir en faire l'expérience comme s'il s'agissait, pour une fois, d'une grande joie. Donner sa vie pour réclamer celles de l'ennemi n'apparaît pas tant comme une tactique de guerre que comme un geste sacré pour se rapprocher de Dieu et apporter sa bénédiction à la communauté : « Le terrorisme religieux est conçu comme un acte à caractère transcendantal. Justifié par les autorités religieuses, il donne toute licence aux acteurs qui deviennent alors des instruments du sacré.⁵⁸ » Devenir un pion sur l'échiquier divin, voilà l'honneur suprême pour qui appartient à la communauté fantasmée. La construction identitaire mise en place par celle-ci repose, on le constate, sur une dichotomie des groupes. Il y a le « nous », les élus, et les ennemis, « les chiens », dont la vie est sans valeur. Chaque goutte du sacrifié, en effet, est « mille fois plus précieuse qu'un millier de [...] visages [ennemis].⁵⁹ »

Au nom de la construction identitaire qui passe par la communauté fantasmée, le sacrifice apparaît comme légitime et nécessaire. Il donne sens et direction à une violence avec laquelle la communauté réelle ne saurait autrement composer. Parce qu'ils ne sont pas encore advenus à eux-mêmes en tant que collectivité, les personnages s'en remettent entièrement à la seule autorité qu'ils reconnaissent, à savoir Dieu et ses représentants. Ainsi peuvent-ils penser qu'ils sont maîtres de leur destin, car « [l]e sacré, c'est tout ce qui maîtrise l'homme d'autant

⁵⁷ Larry Tremblay, *op. cit.*, p. 83.

⁵⁸ Gérard Chaliand et Arnaud Blin (dir.), *Histoire du terrorisme de l'Antiquité à Daech*, Paris, Fayard, 2015, p. 17.

⁵⁹ *Ibid.* p. 31.

plus sûrement que l'homme se croit plus capable de le maîtriser. [...] [C]'est aussi [...] la violence posée comme extérieure à l'homme et confondue [...] à toutes les forces qui pèsent sur l'homme du dehors.⁶⁰ » Aux prises avec une identité collective fuyante, les personnages peuvent difficilement espérer atteindre une identité individuelle affranchie. Pour ce faire, ils doivent être prêts à une seule et unique chose : offrir leur sang.

⁶⁰ René Girard, *op. cit.*, p. 51.

Partie II : La valeur du sang

2.1 Martyrs et miraculés

La séparation du corps et de l'esprit est une dialectique récurrente du paradigme religieux ; l'âme est considérée comme le siège de l'identité là où le corps est seulement une enveloppe charnelle. Le récit rend compte de cette dissociation maximale : « “Réfléchis, Amed. Ce n'est pas important ce qui arrive sur terre. Le vrai Halim, le Halim complet, il est déjà là-haut.⁶¹ » L'identité, en effet, n'est pas liée au corps, de la même manière que le pays existe physiquement, mais n'a pas de nom (et cherche donc à advenir à lui-même). Cette dissociation du corps et de l'esprit, de l'enveloppe et de l'identité, est particulièrement marquée dans les rites funèbres, où « [i]l faut enfermer les morts dans la terre [...] [p]arce que c'est ainsi [...] que les morts entrent dans le ciel.⁶² » Par la mise en terre, les êtres accèdent à une plénitude, car ils s'en vont rejoindre la communauté fantasmée, celle pour laquelle ils ont souffert de leur vivant. Ils accèdent ainsi à une forme de dignité, alors qu'ils laissent derrière eux leur corps rongé par les vers, et s'affranchissent de leur statut de mortel.

Le corps des hommes et celui des bêtes n'offrent d'ailleurs pas tant de différence, comme le prouve l'animalisation constante des êtres humains dans le roman. De manière générale, ce sont les ennemis que les personnages considèrent comme des bêtes, eux dont la vie est sans valeur et que l'on appelle « les chiens ». Le narrateur, pourtant, applique le procédé aux protagonistes centraux du récit : « Aziz a ouvert grand les yeux, les sourcils

⁶¹ Larry Tremblay, *op. cit.*, p. 48.

⁶² *Ibid.*, p. 60-61.

relevés d'étonnement. Il faisait penser à un petit chien.⁶³ » Ce sont surtout les enfants qui sont sujets à l'animalisation, eux qui s'avèrent davantage vulnérables : « Sa présence fragile, fugace comme un animal aux aguets...⁶⁴ » L'animalisation peut aussi être utilisée par les personnages à des fins précises. Soulayed, par exemple, assoit son autorité auprès des garçons en les comparant à des animaux : « Tu vois [...], tu bouges comme un oiseau apeuré. [...] Et toi ! Tu marches comme un poisson endormi.⁶⁵ » Ramenés à des figures vulnérables, apeurées ou endormies, les individus peinent ainsi à accéder à une certaine dignité. Tout ceci, enfin, participe du fait que l'identité individuelle demeure largement dévaluée.

Dans la société romanesque, on se méfie de celui qui se réclame d'une individualité forte. Les existences doivent être consacrées au bien, théorique ou non, de la collectivité. Elles doivent s'effacer devant la nécessité du groupe et l'idéal posé par la communauté fantasmée. Le texte se réserve pourtant le droit de mettre en scène, à l'occasion, le germe d'une singularité, en particulier chez Amed, héros du roman : « Amed aimait aider sa mère à faire la cuisine, même s'il en avait un peu honte. Ce n'était pas habituel pour un garçon.⁶⁶ » Sa honte souligne l'inconvenance de toutes aspérités de personnalité qui contreviendrait au moule social dans lequel on cherche à placer l'individu. La seule identité singulière que la communauté réelle est prête à accepter et à célébrer est celle d'un martyr ou d'un miraculé, tous deux liés au renforcement du lien avec la communauté fantasmée.

L'honneur se présente comme l'articulation principale de ces exceptions. Devenir martyr, c'est recevoir le plus grand honneur possible de la part d'une communauté religieuse

⁶³ *Ibid.*, p. 35.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 95.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 77.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 71.

radicalisée : « Aziz sera plus heureux s'il meurt là-bas ! [...] Ne le prive pas d'une mort glorieuse où Dieu l'accueillera avec tous les honneurs d'un martyr.⁶⁷ » Un tel paradigme souligne nécessairement la nature belligérante de la communauté réelle et le processus de légitimation du sacrifice. Le martyr encourage la continuité du modèle établi. Il serait trop dur, trop grave que le sacrifice perde de sa légitimité. Il faut transformer la mort en valeur positive pour que la tragédie devienne matière à célébration. Ainsi, les autres habitants⁶⁸ du « pays qui cherche encore son nom » viennent souligner l'accomplissement lors d'une réunion chez Zahed et Tamara, où « [d]ans la pièce principale, on a alourdi de guirlandes la grande photo du fils martyr.⁶⁹ » Mort en martyr, l'honneur d'Amed (en vérité Aziz) rejaillit, par association, sur la communauté fantasmée. Au final, l'individuation n'est pas même dissociée de la collectivité, car celle-ci se l'approprie d'emblée.

Le miraculé exerce une fonction semblable à celle du martyr. Il s'agit, après tout, d'identités singulières qui entretiennent un lien étroit avec la mort et qui permettent de la dépasser, car « [l]'idée de l'éternité a toujours eu sa source la plus puissante dans la mort.⁷⁰ » Le lecteur sait évidemment que Aziz (en vérité Amed) n'est pas le sujet d'un heureux miracle. Mais pour Zahed, « le fils sacrifié n'[est] pas mort en vain, Dieu l'[a] récompensé en guérissant son frère.⁷¹ » Que l'un des jumeaux soit considéré comme un martyr et l'autre reconnu comme un miraculé suppose une symétrie négative qui pose dans le texte la question de la gémellité. Quel en est le sens ? Comment les autres personnages de la communauté réelle

⁶⁷ *Ibid.*, p. 55.

⁶⁸ Fait à noter : c'est le seul moment dans le roman où il y a incarnation d'une communauté réelle qui dépasse la cellule familiale, mises à part les quelques interventions de Kamal et de son fils Halim.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 116.

⁷⁰ Walter Benjamin, *Écrits français*, « Le narrateur : réflexions à propos de l'oeuvre de Nicolas Leskov », Paris, Gallimard, 1991, p. 205-229.

⁷¹ Larry Tremblay, *op. cit.*, p. 115.

négoçient-ils avec cette notion ? La similitude du corps équivaut-elle à une similitude des âmes ?

2.2 Sens et fonction de la gémellité

Le monde de *L'orangerie* en est un où la communauté – réelle ou fantasmée – prime sur l'individu. La gémellité d'Amed et d'Aziz apparaît à cet égard comme une mise en abyme symbolique de cette dynamique interne. Plus encore, elle se présente comme la « représentation [...] de la symétrie conflictuelle et de l'identité qui caractérisent la crise sacrificielle.⁷² » Là où il ne devrait y avoir qu'un enfant, il en surgit deux identiques. Leur individualité se retrouve dès lors atténuée par le caractère double de leur existence, d'autant plus que dans « les sociétés [primitives] qui leur permettent de survivre les jumeaux n'ont souvent qu'une seule personnalité sociale.⁷³ » Ce phénomène est désamorcé dans le roman par le fait que chacun d'eux parvient, aux yeux de la communauté réelle, à obtenir une individualité marquée (martyr et miraculé). On retrouve toutefois des traces de l'idée de la personnalité sociale indissociée : « Es-tu Amed ou Aziz ? C'est curieux, je n'arrive jamais à me le rappeler. Celui qui est venu avec moi, c'était qui, hein ?⁷⁴ » Soulayed, bien sûr, se joue d'Amed. Cela témoigne, une fois encore, de la valeur d'une vie individuelle dans le système de pouvoir fondé sur l'appartenance à une communauté fantasmée. Pour Soulayed, dépositaire de l'autorité divine, il importe que le sang soit versé, et ce, peu importe sa provenance.

La gémellité force la comparaison. Paul Ricœur écrit que « [c]omparer peut être tenir ensemble deux choses pour les laisser opérer ensemble; ce peut être aussi apprécier leur

⁷² René Girard, *op. cit.*, p. 97-98.

⁷³ *Ibid.*, p. 88-89.

⁷⁴ Larry Tremblay, *op. cit.*, p. 117.

ressemblance; ou, encore, saisir certains aspects de l'une à travers la présence conjointe de l'autre.⁷⁵ » Les jumeaux sont identiques, mais leur coprésence révèle certains détails qui permettent de les distinguer. Amed, comme on l'a vu, aime faire la cuisine, alors qu'Aziz, malade, est plus maigre que son frère. Leur manière d'être est aussi fondamentalement différente. C'est pourquoi, lorsque vient le temps de les différencier, « leurs parents ne se [trompent] que rarement.⁷⁶ » Un paradoxe ironique s'ensuit dans le texte : « [Aziz] indiquait à Amed les gestes qu'il fallait éviter de faire et les quelques intonations qui pourraient mettre en péril leur échange. C'était devenu un jeu comme un autre, mais il n'y aurait pas de gagnant.⁷⁷ » Les jumeaux doivent, pour compléter l'échange avant le sacrifice, apprendre à se comporter comme l'un et l'autre afin d'effacer leurs différences alors qu'ils sont, par nature, indifférenciables.

Le travail d'imitation et de transformation, réalisé pour mener l'échange à terme, implique une perte d'identité de part et d'autre. Dans ce processus, il y a l'expérience d'une violence implicite qui provoque une douleur autant psychologique que physique : « Amed, un doigt au fond de sa gorge, se faisait vomir en pleurant.⁷⁸ » Non seulement Amed doit perdre du poids de force et rapidement, mais la honte inhérente au processus lui pèse. Il sacrifie, d'une certaine façon, son identité pour ne pas sacrifier son corps. Au final, l'échange est un succès. Mais le processus d'inversion ne prend pas fin pour autant. Au contraire, la phrase de clôture de la première partie du roman l'indique : « Désormais, Aziz était Amed et Amed était

⁷⁵ Paul Ricœur, *La métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, 1997 [1975], p. 107.

⁷⁶ Larry Tremblay, *op. cit.*, p. 77.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 77-78.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 79.

Aziz.⁷⁹ » L'inversion est alors endossée par le texte et la perte d'identité, elle, irrémédiable. Désormais délaissé de son identité première, Amed (désormais Aziz) est condamné à faire l'expérience d'une identité flottante, prête à accueillir celle des autres.

2.3 Le survivant, réceptacle de la souffrance collective

Même lorsqu'il quitte son pays natal pour l'Amérique, Amed/Aziz ne parvient pas à retrouver une identité singulière. Après qu'il a raconté sa tragédie personnelle à son oncle qui l'héberge, ce dernier lui répond : « [P]our moi, tu es Amed et tu es Aziz. Tu es les deux.⁸⁰ » Le texte atteste le brouillement des identités des jumeaux, mais aussi l'identité plurielle qui caractérise le personnage principal. D'une certaine manière, Amed/Aziz incarne l'idée que « nous ne sommes jamais seuls[,] [...] car nous portons toujours avec nous et en nous une quantité de personnes qui ne se confondent pas.⁸¹ » Cela se traduit, pour une large part, par les voix qui assaillent le héros de *L'orangerie*.

Il y en a d'abord une seule, qui, dès le début du roman, préfigure la venue de toutes les autres : « Il y a une voix dans ma tête. [...] Je n'arrive pas à la faire taire, elle dit des choses étranges. Comme s'il y avait une autre personne cachée en moi, [...] plus grande que moi.⁸² » Avant même l'échange, et à la suite du décès de ses grands-parents, Amed est donc disposé à entendre des voix étrangères. Les premiers indices de la fonction de « personnage-réceptacle » du héros sont dès lors posés. S'il n'y a d'abord qu'une seule voix, celle-ci se voit accompagnée de bien d'autres à mesure que perdure la souffrance de la communauté réelle :

J'entends des enfants qui s'amuse[n]t [...] puis, voilà, [...] ils se mettent à crier. Et

⁷⁹ *Ibid.*, p. 92.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 133.

⁸¹ Maurice Halbwachs, *op. cit.*, p. 111.

⁸² Larry Tremblay, *op. cit.*, p. 10.

j'entends alors d'autres voix, des femmes et des hommes [...] et d'autres qui ont la voix fatiguée de gens plus âgés, et toutes ces voix s'affolent, se lamentent, gémissent et crient de rage comme un seul hurlement. [...] Toutes ces voix, [...] elles veulent qu'on les entende.⁸³

Amed/Aziz porte en lui une communauté enfouie, qui se traduit comme l'écho de la souffrance de la communauté réelle. Les voix qui le tourmentent, le personnage de Michael les explique de manière on ne peut plus claire : « Je crois que tu portes en toi le deuil de tous ces enfants morts. Je crois que c'est cela que tu entends et dont tu souffres.⁸⁴ » Par conséquent, le personnage d'Amed/Aziz agit dans le texte comme réceptacle de la souffrance de la communauté réelle. Les voix qu'il entend, ce sont celles de ceux morts en vain au nom d'une guerre absurde. Et, surtout, ce sont celles des victimes du sacrifice d'Aziz. C'est pourquoi le sens de ces voix ne saurait être réduit. S'il est vrai qu'elles expriment, d'une part, une souffrance collective dont Amed/Aziz se fait l'émissaire, elles traduisent d'autre part le sentiment de culpabilité complexe et multiforme qui ronge le personnage principal.

Amed/Aziz se sent d'abord responsable de la mort de son frère. Vers la fin du roman, il avoue que c'est par couardise qu'il a accepté l'échange : « J'avais peur de cette ceinture, j'avais peur de ce Soulayed. Alors j'ai menti, j'ai joué au brave. Je ne voulais pas mourir !⁸⁵ » Mais le sentiment de culpabilité ne se limite pas à ce seul fait. En plus de se sentir coupable de la mort de son frère, Amed/Aziz considère ce dernier comme un « meurtrier d'enfants⁸⁶ ». Par leur gémellité et l'échange accompli, l'identité singulière des jumeaux demeure étroitement

⁸³ *Ibid.*, p. 132.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 134.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 107.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 135.

liée. C'est pourquoi s'ajoute, à la culpabilité d'avoir tué son propre frère et celle d'être lié par le sang à un meurtrier, la croyance pour Amed/Aziz d'une responsabilité partagée.

Ainsi, les voix qui tourmentent le héros du roman prennent tour à tour un sens distinct. Leur sens change comme elles-mêmes changent. Les voix de Halim et de Mounir, en effet, s'évanouissent lorsque Amed/Aziz arrive en Amérique. Elles laissent place à d'autres voix qui sont « aussi nombreuses que les étoiles qui font des trous dans la nuit.⁸⁷ » Ces voix, celles d'enfants tués par son frère, forment un ensemble immense qui participe de la dissolution de l'identité singulière d'Amed/Aziz dans la souffrance collective. Parce qu'il se présente, malgré lui, comme le porte-voix d'une collectivité vulnérable et sans tribune, Amed/Aziz voit son identité singulière mise à mal. D'autant plus que celle-ci l'est déjà par le dédoublement vécu depuis l'échange. C'est le prix à payer pour être le survivant, dont le propre de la pensée est d'être inondé de « courants qui vont d'une conscience à l'autre, et dont elle est le lieu de rencontre.⁸⁸ » À cet égard, la conscience d'Amed/Aziz apparaît ainsi comme le lieu de rencontre des sacrifiés en vain.

Le héros du roman n'est donc jamais soulagé du poids qu'il porte ; il est de la responsabilité inhérente du survivant de porter la souffrance de ceux qui ont péri. Impossible pour Amed/Aziz de faire l'expérience de la solitude : les voix innombrables lui donnent l'impression de transporter « dans sa tête un petit pays.⁸⁹ » Et que dire des passages où surgissent dans le récit des spectres qui entretiennent la conversation ? Faut-il associer ces phénomènes et les voix entendues à un seul et même caractère fantastique ? L'incarnation

⁸⁷ *Ibid.*, p. 131.

⁸⁸ Maurice Halbwachs, *op. cit.*, p. 155.

⁸⁹ Larry Tremblay, *op. cit.*, p. 144.

fantomatique de grand-père Mounir est-elle un autre signe de la fonction de « personnage-réceptacle » d'Amed/Aziz ?

La question de la fictionnalisation de l'expérience dans *L'orangerie* n'est jamais ouvertement résolue. Le texte, pourtant, s'inscrit davantage du côté d'un réalisme dépouillé dont témoigne l'écriture même du roman. Un petit village, des personnages sans patronyme, un quotidien simple, mais violent, rien n'appelle spécifiquement l'irréalité. C'est pourquoi les épisodes fantastiques – tant par leur rareté que leur soudaineté – comportent une charge symbolique.

L'apparition du spectre de Mounir, par exemple, est liée à l'errance. Il ne peut accéder au Paradis, car il cherche sa femme : « Quand la bombe est tombée [...] [n]os corps ont été pulvérisés dans des directions opposées.⁹⁰ » La mort subite et atroce des grands-parents leur a interdit une fin digne, marquée par des rites de fin de vie. Par conséquent, le deuil à faire pour Amed/Aziz s'avère d'autant plus difficile, car il « prend [...] une couleur fantastique [...] sous la forme d'une possession ou d'un souci de mémoire destiné à apaiser des âmes en peine. [...] L'individu solitaire et esseulé [...] se confronte à l'absence, sans [...] les rites qui permettaient de l'accompagner dans son deuil.⁹¹ » C'est à la lumière du deuil, en effet, que se précise le sens de la dimension fantastique du texte. La fictionnalisation de l'expérience permet l'incarnation du deuil impossible, à la fois individuel (le spectre du grand-père) et collectif (les voix entendues).

Ainsi, l'existence et la souffrance de la communauté réelle laissent des traces qui accusent les limites de la communauté fantasmée, comme le montre le devoir de mémoire

⁹⁰ *Ibid.*, p. 111.

⁹¹ Laurent Demanze, *op. cit.*, p. 13.

inhérent au survivant montré dans le texte. Tel est, après tout, le lot du survivant : porter par-devers lui la mémoire des morts. Son existence devient le témoignage vivant d'une tragédie qui ne saurait être ignorée. Mais la tâche est à ce point lourde de sens que l'individu s'efface devant elle. À défaut de payer de sa vie une guerre menée au nom de la communauté fantasmée, l'émissaire de la communauté réelle la paie aux prix de son identité propre, à jamais effacée.

Conclusion

En résumé, le roman de Larry Tremblay se présente comme une mise en récit du phénomène de radicalisation et de l'incertitude identitaire qui lui est nécessairement liée. Car n'est-ce pas pour advenir à elle-même que se radicalise la communauté ? Les personnages évoluent dans une société traditionnelle, à l'intérieur d'un pays sans réelle identité. Plus encore, ils sont aux prises avec une guerre qui apparaît d'autant plus absurde qu'elle ne semble fondée sur rien, sinon sur de maigres considérations territoriales. Seule demeure, au final, l'impression latente d'une haine gratuite. Mais qu'en est-il des sacrifices demandés en son nom ?

Déchirés entre les exigences de la communauté fantasmée et le cri d'appel à l'aide de la communauté réelle, les personnages marchent à tâtons dans une nuit de doutes. Le système de double communauté mis en place les enferme à l'intérieur de dilemmes irrésolubles, eux qui ont appris à vivre sans douter. Obéir ou s'exiler en Amérique – voilà les options, lorsque la mort n'en est pas une. Non seulement la structure de la communauté réelle réprime la dissension, mais l'appartenance à la communauté fantasmée, nourrie de principes religieux, encourage une vie sans révolte. Soulayed, l'émissaire de cette dernière, comprend bien en quoi elle est son parfait outil de manipulation.

Le roman accuse ainsi au passage les limites d'un pouvoir politique fondé sur le religieux, puisque c'est « la violence qui constitue le cœur véritable et l'âme secrète du sacré.⁹² » Ce même pouvoir s'assure d'aligner la violence constitutive du monde sur ses propres intérêts et d'en entretenir le cercle vicieux. Qu'importe si quelques vies sont prises

⁹² René Girard, *op. cit.*, p. 51.

dans le sillon de la guerre... La vie humaine individuelle importe peu quand il s'agit de préserver et de nourrir la communauté fantasmée. Ainsi, l'histoire se poursuit et se répète, elle qui « ressemble à un cimetière où l'espace est mesuré, et où il faut, à chaque instant, trouver de la place pour de nouvelles tombes.⁹³ » Mais lorsque la vie humaine est sans valeur, il est inutile de mesurer l'espace. Seuls les martyrs et les miraculés méritent leurs noms sur une tombe. Eux seuls ont réclamé le droit de s'élever au-dessus de la suprême importance du groupe.

Qu'elle soit collective ou individuelle, l'identité est sans cesse mise à mal dans *L'orangerie*. À la fois origine et victime des horreurs dans le texte, elle demeure au centre des déchirements. On tue et on se sacrifie pour advenir à un « soi », et surtout à un « nous ». Les conséquences, innombrables, n'ont pas même été épuisées. Qu'en est-il, en effet, du passage abrupt de l'enfance à l'âge adulte des jumeaux ? De la figure monstrueuse de Dôdi ? Quoi qu'il en soit, l'incertitude identitaire qui caractérise la collectivité du roman et ses individus s'avère essentielle à la radicalisation qui se met en marche. Elle en est le cœur, la raison d'être. Elle sanctionne toutes dérives au nom d'une seule exigence : répondre à la question « Qui sommes-nous ? »

Une quête, on s'en doute, condamnée à l'inachèvement.

⁹³ Maurice Halbwachs, *op. cit.*, p. 100.

Bibliographie

CORPUS PRINCIPAL

TREMBLAY, Larry. *L'orangerie*. Québec : Alto, 2013, 168 p.

CORPUS CRITIQUE

A) Sur le roman *L'orangerie*

BROCHU, André. « Les faux fruits de la paix », *Lettres québécoises*, n° 153, printemps 2014, p. 24.

LAPOINTE, Martine-Emmanuelle. « Ailleurs », *Voix et Images*, vol. 40 n° 1, automne 2014, p. 174-177.

LAURIN, Danielle. « La guerre des adultes et celle des enfants », *Le Devoir* (Montréal), 26 octobre 2013, consulté en ligne le 12 mars 2017 au : <https://www.ledevoir.com/opinion/chroniques/390832/la-guerre-des-adultes-et-celle-des-enfants>

LETENDRE, Daniel. « L'art de la guerre », *Liberté*, n° 303, printemps 2014, p. 53.

B) Sur d'autres textes liés

CHIRPAZ, François. *Enjeux de la violence. Essai sur René Girard*. Paris : Éditions du Cerf, 1980, 121 p.

CHIVALLON, Christine. « Retour sur la "communauté imaginée" d'Anderson », *Raisons politiques*, n° 27, 2007, p. 131-172.

JAUVION, Alain. « Mimesis et violence chez René Girard », *Hermès*, n° 22, 1998, p. 47-52.

POPOVIC, Pierre. « Raison garder, et relire Musset », *Spirale*, n° 256, printemps 2016, p. 6-9.

REDFIELD, Marc. « Imagi-Nation: The Imagined Community and the Aesthetics of Mourning », *Diacritics*, vol. 29, n° 4, hiver 1999, p. 58-83.

SIMON, Alfred. « Les masques de la violence », *Esprit*, novembre 1973, p. 515-527.

CORPUS THÉORIQUE

- ANDERSON, Benedict. *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. Traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris : La Découverte, 1996, 213 p.
- BENJAMIN, Walter. « Le narrateur : réflexions à propos de l'œuvre de Nicolas Leskov », dans *Écrits français*, Paris : Gallimard, 1991, p. 205-229.
- CAMUS, Albert. *L'homme révolté*. Paris : Gallimard, 2015 [1951], 382 p.
- CHALIAND, Gérard et Arnaud Blin (dir.). *Histoire du terrorisme de l'Antiquité à Daech*, Paris : Fayard, 2015. 835 p.
- CORTEN, André. « La souffrance : injonction religieuse versus expression politique », *Anthropologie et Sociétés*, volume 35, n° 3, 2011, p. 251-266.
- DEMANZE, Laurent. « Les possédés et les dépossédés », *Études françaises*, vol. 45, n° 3, 2009, p. 11-23.
- GIRARD, René. *La violence et le sacré*. Paris : Grasset, collection Pluriel, 1972, 534 p.
- HALBWACHS, Maurice. *La mémoire collective*. Paris : Albin Michel, 1997 [1950], p. 295.
- LENOIR, Rémi. *Généalogie de la morale familiale*. Paris : Seuil, 2003. 587 p.
- RICŒUR, Paul. *La métaphore vive*. Paris : Seuil, 1997 [1975], 411 p.
- RICŒUR, Paul. *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil, coll. « Points Essais », 1990, 425 p.
- RICŒUR, Paul. *Temps et récit. Tome 2. La configuration dans le récit de fiction*. Paris : Seuil, coll. « Points Essais », 1984, 298 p.
- RICŒUR, Paul. *Temps et récit. Tome 3. Le temps raconté*. Paris : Seuil, coll. « Points Essais », 1985, 533 p.
- TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres*. Paris : Seuil, coll. « Points Essais », 1989, 538 p.
-

ŒUVRES DE RÉFÉRENCE POUR LA PARTIE CRÉATION

- ARCHIBALD, Samuel. *Arvida*. Montréal : Boréal, 2014 [2011], 314 p.
- DELISLE, Michael. *Dée*. Montréal : Bibliothèque québécoise, 2007 [2002], 129 p.
- GARCIA, Tristan. *Faber, le destructeur*. Paris : Gallimard, 1994 [1968], 478 p.
- LAUZON, Jean-Claude (réal.). *Léolo*. Canada/France, Canal +, 1992.

LEE, Harper. *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*. Traduit de l'anglais par Isabelle Stoïanov,
Paris : Fallois, 2005 [1960], 447 p.

SALINGER, Jerome David. *Franny et Zooey*. Traduit de l'anglais par Bernard Willerval,
Paris : Robert Laffont, 1962 [1955], 263 p.

VALLIÈRES, Pierre. *Nègres blancs d'Amérique*. Montréal : Typo, 1994 [1968], 472 p.